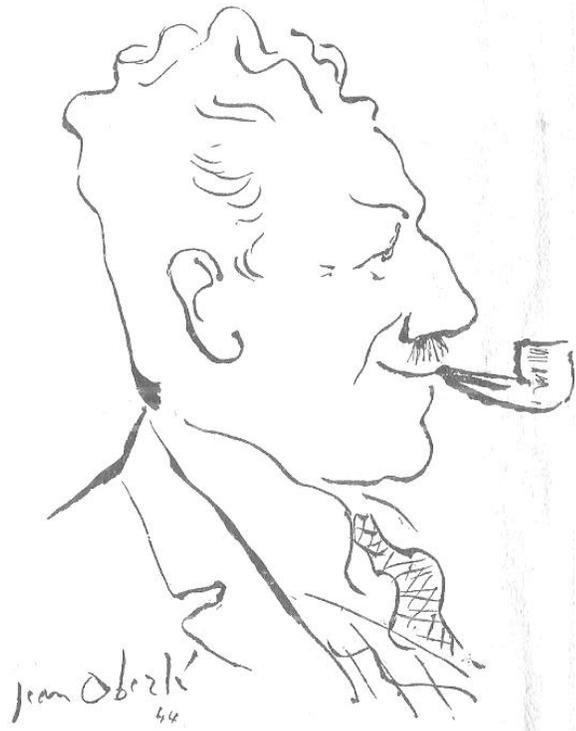


JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

MON
JOURNAL
pendant
L'OCCUPATION



• LA JEUNE PARQUE •



Jean
GALTIER-BOISSIÈRE

Mon journal
pendant
l'Occupation

LA JEUNE PARQUE
GARAS
1944

1940

À Lage, commune de Saint-Sulpice-le-Dunois, par Dun-le-Palleteau (Creuse).

Aujourd'hui 7 juillet 1940, la radio officielle française proclame qu'Hitler avait raison, que la France a déclaré la guerre à l'Allemagne pour défendre l'hégémonie anglaise et assurer la revanche des Juifs. L'Allemagne était administrée par un régime « sobre et ferme », la France par des « politiciens rhéteurs et des avocats sans scrupules ».

Enfin ! On rend justice à la clairvoyance du fameux Ferdonnet ! Qu'on le réhabilite et qu'on le décore sans tarder !

Il y a quelques jours, j'ai entendu à la radio anglaise des bribes d'une apostrophe à Pétain qui se terminait par cette interrogation : « Sénilité... ou trahison ? »

15 Août.

Nous sommes rentrés hier à Paris. Ce matin, un individu en costume cycliste force ma porte. C'est un drôle de personnage, agitateur et pamphlétaire assez équivoque, qui était candidat communiste « indépendant » aux élections et qui passe pour fol. Que peut-il me vouloir ?

— Voilà ce qui m'amène, me dit le cycliste en se carrant dans un fauteuil. M. Abetz m'a chargé de lancer un grand quotidien parisien et je veux faire appel à tous les vrais talents. C'est pourquoi j'ai pensé à vous demander votre collaboration !

Je décline l'offre et lui demande ce qu'il est devenu depuis la guerre.

— Oh ! c'est très amusant ! me dit-il : Figurez-vous que j'ai eu l'idée, le 29 août 1939, de faire un reportage sur la mobilisation allemande. Je suis donc parti pour Berlin où je suis arrivé sans aucune difficulté. Mais quand j'ai voulu revenir, bernique, ils m'ont gardé !

- Vous avez été prisonnier ?
- Pas exactement. Ils m'ont installé dans un bureau, près de Ferdonnet. Je bricolais ; j'observais. Oui, j'observais beaucoup. Ah ! là ! là ! Quand je raconterai tout ce que j'ai vu, ce sera formidable !
- Je n'en doute pas.
- À preuve que les Américains me proposent cinquante billets de mes souvenirs : « Ce que j'ai vu en Allemagne ». Seulement j'hésite, vous comprenez... à cause des autres. *J'ai tellement trompé tout le monde que je ne m'y reconnais plus moi-même.*

16 Août.

Première promenade dans Paris occupé : les drapeaux hitlériens sur les monuments ; les cars de soldats ; les caravanes de touristes feldgrau sous la conduite d'un cicerone, ex-marchand de cartes postales transparentes.

Moins de distance qu'autrefois entre officiers et hommes de troupe. J'ai vu à l'Étoile un capitaine déambuler entre deux simples soldats. Tous les Fritz se font photographier devant la tombe du Soldat Inconnu.

Dans le métro, les Allemands donnent leur place aux dames, sans doute par ordre. Certains ont de gros chiens que l'on admet dans les voitures. Ils voyagent en première et à l'œil.

Les agents saluent les officiers allemands avec empressement.

23 Août.

Déjeuner chez Lipp avec Charlotte⁽¹⁾, un éditeur et sa femme, tous deux Israélites. À la table voisine, un gros homme à doubles lunettes d'écailles, vêtu de neuf, avec une cravate plastron à l'ancienne mode, prend son repas, la face épanouie. Une bouteille de champagne dans le seau à glace.

Il commande deux fois de chaque plat, sans souci des édits, compulse les feuilles, appelle le chasseur, demande un numéro de téléphone, envoie un bonjour de la main, déplace de l'air à la manière de Béraud au café, au temps du *Martyre de l'Obèse...*

Et voilà que ce gros homme pousse soudain une exclamation : « Tiens, Galtier ! Heureux de vous voir » mon bon. Vous ne me remettez pas : Dubois, dit Bénédix, voyons ! »

J'avais une bonne raison de ne pas reconnaître ce Dubois : J'avais vu deux fois à mon bureau un individu du même gabarit, mais râpé et besogneux, et je retrouve un homme arrivé, richement fringué et pétant le feu ! Ce Bénédict qui fut successivement échetier à l'*Huma*, rédacteur à l'*Émancipation Nationale* de Doriot et rédacteur en chef du *Courrier Royal*, était venu me proposer il y a quelques années une documentation sur les milieux royalistes et sur les dessous du mouvement Doriot. J'avais refusé sa prose, non qu'elle manquât de patte, mais parce qu'elle puait la hargne du domestique congédié.

Le gros homme constate ma surprise de le voir en si bel apparat et m'explique :

— Sitôt que ces Messieurs sont arrivés, je n'ai pas perdu une minute et je leur ai présenté une maquette de journal. On s'est tout de suite entendu et c'est moi qui suis chargé des grandes polémiques.

Je ne réponds que « Tiens ! Tiens !... » et reprends ma conversation avec mes amis. Mais Bénédict ne se décourage pas :

— Vous verrez mes papiers, mon cher ! Ah ! maintenant, j'ai une tribune : je peux enfin m'exprimer librement !

Je continue à ne pas répondre.

— Et vous savez, les youpins, qu'est-ce qu'ils vont prendre avec moi ! On va enfin leur serrer le kiki à tous ces salauds-là !

Je suis extrêmement gêné vis-à-vis de mes hôtes qui ne pipent pas, très pâles. Mais j'ai beau persister dans ma tactique de silence et paraître ignorer le goujat, Dubois dit Bénédict, entre deux rasades, continue à pérorer d'abondance et à m'exposer ses plans de révolution nationale à base de pogroms.

Comme nous nous levons pour partir, le nouveau grand journaliste lance, très haut :

— Mon cher, il faut que nous dînions ensemble un de ces jours, ici... ou ailleurs si vous préférez ?

Et comme je refuse d'un signe de main, l'homme se méprend :

— Mais, mon cher, c'est moi qui paierai ! Si, si ! Je paierai, parole d'honneur !

24 Août.

Weygand : Veni, Vidi, Vichy.

Cannes, où se réfugient de nombreux israélites : Kahn.

Histoire vraie : Vers le 16 juin, un petit groupe de coloniaux tente de résister à l'avance allemande devant un village de Seine-et-Marne.

Les Allemands tirent une trentaine de coups de 77 et la petite troupe française se replie.

Le maire du village marche à leur rencontre.

— Rendez-vous donc, leur conseille-t-il. Nous ne tenons pas à ce que les Allemands brûlent tout chez nous !

Des Sénégalais répondent qu'ils ne veulent pas se rendre parce que les Allemands tuent les Noirs, à ce qu'on leur a dit. Le maire leur indique alors un petit bois où ils pourront se réfugier.

Puis le maire se précipite au-devant des Allemands pour faire la soumission du village et s'empresse de leur indiquer la cachette des Sénégalais qui sont immédiatement cernés.

Histoire qui évoque le climat du *Voyage au bout de la nuit*.

Le peintre Jadelot qui est inscrit au chômage touche 300 francs par mois pour se nourrir maigrement. Il oublie de tirer un rideau ; la Défense Passive lui dresse contravention et le voilà condamné à 100 francs d'amende.

26 Août.

Première visite de Leperche :

— Eh bien, mon cher, quand le *Crapouillot* reparait-il ?

— Après la guerre.

— Mais la guerre est finie, l'Europe va se faire ! Vous avez un rôle à jouer ; la réconciliation franco-allemande ouvre des perspectives magnifiques. Ce sont nos rêves enfin réalisés, à nous autres pacifistes !

La guerre n'est pas finie.

— Phh ! Les Allemands seront à Londres dans quinze jours.

— Weygand le disait déjà il y a deux mois...

5 Septembre.

Robert Rey me raconte son exode, en auto, avec Huisman, directeur des Beaux-Arts.

Devant l'entrée d'un petit château en Touraine, ils aperçoivent Magre, secrétaire général de la Présidence de la République, qui leur fait des signes.

— Venez donc présenter vos hommages au Président, dit Magre à Huisman.

Huisman descend, revient bientôt, et la voiture repart.

— Le Président m'a reçu très aimablement et m'a dit : « Savez-vous des nouvelles ? Moi, on ne me tient au courant de rien. Je ne sais même pas où est Weygand, où sont les ministres ? Je ne vois personne et ma radio est détraquée. Donnez-moi des nouvelles, je vous en prie ! »

L'Allemand — Vous avez l'air bien gai pour des vaincus.

Le Français — ... Et vous bien tristes pour des vainqueurs.

Fin Septembre.

Je reçois la visite d'un octogénaire qui fut un des premiers pionniers de l'aviation. Ce vieillard au dentier démantibulé m'explique longuement l'organisation de l'Europe nouvelle et me laisse un extravagant factum, daté du 2 août, qui débute ainsi :

« La catastrophe est consommée, encore bien plus terrible que toutes les prédictions des clairvoyants dont nous étions : les fautes, les crimes des gouvernants, acceptés par des gouvernés stupidement passifs, ont abouti pour nous à un effondrement unique dans l'histoire du monde.

« Cet effondrement a révélé chez nous une décomposition effroyable, et telle qu'on ne peut vraiment entrevoir le moyen de nous relever.

» *L'annexion de notre pays par l'Allemagne serait peut-être la solution la moins fâcheuse pour nous, d'autant que l'Allemagne seule serait capable de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Une fois disparus de la carte d'Europe, personne ne pourra se gausser de notre décadence ».*

Reçu la liste « Otto » qui comprend tous les livres désormais retirés de la vente : une petite préface indique :

« Désireux de contribuer à la création d'une atmosphère plus saine et dans le souci d'établir les conditions nécessaires à une appréciation plus saine et objective des problèmes européens, les éditeurs français ont décidé de retirer des librairies et de la vente des œuvres qui figurent sur la liste suivante.

» *Les autorités allemandes ont enregistré avec satisfaction l'initiative des éditeurs français et ont de leur côté pris les mesures*

nécessaires ».

Sont interdites toutes les œuvres des écrivains allemands Heine, Thomas Mann, Ludwig, Vicky Baum, Magnus Hirschfeld, Freud, Steckel, Zweig, Strasser, Remarque, etc., toutes les publications officielles françaises, anglaises et polonaises sur les origines de la guerre ; des livres de Jacques Rivière, Maurois, Duhamel, Alexandre Arnoux, *Le Mariage* de Léon Blum, *Vers l'armée de métier* de Charles de Gaulle, et jusqu'à des feuilletons d'Aristide Bruant, tels que *La loupiote* et *L'Alsacienne*, parus il y a quarante ans.

Sont aussi prohibés, en vertu du pacte russo-allemand, tous les livres de tendances antistalinienne, savoir : l'œuvre complète de Trotsky, *Au pays du Grand mensonge* de Ciliga, *L'URSS telle qu'elle est* de Yvon...

Je m'amuse à annoncer en tête de mon catalogue au ronéo une liste exacte, mais combinée, de titres interdits : *Crime de boche*, *L'Autriche martyre*, *Les atrocités allemandes en Pologne*, sans oublier un discret rappel du livre du général de Gaulle, paru chez Plon.

Mes clients ont compris l'astuce et la police a été sans doute informée, car j'ai reçu la visite d'un gros homme à pardessus de sport et brodequins jaunes, qui m'a dit confidentiellement : « Un ami m'a passé votre catalogue. J'ai compris : si vous donnez la liste des ouvrages interdits, c'est que vous les vendez *en douce* à vos bons clients. Précisément, j'ai besoin de quelques volumes... »

J'ai complètement déçu cet amateur de livres prohibés, qui m'a fait honte de ma pusillanimité.

Je n'ai plus le sou et les créanciers du *Crapouillot* commencent à montrer les dents. Je me décide à vendre ma bibliothèque. Je réserve quelques romantiques, mes Grandville et ma collection de livres d'argot.

Octobre 1940.

Un ami de Jean B... est venu me prier de tenter un effort pour tirer ce pauvre ami de son camp de prisonniers ; il a quarante-cinq ans, il a fait les deux guerres et sa détresse doit être profonde.

— Mais qui toucher ? Je ne connais personne dans le personnel gouvernemental.

— Et Drieu la Rochelle ?

— Je le vois rarement. Mais je l'ai connu sous-off en 1917 et il collabora au n° 1 du *Crapouillot* il y a vingt ans. J'essaierai de le joindre...

Drieu vient dîner chez moi avec les Devaux et les Blanchard. Je lui expose le cas de Jean B... et, bien qu'il soit en froid avec lui, il promet de s'en occuper.

Puis nous parlons politique. Il me dit que son ami Abetz est un homme plein de charme, que je serais étonné de sa compréhension, et il me propose même de l'amener dîner un de ces jours, mais comprend tout de suite qu'il a été trop loin.

Drieu est certain de la rapide victoire allemande. Je lui dis que je crois à la guerre longue et à la victoire anglaise. Il hausse les épaules avec un sourire supérieur et me traite de fou.

— Mon cher Drieu, je te parie que tu seras fusillé !

— Et toi ?...

— Moi aussi ! Mais moi... *par erreur* !

Luchaire, directeur des *Nouveaux Temps* : *Le louche Herr*.

C'est un fondsecrétier. Il a palpé des subventions de tous les gouvernements successifs. Il touche aujourd'hui des Allemands, comme il toucherait demain des Mongols, si les Mongols campaient à Paris.

Petite histoire : Hitler qui ne sait comment effectuer la traversée de la Manche, apprend qu'un vieux rabbin connaît, par tradition, le procédé employé par les Hébreux pour passer la mer Rouge. Il fait venir le rabbin et lui promet la libération de plusieurs milliers de Juifs s'il lui révèle le mystère. Sans se faire prier, le rabbin indique que le chef des Hébreux possédait une petite baguette magique qui avait le pouvoir de faire s'ouvrir les flots.

— Cette baguette, il me la faut à tout prix ! s'écrie le Führer. Où est-elle ?

— Elle est au British Museum.

30 Octobre.

Pétain et Hitler se sont rencontrés le 23 octobre à Montoire et se sont mis d'accord sur une « collaboration ».

Le Maréchal dit ce soir à la radio de sa voix cassée et chevrotante :

« C'est *librement* que je me suis rendu à l'invitation du Führer...

» Je n'ai subi de sa part aucun diktat, *aucune pression*.

» Une collaboration a été envisagée entre nos deux pays. J'en ai accepté le principe. Les modalités en seront discutées ultérieurement.

»... C'est *dans l'honneur* et pour maintenir l'unité française – une unité de dix siècles – dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration.

»... Cette politique est la mienne. Les ministres ne sont responsables que devant moi. C'est moi seul que l'Histoire jugera ».

(Texte copié dans *La France au Travail*, du 31 octobre).

Novembre.

J'avais reçu la visite d'un certain Docket Gierl, de la « Presspropaganda Staffel », qui était venu me demander si j'avais eu à me plaindre le moins du monde de la Gestapo, lors de la perquisition effectuée au *Crapouillot*, en juillet.

Ces messieurs avaient bouleversé mon bureau, vidé les tiroirs, saisi des numéros, enlevé des livres et publications rares et finement déclaré à ma concierge, éberluée :

– Vous direz de notre part à Monsieur *Caltier-Poisière* que nous n'aimons pas sa peinture.

Le Gierl insistant, je finis par convenir que la Gestapo m'avait effectivement subtilisé une collection de timbres-poste et dix mille francs de marchandises – en dehors des exemplaires saisis du *Crapouillot*.

– Très bien ! déclara Herr Gierl, en prenant des notes, vous allez déposer une plainte.

– ... Contre la Gestapo ?

– Ia, ia... contre la Gestapo.

Je demandai à l'honorable M. Gierl s'il me prenait pour un fou. À quoi il riposta que si je ne déposais pas moi-même une réclamation, c'est lui qui la formulerait, car il ne pouvait admettre qu'un service allemand ait outrepassé ses droits.

– Retenez bien mon nom : Gierl ; G... I... E... R... L...

Et il s'en fut.

Deux jours plus tard, ma secrétaire entre toute rouge :

– C'est la Gestapo !

Je me trouve en présence de deux officiers sanglés dans des uniformes, impeccables : ils saluent, claquent les talons et déclarent, en assez mauvais français, qu'ils viennent enquêter au sujet de ma plainte. Je réponds en demandant de quelle plainte il s'agit.

L'un des officiers m'explique qu'un certain docteur... Girl ou Gerl... (avec une nuance très prononcée de mépris) a fait un rapport au sujet d'une plainte de ma part. Je demande à voir ladite, on ne la trouve pas dans le dossier – et pour cause ! – et après interrogatoire, les officiers se retirent, en pestant contre ce Girl ou Gerl qui invente des histoires de brigands contre la Gestapo.

Deux jours plus tard, deux autres officiers se présentent aussi élégants, saluent, claquent des talons : « Gestapo ! ».

– Mais j'ai déjà reçu la visite...

Non, ce ne sont pas les mêmes, c'est un autre service qui contrôle le premier et qui voudrait bien avoir des renseignements sur un certain docteur Gierl qui s'est permis...

Ça durait depuis un mois et ces messieurs étaient venus sept fois me poser les questions les plus ineptes, lorsque aujourd'hui, un petit sous-officier à figure réjouie s'est présenté, a salué, a claqué les talons et a crié d'une voix de stentor :

– L'Aktion est terrrminée !

Puis il m'a tendu la main.

Je pense que le Doktor G.I.E.R.L. médite aujourd'hui, en quelque cul de basse-fosse, sur l'inopportunité de déposer des plaintes contre la Gestapo.

Sortant de son entrevue avec Hitler, le Maréchal se serait écrié :

– Mais c'est un crétin !

Dans le feu de la discussion, le vieux aurait déclaré :

– Vous me dites qu'il vous suffira de six heures pour occuper la zone libre ; mais moi, il me suffit de trente minutes pour envoyer mon aviation et ma flotte aux Anglais !

12 Novembre.

Les journaux mènent grand bruit autour de la rencontre Hitler-Molotov et citent l'agence soviétique Tass d'après laquelle il s'agit « de continuer et d'approfondir les échanges de vues précédents en renouvelant les contacts personnels, dans le cadre des relations amicales existant entre les deux pays ».

25 Novembre.

Grand dîner chez les de Brunhoff, en l'honneur de l'administrateur américain de *Vogue* qui part pour New-York. J'ai pour voisine la ravissante Nadine Vogel, femme de Marc Allégret et quelque peu enceinte. L'Américain reste impénétrable.

Au début de l'occupation, Jeanson rencontre une jeune comédienne qui l'emmène prendre le thé dans son nouvel appartement du quai de Tokio.

— Mais je reconnais ces meubles, s'écrie Jeanson, n'est-ce pas l'appartement de Bernstein ?

— Mais oui, c'est mon ami le lieutenant R... qui l'a réquisitionné pour nous...

1^{er} Décembre.

L'avion qui transportait Chiappe en Syrie a été descendu par les Anglais.

3 Décembre.

Dignimont nous emmène aux Ambassadeurs entendre *Histoire de rire* de Salacrou. À l'entracte, nous allons visiter Luguët dans sa loge ; Renoir me dit que son frère Jean est en Amérique. Cocéa a la tournure d'une menue guenon.

4 Décembre.

Charlotte Aman-Jean a entendu une ménagère dire dans une queue :

— Ils n'ont pas pu nous avoir par les armes ; alors, ils essaient de nous avoir par la faim !

Restrictions : Dîner chez les R... Reproches de la maîtresse de maison à son époux, à propos du vin :

— Comment, mon cher, vous avez monté *du bon* !

Scapini ambassadeur. On dit de lui :

— Si on lui rendait la vue, il ne lui resterait plus rien !

4 Décembre.

Jeanson avait tenté une gageure : faire paraître, sous l'occupation allemande, un journal vivant, spirituel et parisien. Au milieu de l'ignominie de la presse aux ordres, *Aujourd'hui* semblait une oasis. L'expérience n'a pas duré trois mois. Trois mois de pieds de nez derrière le dos des censeurs et d'inénarrables entourloupettes aux lieutenants du Bureau de Presse allemand...

C'est Georges Suarez, le spécialiste de la brosse à reluire, qui le remplace, toujours prêt à louer n'importe quel régime, moyennant d'honnêtes enveloppes. Etevenon, administrateur du premier *Aujourd'hui* a essayé de barrer Suarez, en apportant au Bureau des Champs-Élysées, un article du journaliste à tout faire, para dans *Vu* et intitulé, je crois, « Hitler pédéraste et assassin ». Ces messieurs de la Presspropaganda ont examiné le document, l'ont rangé dans un dossier et ont conclu que M. Suarez prendrait le lendemain la direction du journal.

Car ils sont enchantés de « tenir » leurs hommes de paille.

Ravitaillement très difficile. Charlotte fait des queues interminables.

8 Décembre.

Dîner chez Pierre Devaux avec Auric. Celui-ci raconte deux belles histoires à propos des édits antisémites :

Une comédienne connue a certifié son aryanisme en expliquant que sa mère trompait son père et qu'elle était le fruit de l'adultère.

Quant à M^{lle} Colonne, pianiste, elle a envoyé une note aux journaux pour proclamer qu'elle n'avait aucun lien de parenté avec le Juif Colonne, fondateur des Concerts, qui viennent d'être débaptisés : la demoiselle n'était, en effet, qu'une fille *adoptive* de Colonne qui l'a recueillie, l'a élevée, lui a fait donner de l'instruction, l'a dotée et lui a donné son nom...

Le Théâtre Sarah Bernhardt ne s'appellera plus désormais Sarah Bernhardt.

Quelles bassesses et quelles petitesesses !

11 Décembre.

« L'Allemagne veut en finir avec les canons et s'adonner à l'œuvre de paix », a déclaré le Führer.

14 Décembre.

Desnos arrive en retard à dîner et nous annonce une nouvelle ahurissante : Hitler rend à la France les cendres du duc de Reichstadt que le Maréchal viendra recevoir ce soir même aux Invalides.

Je me souviens d'avoir vu à Vienne le cercueil de l'Aiglon, parsemé de bouquets de violettes artificielles, dans cette cave de la « Kapuziner Kirche » où les bières d'empereurs et d'archiducs sont entassées les unes sur les autres comme des malles dans une consigne de gare...

15 Décembre.

Grand Brouhababa pour le retour des cendres de Napoléon II : « Un geste chevaleresque du Führer »... Mais les Parisiens, irrespectueux, disent qu'ils préféreraient du charbon à des cendres.

Horace de Carbuccia publie des « Adieux à un ami anglais ». Il s'agit de Somerset Maugham dont il édita les œuvres. « Je serrerais la main du Bavarois qui, lors de l'autre guerre, m'a envoyé une balle dans la jambe. Mais comment pardonner aux gens qui injurièrent Jean Chiappe la veille et le lendemain du jour où ils l'assassinèrent ».

Le plus bouffon est que l'avion agresseur était, dit-on, italien et non anglais, et que Chiappe était anticollaborationniste.

16 Décembre.

Pétain a fait arrêter Laval. Abetz se serait rendu à Vichy avec un groupe d'automitrailleuses et aurait forcé le Maréchal à relâcher son Premier.

25 Décembre.

Invités à déjeuner par Marcel Herrand et Jean Marchat chez la mère Coconnier, qui dans ma jeunesse tenait rue Lepic *Le Restaurant des Artistes*. Comme je ne vais guère au restaurant, l'addition me semble exorbitante : 400 francs à quatre pour des huitres, un bœuf à la mode et un fromage, arrosé de Crépy. Je ne suis plus à la page.

Herrand raconte qu'un bougnat de la rue des Mathurins avait inscrit sur sa boutique : « Auvergnate Gechaeft ».

La police lui a fait enlever cette enseigne.

28 Décembre.

Lucie Porquerol me reproche mon abstention. D'après elle, nous allons avoir dans la paix – parce qu'ils sont stupides – les Allemands qui nous ont eu dans la guerre. D'ici deux ans, nous les aurons mis dans notre poche.

Dans le métro, un ouvrier qui veut descendre, demande : « Pardon, m'sieur, pardon, m'dame », puis trouvant devant lui un feldgrau : « Pardon, collaborateur ! »

Nous dînons chez Cazenave avec Jeanson. À la table voisine, trois officiers supérieurs allemands boivent successivement du bordeaux, de la bière, du cognac, de la bénédictine, du vin d'Alsace, du Cherry... Ils veulent faire « très parisien » et cherchent visiblement à entrer en relations avec nous.

Comme l'un d'eux, un général à balafre, pose une question brusquement à Jeanson, celui-ci lui répond souriant :

— « Yes, sir ».

Ça jette un froid.

30 Décembre.

Rencontré Drieu la Rochelle drapé dans un ravissant raglan à carreaux. Il me raconte que quand Abetz arriva à Vichy avec ses huit automitrailleuses, Flandin se fit porter malade. Mais Abetz ayant demandé à lui faire une visite de courtoisie, le ministre qui se portait comme un charme, se crut obligé de se mettre au lit et de simuler une fluxion pour recevoir l'ambassadeur.

Une vraie farce de Molière.

Dans la rue Mazarine, deux jeunes filles, au bras d'un alsacien, racontent des blagues. Un Allemand qui suit le trio bougonne tout haut. L'alsacien traduit aux filles ce qu'il dit :

— « Ah ! les vaches, elles rigolent, *quand même !* »

Le belge O.-P. Gilbert quitte *Les Nouveaux Temps* avec une lettre très dure pour Luchaire. Les autres rédacteurs donnent au romancier un dîner d'adieu. Luchaire n'y va pas, mais délègue son fils.

Après boire, les propos s'enveniment et Gilbert devient très agressif : « Mais si je comprends bien, s'écrie le fils Luchaire d'une voix angoissée, vous considérez mon père comme une canaille ? »

Un grand silence suit cette apostrophe et le malheureux jeune homme s'écroule sur la table, évanoui.

La collaboration, c'est : Donne-moi ta montre, je te dirai l'heure.

1941

8 Janvier.

Maurice Garçon m'annonce qu'il a accepté la défense de Mandel. À la demande des avocats, les politiques détenus ont été transférés de Pellevoisin à Pézenas, pour être à l'abri d'un coup de main allemand.

Garçon me raconte deux petites affaires qu'il vient de plaider :

Premier cas : Place de la Bastille, un camelot vend des vues de Paris.

— Combien ? demande un officier allemand.

— Dix francs.

— En voilà vingt... ça va bien, dit l'allemand. Vingt francs, c'est un mark.

Surgit un flic qui dresse procès-verbal au camelot pour hausse illicite. Le camelot est condamné.

Deuxième cas : Faubourg Saint-Antoine, une femme marchande à un Juif une salle à manger Henri II, marquée 1 800 francs. Elle l'obtient à 1 650 francs et la fait livrer chez elle. Repassant le lendemain devant la même boutique, elle remarque une autre salle à manger qui lui plaît davantage et demande l'échange. Le Juif accepte, et remet le premier mobilier en montre, mais cette fois avec une étiquette de 2 000 fr. La femme dénonce le marchand pour hausse illicite. « Dans notre commerce, explique le Juif à son avocat, le prix marqué c'est la base des négociations. Du moment que j'ai lâché à 1 650 francs un mobilier que je devais vendre 1 800 francs, il est normal que j'en remette un à 2 000 francs pour me rattraper. » Cette explication ne satisfait pas le tribunal qui condamne.

9 Janvier.

Dîner chez Pierre Devaux, dans son décor de pipes en terre, de locomotives miniatures et de casques de carabiniers. Derain est

épanoui : il vient d'être père à soixante ans.

À propos de la défaite, Derain explique : « Nous avons du matériel, trop de matériel et du trop beau. Ça n'allait pas du tout avec le tempérament français. »

12 Janvier.

Le drapeau noir flotte sur la marmite.

Je vais flâner avec un cabas rue Mouffetard – si bien achalandée jadis ! – dans l'espoir de découvrir quelque comestible. Atmosphère « Siège de Paris » : Des queues interminables qui piétinent dans la boue. Beaucoup d'agents, assez bons enfants. Derrière leurs éventaires, de grasses marchandes mafflues, arrogantes.

Quand une vieille aveugle à bâton blanc arrive à son tour, l'étalage de la poissonnerie est vide. La pauvre grand-mère ne se résigne pas à s'en aller et répète d'une voix étranglée : « Alors, vraiment il n'y a plus de poisson ?... Mon Dieu !... Il n'y a plus de poisson ? »

Plus loin, j'achète une gélatine d'œufs de poissons grisâtres qui n'ont avec le caviar de Petrossian que des rapports fort lointains.

13 Janvier.

Pierre Devaux raconte une scène burlesque qui s'est déroulée hier soir au Weber : À l'issue d'un bon gueuleton, un Français à jaquette, melon et nœud papillon, un peu parti, sable le champagne avec deux officiers allemands. Et il déclare d'une voix de stentor : « Mais mes pauvres amis, vous raisonnez comme des tambours ! Pour gagner la guerre-éclair, il fallait être à Londres en septembre. Maintenant, votre Hitler est foutu. Vous le savez aussi bien que moi, mais vous n'osez pas l'avouer ! »

Les officiers, la face écarlate, se taisaient, très gênés. Toute l'assistance se marrait, en douce.

Villebœuf raconte qu'un officieux lui a dit : « Écrivez donc à Baudrillart. Notre pauvre cardinal reçoit trois cents lettres d'injures par jour. Un mot de vous lui ferait grand plaisir. »

Nous entendons avec plaisir la voix d'Oberlé à la radio anglaise :

Radio-Paris ment

Radio-Paris est allemand...

Personne n'écoute Radio-Paris. Pendant la drôle de guerre on prenait le traître de Stuttgart ; maintenant, en dépit des

interdictions, tout le monde écoute les Anglais ; ça soutient le moral.

20 Janvier.

Un quatrain de Jean Paulhan qui circule sous le manteau :

Tandis qu'Abel Bonnard lèche notre vainqueur,
Abel Hermant l'évente et pose quelques fleurs
Sur son ventre ou ses pieds. On se demande enfin
Voyant de tels Abel, ce que font les Caïn ?

Bobards divers (notés tels quels) qui circulent dans les queues :

I – Le général de Gaulle a été tué dans un bombardement de Londres. Ses cendres ont été substituées par l'Intelligence Service à la dépouille du Duc de Reichstadt et reposent désormais aux Invalides, à côté de celles de Napoléon.

II – Deux officiers allemands qui ont déjeuné au Café de Paris s'excusent, au moment de régler l'addition, d'avoir oublié leur portefeuille. En desservant, le garçon trouve sous la nappe un paquet de livres sterling (nombreuses variantes de lieux).

III – Le 1^{er} janvier, le Chef de la Gestapo à Paris reçoit une boîte de chocolat de *La Marquise de Sévigné*, de la part du Chef à Paris de l'Intelligence Service.

Paul Baschet vient me voir au bureau. Je lui dis que son oncle, le patron de *L'Illustration* sera vomi après la guerre. Il paraît assez impressionné.

Pour jouer *Jazz*, de Pagnol, mon vieil ami Harry Baur a dû prouver qu'il était aryen (c'est le sosie de Maurice de Rothschild). Il paraît que ça lui a coûté chaud.

Petite histoire :

Hitler téléphone à Mussolini : Êtes-vous à Athènes ?... –... Pardon, je n'entends pas bien.

– Je vous demande si vos troupes sont à Athènes ?

– Je vous entends très mal, mon cher Adolf, sans doute téléphonez-vous de très loin... de Londres probablement !

21 Janvier.

Plusieurs hebdomadaires satiriques, genre *Canard* ou *Merle* étaient à l'étude, mais le chef de la censure allemande aurait déclaré :

« Nous ne comprenons rien à l'esprit parisien. Alors nous couperons tout. Inutile de faire des frais de composition. »

Le projet de Jeander de faire paraître *La Vache maigre* me paraît inviable. Comment rédiger un journal satirique sans faire aucune allusion à l'occupant !

Bergery qui a rédigé ou inspiré le premier message du Maréchal contre les trusts serait aux Sports d'Hiver. Bettina écrit ses *Mémoires*, très rosses, dit-on.

Roland Tual qui était à Bordeaux chauffeur de Pomaret, dit Pom, me raconte que Mandel fut arrêté par des gendarmes en plein « Chapon fin » sur présomption d'avoir organisé un attentat contre le Maréchal. Après une entrevue orageuse où il fit justice d'une dénonciation ridicule, Mandel exigea de Pétain une attestation autographe de parfait civisme.

À *Aujourd'hui*, le conte, me dit-on, est payé 200 francs. C'était le prix des contes au *Journal* avant 14. Mais Suarez touche 20 000 francs par mois, plus les pourboires.

28 Janvier.

Le père Léautaud, qui déjeune à la maison (piètement) nous en raconte de bien bonnes.

Sur Jacques Dyssord qui vient d'écrire dans l'ignoble *France au Travail* un article virulent contre le plagiaire Gillet. Or, il y a quelques années, Dyssord, sur la plainte d'Émile Magne, allait être radié de la Société des Gens de Lettres, pour plagiat éhonté. Dyssord envoie André Billy supplier Magne et l'avertir que si l'arrêt est rendu, Dyssord se suicidera. Et Magne, affolé, retira sa plainte...

Un an avant d'écrire à *La France au Travail* et d'y attaquer lâchement Giraudoux et Duhamel, Dyssord signait dans *Paris-Soir* un compte rendu enthousiaste de l'arrivée des souverains anglais à Paris.

Sur Sacha Guitry : Sacha avait déclaré au book Berthélemy : « Léautaud peut me demander tout ce qu'il voudra, c'est accordé d'avance ! » À quelque temps de là, Léautaud écrit à Sacha pour lui demander un secours en faveur d'une œuvre pour les animaux ; Guitry ne répond même pas. Entre temps, Léautaud avait perdu sa place de critique dramatique...

10 Février.

Un très vieux monsieur, mis à la mode de 1890, se présente et demande au titre d'ancien rédacteur du *Figaro* et avec beaucoup de précautions oratoires, un ancien numéro du *Crapouillot*. Il me dit son nom : Lucien Pemjean.

— Ne seriez-vous pas le fameux anarchiste ?

— Mais oui, c'est moi, me répond-il, fort étonné que quelqu'un se rappelle de lui. Il me raconte sa vie pendant la période héroïque de l'anarchie, son internement à Clairvaux, son évasion, sa rencontre à Londres avec Zévaco qui l'embauche dans sa fabrique de romans feuilletons.

— Avant la guerre, me dit le vieux monsieur, je publiais *Le Grand Occident*, organe anti-judéo-maçonnique ; je vais essayer de reparaître, mais je ne sais pas si l'occupant me permettra... »

13 Février.

Un Allemand dans le quartier Molitor demande :

— Pouvez-vous m'indiquer une piscine ?

— Mais oui, entre Douvres et Calais...

Invité dans le restaurant à la mode, sur le quai : Salle comble. Assis au bar, Léon-Paul Fargue, le mégot coincé entre ses lèvres de tortue, attend une table. Un énorme Fritz qui est, paraît-il le lieutenant Weber, Führer de la presse franco-allemande, traite quelques amis au champagne.

Aucune restriction : Les beefsteacks interdits sont dissimulés sous des œufs sur le plat.

Clientèle de nouveaux riches. Les pinards les plus fins coulent à flot. Le richard triomphe dans *l'Ordre Nouveau*. Avec du fric, beaucoup de fric, on peut toujours s'en fourrer jusque-là, pendant que des ménagères font des heures de queue sous la neige, pour décrocher un tronçon de rutabaga.

Je suis écoeuré, mais je m'empiffre tout de même, pour les jours « sans ».

15 Février.

Jacques Roberti déjeune à la maison. Il apporte toujours un nouvel assortiment d'anecdotes sur le milieu, Dédé-les-grandes-feuilles ou Lulu-les-petits-yeux.

À Orléans, où il habite rue des Ormes-Saint-Victor une minuscule maisonnette, un officier allemand lui a déclaré : « L'Allemagne ne gagnera pas la guerre. L'Angleterre ne gagnera pas la guerre. C'est Staline qui gagnera, sur nos ruines communes. »

Aujourd'hui publie deux lettres (plus ou moins authentiques ?) de Bernstein et de Maurois, tous deux à New-York, l'un gaulliste, l'autre maréchaliste, et qui s'engueulent comme du poisson pourri.

Un mot qui court : Pétain nous prêche le retour à la terre. À quatre-vingt-cinq ans, *il pourrait bien donner l'exemple.*

1^{er} Mars.

Le père de Jean Oberlé, aveugle, vient me voir, au bras d'une dame amie. Il n'a pas de nouvelles de Jean depuis le début de la guerre et est persuadé qu'il a été tué dans un bombardement de Londres. Je le rassure en lui affirmant que je l'ai entendu la veille à la radio. Le malheureux ignorait que son fils parlât à la radio anglaise !

7 Mars.

Les Allemands sont entrés en Yougoslavie.

15 Mars.

Dans son cabaret, Martini aurait crié à un Fritz qui n'arrivait pas à enfiler la manche de sa capote : « Hein ? C'est difficile à passer, la Manche ! »

Il entre en scène en faisant le salut hitlérien. Puis, le bras toujours tendu, il déclare : « Jusque-là ! Jusque-là ! Nous sommes dans la merde jusque-là ! »

Le ravitaillement est très difficile. Souvent cet hiver, Charlotte se levait avant le jour pour faire la queue à la boucherie. Beaucoup de gens ont maigri de cinq, dix et même vingt kilos. « J'ai continuellement faim », me dit A.

16 Mars.

Mot d'un titi, bousculé par deux fridolins dans le métro : « Poussez pas ! On n'est plus au front ! »

18 Mars.

Au Théâtre-Français, à un passage de *29 degrés à l'ombre* de Labiche, la réplique : « Adolphe aime les femmes » provoque fous rires et protestations. De même la fable de La Fontaine : « Le lion et le moucheron ».

20 Mars.

Je rencontre rue du Bac Jean-Louis Vaudoyer, nouvel administrateur de la Comédie-Française. C'est un authentique squelette.

— Qu'est-ce qui vous fait maigrir comme ça ?

— La honte de la défaite, me répond-il.

— Et ça, qu'est-ce que c'est, demande Pétain à un paysan.

— C'est des pommes de terre, monsieur le Maréchal...

22 Mars.

Dans les souvenirs de Gheusi, ex-directeur de l'Opéra-Comique, *La Danse sur le Volcan*, j'épingle cette perle : « À Paris, on apprend avec soulagement qu'Hitler venait de signer à Munich un pacte de paix présumée longue. Le 30 septembre, Daladier rentré chez lui, était acclamé dans la rue en sauveur. Mais il avait le visage crispé et l'attitude nullement glorieuse. On comprit que tout n'allait pas pour le mieux. Maurice Bourdel *décida néanmoins chez Plon de donner à l'impression le premier volume de mes « Mémoires. »*

Ah ! ces hommes du Midi !

Béatitude de Cassandre.

Pétain croyait fermement à la défaite française en 1918 et c'est pourquoi il n'a pas présidé à la victoire. Il n'a jamais digéré le triomphe de Foch. Vingt ans après, ayant vécu assez vieux pour enterrer son rival heureux, il vit enfin la réalisation à retardement de ses sinistres prophéties : l'effondrement militaire de la France. « Je l'avais bien dit ! » s'écria-t-il, et depuis il se vautre avec béatitude dans la défaite.

Céline publie *Les Beaux Draps*.

23 Mars.

Le ravitaillement fait la base de toutes les conversations. Pour beaucoup cette année restera celle du rutabaga.

Georges-Henri Rivière. Questionné un jour devant moi, chez Monnet, par le sage Jean Gabin, sur le placement de ses petites économies, il s'écriait : « Des placements ? Mais vous êtes fou, mon cher, l'argent, ça ne se place pas : on le jette par les fenêtres, voyons ! C'est tellement plus simple ! »

Des gens très chics portent maintenant sur eux une boîte dans lesquels ils serrent précieusement leurs mégots. Après une petite réception, on inspecte tous les cendriers.

4 Avril.

Rebatet écrit dans *Je suis Partout* :

« La grande révolution nationale-socialiste du XX^e siècle nous avait atteint. Je ne la redoutais pas, bien au contraire. Je lui étais *acquis* depuis des années ».

11 Avril.

Robert Perrier serait chassé de son poste de rédacteur en chef d'*Aujourd'hui* pour avoir laissé passer par distraction un article de Thomazeau préconisant « l'extermination des doryphores ».

1^{er} Mai.

L'*Étoile* de Chabrier à l'Opéra-Comique, avec de ravissants décors de Dignimont. Peu de « lézards » dans la salle. Dig me conduit dans les coulisses. Au Foyer des Artistes, je félicite Rouché, roi mage blanchi sous le harnois.

2 Mai.

Noté le menu de *La Tour d'Argent* affiché derrière les vitres :

Canard Frédéric (la portion) 55 fr.

Asperges sauce hollandaise... 55 –

Un petit restaurant de la rue Thoin offre des seiches, du cœur grillé et du mou au vin.

3 Mai.

Retournés applaudir aux Mathurins Pierre Devaux, très cocasse, dans l'homme-chien de *La Main passe*. Devaux joue nature, alors que les autres interprètes figolent et sublimisent. À la générale, Cocteau me disait que les pièces de Feydeau devaient être jouées simplement, comme des scènes de la vie courante. J'en tiens, moi, pour les vieilles traditions vaudevillesques, presque mécaniques, perpétuées jusqu'à ma jeunesse par les vieux cabots de Déjazet et de Cluny, héritiers des grands comiques du Palais-Royal.

Dans le métro du retour, un très jeune fridolin blond à douce figure se lève pour offrir sa place à Charlotte. Elle refuse. Le soldat, décontenancé, me l'offre. Je refuse. Le malheureux ne sait pas comment se tirer de cette situation ridicule et il reste debout tout confus à côté de sa place dont personne ne veut.

Violent papier de Laubreaux dans *Je sais Partout* contre Maurice Garçon, à qui il ne pardonne pas de lui avoir rendu jadis de multiples services.

Darlan : *L'Amiral Courbette*.

13 Mai.

Rudolf Hess, le troisième personnage de l'État national-socialiste, a été victime d'un accident d'aviation.

Le DNB communique le 12 mai :

« M. Rudolf Hess, adjoint au Führer, à qui son importante situation politique interdisait de s'adonner à l'aviation, a cependant, en sa qualité d'aviateur, piloté lui-même un avion le 10 mai.

» M. Hess n'étant pas encore de retour aujourd'hui, il est malheureusement à craindre qu'il n'ait été victime d'un accident ».

14 Mai.

Hess s'est enfui d'Allemagne et a sauté en parachute au-dessus de l'Angleterre.

15 Mai.

Les journaux expliquent d'une façon bouffonne la fuite de Hess en Angleterre :

*Rudolf Hess
voulait sauver la Grande-Bretagne*

de l'anéantissement total.

« Berlin. 14 Mai. On apprend dans les milieux dirigeants que M. Rudolf Hess a laissé d'abondantes notes. Il en résulte qu'il se croyait en mesure d'obtenir par sa propre initiative une paix de compromis entre l'Allemagne et l'Angleterre.

» Les motifs de son entreprise utopique semblent devoir être trouvés dans les sentiments humanitaires auxquels il était, comme on sait, particulièrement accessible.

» M. Rudolf Hess, qui connaissait l'énorme puissance militaire allemande, craignait que le peuple anglais fût complètement anéanti dans la prochaine phase de la guerre »... etc.

À se tordre, comme disait Alphonse Allais.

20 Mai.

Je dis à Leperche : « Eh bien, vous avez gagné votre pari, il y a au moins un Allemand qui a débarqué en Angleterre ! »

Reddition du Duc d'Aoste en Abyssinie. Les journaux passent le communiqué en petits caractères, *sans aucun titre* pour ne pas attirer l'attention.

Je suis Partout, que Jeanson appelle *Je chie Partout*, annonce ainsi une conférence de son leader :

ALAIN LAUBREAUX
VINGT ANS DE CORRUPTION

La France : « *La Société protectrice des Amiraux* »

On en a mis partout : à la Présidence du Conseil, dans les ministères et même à la police !

23 Mai

Message de Pétain qui demande aux Français de le suivre aveuglément « sans arrière-pensée ».

26 Mai.

Répétition générale du *Pavillon brûle* de Stève Passeur. Jeanson et Mario Delbo, Peignot et la belle Emmy Linn, Roland et Denise Tual, Dullin, plus Fée Carabosse que jamais, Luc Durtain avec sa face de maître d'hôtel ; Maurice Rostand fait des grâces aux côtés de sa

vieille maman ; Laubreaux fait le bon maître. Langeron donne le bras à M^{me} Abetz.

J'apprends que l'hurluberlu qui le 15 août 1940 était venu me demander de collaborer à un journal d'Abetz, s'est brouillé peu après avec les Allemands et qu'il fonda immédiatement le premier journal clandestin de France.

27 Mai.

Jean Dumaine me dit qu'à Vichy on est très affolé par l'aventure de Rudolf Hess ; on pense qu'il a été proposer la paix aux Anglais sur la base du partage des colonies françaises.

Dumaine fait observer que dans les pays où le gouvernement est composé d'hommes de paille, les Allemands sont obligés, pour donner quelque consistance à leurs valets, de faire des concessions, rendre des prisonniers, etc. En France, c'est le contraire, parce qu'un Maréchal couvert de gloire passée et un des principaux hommes politiques, dix fois Président du Conseil, se sont précipités aux pieds des vainqueurs. À tous points de vue, mieux vaudrait un Gauleiter.

29 Mai.

Paul Simon raconte qu'en Bretagne le représentant du Maréchal, dans sa tournée officielle, a été partout accueilli aux cris de : « Vive de Gaulle ! »

30 Mai.

Les hommes prennent l'habitude de faire la queue pour le tabac.

Excellent dîner chez Fernande avec Rey qui raconte une histoire atroce : « Un prisonnier s'évade et rentre chez lui à Paris. Son propriétaire lui réclame six termes. Il ne peut pas payer. Le propriétaire le dénonce aux autorités d'occupation ».

Par hasard, à la radio, nous tombons sur Stuttgart et nous réentendons un des traîtres à voix mielleuse : « Ici les postes de la radiodiffusion du Reich » ; ça nous reporte d'un an en arrière.

Blanchard nous raconte qu'une dame de ses amies devant assister successivement à un enterrement et à un mariage, se coiffe d'un chapeau noir de deuil et emporte à la main un de ces petits bibis à la

mode, un bouquet de violettes tenu sur le front par un élastique. En arrivant à la messe d'enterrement, la dame confie le bibi à une chaisière, sans doute un peu sourde, car lorsqu'elle défile, quelle n'est pas sa stupéfaction d'apercevoir le bibi aux violettes posé au bout du cercueil !

28 Mai.

Si Pétain a laissé propager en zone libre la campagne contre les méfaits de la judéo-maçonnerie responsable de la défaite, c'est qu'il était enchanté de trouver un bouc émissaire et de détourner sur les casquettiers de la rue des Rosiers, les flagrantes responsabilités du haut commandement français entre 19 et 39. N'était-il pas inspecteur général des Armées – et Weygand généralissime – jusqu'en 36 ? L'un et l'autre ont refusé la motorisation de l'armée et se sont reposés sur la ligne Maginot et l'artillerie lourde. Pas plus que Foch qui en 1911 disait des avions : « C'est du sport ! », ils n'ont cru au rôle primordial de l'aviation dans la guerre moderne.

10 Juin.

Laubreaux, qui avait traîné dans la boue *La machine à écrire* de Cocteau, dînait avec Hébertot qui avait monté la pièce aux Batignolles. Jean Marais, qui est très costaud, s'approche de la table et demande à Laubreaux : « N'êtes-vous pas monsieur Laubreaux ? ». Laubreaux ne répond pas. Marais répète : « N'êtes-vous pas monsieur Laubreaux ? Je voudrais lui cracher dans la gueule ». Laubreaux, blême, se lève. Marais s'en saisit et lui flanque une correction soignée. Hébertot n'intervient pas.

Sur quoi Raymond Rouleau aurait déclaré : « Maintenant que je sais qu'on peut casser la figure de Laubreaux, je n'hésiterai pas à la première occasion ».

12 Juin.

Vaucaire qui fréquente l'Hôtel des Ventes m'en raconte une savoureuse : « Un bouquiniste avait acheté à Drouot dans un lot un gros livre publié par le Comité des Forges. Chez lui, le volume tombe par terre et laisse échapper un billet de mille. Le libraire examine le livre et trouve un billet sous chacun des tableaux de statistique. L'ouvrage était dédié au Ministre de l'Intérieur. Mais lequel ? »

Parmi les pacifistes, beaucoup qui étaient plus germanophiles que pacifistes, s'accommodent fort bien du régime nazi et témoignent de la plus grande admiration pour les généraux, à condition qu'ils soient allemands. Par contre, certains pacifistes, à tendance libertaire, en présence du régime de la Gestapo, commencent à se demander si la défense des libertés essentielles ne vaut pas de courir quelques risques.

J'ai trouvé la solution de la question juive : après la défaite allemande, on donne tout simplement l'Allemagne aux Juifs.

Luc Benoist me dit : « l'histoire est simple : nos militaires ont perdu la guerre, et puis, en conclusion de la défaite, un de nos militaires s'est adjugé le pouvoir suprême pour les récompenser tous ».

Deux israélites, sympathisants hitlériens :

Une dame, qui dissimule soigneusement ses origines, me déclare : « Moi je préfère les Allemands aux Anglais. Il faut s'entendre au mieux avec Hitler et conclure une paix rapide ».

L'autre, un éditeur juif. Il y a quelques années, lui et sa femme éclataient en sanglots devant nous, à l'annonce des premières mesures antijuives de Mussolini. Depuis, il s'est découvert aryen et, profilant de l'élimination des Juifs dans l'édition, il a gagné beaucoup d'argent. « Il faut prendre aux nazis ce qu'ils ont de bon, me dit-il benoîtement. C'est ce que fait notre Maréchal. Suivons-le. C'est formidable le labeur de ce grand soldat, le nombre de lois qu'il édicté, cette magnifique transformation de tout le code... »

— Certes, lui dis-je, et en particulier les lois raciales, n'est-ce pas ?

Il est vrai que pendant l'affaire Dreyfus, il y avait bien des Juifs antidreyfusards, Gaston Pollonais, Arthur Meyer...

13 Juin.

Pétain télégraphie aux troupes loyalistes de Syrie qui se battent contre les gaullistes : « Je suis avec émotion le dur combat que vous menez pour la défense du territoire que la France vous a confié ».

May de Gesne me raconte une amusante farce faite aux Allemands au début de l'occupation, par Sylvia Bitche :

Les Fritz inspectent un jour sa boutique de livres anglais, rue de l'Odéon, et annoncent qu'ils reviendront le lendemain enlever le

stock. Sylvia Bitche alerte immédiatement quelques amis, transporte tout son fonds chez sa voisine, Adrienne Monier, fait peindre sur sa boutique une enseigne d'antiquaire et place quelques meubles à l'intérieur. Le lendemain les Allemands arrivent avec un camion et restent sidérés.

C'est Laubreaux qui avait organisé au Théâtre Français le *Triomphe du Père Antoine* et avait été le chercher dans sa retraite de Camaret.

Après la représentation, Laubreaux vient rendre visite à Antoine dans son appartement à l'Hôtel du Louvre, pour recevoir ses remerciements. Il trouve là le vieux lutteur octogénaire entouré de tous les israélites de la capitale, et disant à Mary Marquet : « Vous devriez reprendre *Judith* de Bernstein, c'est la meilleure pièce représentée au Français depuis vingt ans ».

Stupeur de Laubreaux qui s'éclipse.

20 Juin.

Deux histoires vraies du métro :

Une petite fille s'endort sur les genoux de sa maman. À la station, la mère la réveille : « Ah ! c'est dommage, dit-elle, je rêvais que je mangeais un bon gâteau ! »

Le neveu de Déat, très *Révolution Nationale*, effaçait les V dans le métro. Un employé s'approche de lui : « Mettez-en, lui dit-il, mais pas aussi ouvertement, prenez des précautions. » — « Mais vous vous méprenez ! s'écrie le jeune homme, outré, je n'écris pas des V, je les efface au contraire ». « Ah ! Ah ! vous dégradez des affiches, riposte alors l'employé, veuillez me suivre, je vais vous remettre entre les mains de l'autorité et vous serez poursuivi ! »

22 Juin.

Nous faisons circuler des tracts, faits de coupures du tome X des *Mémoires* de Poincaré, sur le Pétain de 1918 :

« ... Clemenceau, de plus en plus converti, me prend à part et me dit : « Pétain est agaçant à force de pessimisme. Imaginez qu'il m'a dit une chose que je ne voudrais confier à aucun autre qu'à vous. C'est cette phrase : « *Les Allemands battront les Anglais en rase campagne, après quoi, ils nous battront aussi* ». (p. 88).

« ... À onze heures, Conseil auquel Clemenceau a convoqué tous les secrétaires d'État. Avant la séance, Clémentel me rapporte que Joffre lui a dit : « Bien que je sois tenu en marge, j'en vois et j'en sais assez pour comprendre que *Pétain a péché par les mêmes défauts que lorsqu'il voulait abandonner Verdun*. On peut sauver la situation si on le veut sérieusement » (p. 91).

« ... Loucheur est très mécontent de Pétain qu'il trouve tout à fait défaitiste et qui lui a dit il y a quelques jours : « *Il faudrait entamer des pourparlers de paix* ». Sur ce mot, Loucheur a consulté Foch, qu'il connaît depuis longtemps : C'est de la folie. Nous en avons connu d'autres. Foch croit qu'on pourra arrêter l'ennemi » (p. 98).

Randeynes, mon relieur et ami, me raconte comment il essuya des coups de fusil en franchissant en fraude la ligne de démarcation. On lança un chien à sa poursuite. Au retour, il fut « donné » par son passeur, arrêté et incarcéré trois semaines à Moulins.

Il me dit qu'en zone libre, la Légion, composée de mouchards, est toute puissante et qu'on enseigne aux troupes la technique de la guerre des rues, en prévision de troubles communistes.

23 Juin.

Le Reich attaque la Russie.

24 Juin.

Nous dînons au petit restaurant italien de la rue Bonaparte. « Nous n'avons que du veau marin », dit le patron. Et il apporte des escalopes milanaises.

T..., pacifiste intégral, me raconte ses aventures. Il a fait, me dit-il, du « tourisme dirigé ». Parti de France le 23 août 40, il a débarqué en Suède au début de septembre et a été interné. Avec deux camarades libertaires, il a vécu dans une cabane en plein bois, puis dans un camp de concentration où ils étaient bien chauffés et suffisamment nourris. Au mois d'avril de cette année, il a fait sa soumission au Consulat de France à Stockholm, a été libéré et renvoyé en France, via Berlin et Bruxelles. Étant détenteur d'un passeport allemand, au titre d'insoumis français, il ne peut être arrêté par la gendarmerie. Mais comme il en a assez de vivre en marge et sans cartes d'alimentation, il va se livrer et passer en jugement. Les Conseils de guerre étant remplacés par les Chambres

Correctionnelles, il n'écopera que de quatre mois de prison. C'est le tarif.

Ce qui rend les Allemands insupportables, c'est qu'ils veulent nous apporter la vérité, nous apprendre à vivre, ces cuistres.

25 Juin.

Rencontré place du Châtelet cette lamentable quenelle de Louis-Léon Martin. Il vitupère dans la presse le régime judéo-maçonnique qui lui assurait à la Bibliothèque de la Préfecture de Police une sinécure de soixante mille francs par an. Je ne l'ai pas vu depuis la guerre.

— Alors, mon cher, me dit-il, nous suivons le Maréchal ?

— Pas moi ! Votre Maréchal est un traître qui sera pendu.

— Pas si haut ! Pas si haut, je vous en prie ! me dit le Martin, angoissé.

J'essaie de lui faire admettre qu'en fin de programme, les fridolins seront battus et massacrés.

— ... Il faudrait trouver un champ de bataille, dit Martin, pas convaincu.

Pétain s'extasie sur la vaillance des troupes françaises en Syrie.

Mais si elles se battent si courageusement contre d'autres Français, peut-être l'auraient-elles fait aussi bien contre des Allemands ?

26 Juin.

Que de retournements de veste dans la presse !

Un pacifiste intégral est secrétaire de rédaction du *Matin* nazi. Un autre est rédacteur à *L'Œuvre* de Déat. Suarez, qui a vitupéré Hitler pendant dix ans, est rédacteur en chef de l'hitlérien *Aujourd'hui*. Luc Durtain, qui fut bolchevisant, et assidu de *La Maison de la Culture*, n'hésite pas à signer aux *Nouveaux Temps*, journal d'affaires allemand de Luchaire, à côté de l'octogénaire Armand Charpentier, pacifiste et antifasciste d'hier et de plus, vénérable de la Franc-Maçonnerie !

Paul Simon, retour de Bretagne, raconte qu'à Brest, on avait placé une tête de veau sur la tombe d'un soldat allemand, tué dans un bombardement anglais. La farce n'était pas du meilleur goût. La

Kommandantur a exigé que le maire vienne reprendre la tête de veau et la place sur une tombe de soldat anglais ou français.

En Allemagne, où l'on a demandé 400 000 volontaires pour le parachutage en Angleterre, il se serait présenté un million de volontaires.

Paul Chack, le « commandant » qui écrit de nombreux récits de batailles auxquelles il s'était bien gardé d'assister, écrit au *Matin* nazi.

La liste Otto 1940 interdisait tous les ouvrages antistaliniens : Trotsky, Serge, Ivon, Ciliga, Kléber Legay... Maintenant que l'URSS redevient l'ennemi, ces livres seront-ils remis en vente ?

28 Juin.

Les patrons de *L'Illustration* représentent admirablement l'ignominie d'une certaine bourgeoisie française prête à tous les reniements et à toutes les bassesses à l'égard des autorités d'occupation, pour sauver son argent.

L'Illustration qui gagna des dizaines de millions entre 1914 et 1918, grâce aux « barbares abhorrés » et aux petites filles aux mains coupées, accepta en 1940 le contrôle intégral de l'ennemi, se laissa imposer un rédacteur en chef nazi, un certain Jacques de Lesdain, inconnu dans le monde journalistique avant l'entrée des Allemands à Paris. Et pourquoi ? Pour conserver la possession de son imprimerie modèle de Bobigny, dont le devis de 90 millions – certainement dépassé – avait permis de réinvestir d'énormes bénéfices, à la barbe du fisc, sinon des actionnaires.

Le chef de publicité de *L'Illustration* allemande, m'adresse une circulaire datée du 16 juin, pour solliciter mes ordres. Il s'agit de placards de publicité souscrits par les éditeurs, pour y célébrer à tant la ligne, les mérites de leurs poulains.

« Cette belle propagande en faveur des éditeurs français, dit la circulaire, remporte un grand succès auprès de nos lecteurs de la France entière et dans plusieurs pays étrangers où *L'Illustration* est actuellement diffusée avec un tirage supérieur à celui d'avant-guerre. »

L'Illustration, ayant entièrement perdu sa clientèle française, révoltée contre tant de bassesse, se rattrape évidemment en

Allemagne et en Italie.

Lu *Les causes militaires de la défaite* du colonel Alerme.

Le colonel Alerme essaie de rejeter sur le régime républicain les causes de la défaite. Au vrai, c'est par suite de l'incapacité du Conseil Supérieur de la Guerre que les troupes françaises se trouvèrent dans la situation de sauvages armés d'arc en face de canons et de mitrailleuses. Les responsables du désastre, ce ne sont pas les ministres qui ont fait voter des dizaines de milliards pour la Défense Nationale, mais bien les généraux qui ont utilisé ces sommes gigantesques à bâtir des casernes et des forts, au lieu de construire des avions et des tanks.

Ce sont les militaires qui ont perdu la bataille : généraux trop âgés qui ont voulu s'en tenir aux procédés – périmés – de victoire de 1918 ; officiers d'état-major qui se perfectionnèrent dans le bridge, tandis que leurs confrères d'Outre-Rhin travaillaient, rectifiant les erreurs de 18 et imaginaient une nouvelle tactique de combat.

28 Juin.

Noté quelques pointes assez piquantes dans le *Ci-devant* d'Anatole de Monzie :

« Il ne faut pas qu'une révolution se résume dans une promotion sociale de la gendarmerie. » (p. 287).

« Le Maréchal, comme Saturne, dévore ses enfants. »

« Ses enfants ministres : Il les dévore quand ils sont tièdes » (p. 289).

« En Afrique occidentale, on défriche au son du tamtam. Cette mode a du bon, puisqu'elle paraît adoptée en France. » (p. 287).

« La constante ambition des réactionnaires, c'est de paraître révolutionnaires. » (p. 287).

« Georges Bonnet faisait observer au Maréchal que plusieurs de ses collaborateurs avaient été candidats en diverses circonstances et circonscriptions, notamment Alibert et Dumoulin de la Barthète ; *entre eux et nous, la seule différence est leur échec.* »

Et Monzie rappelle, non sans quelque perfidie, le discours de Weygand à Lille, en juillet 39 :

« Vous me demandez mon sentiment sur l'armée française, je vous le dirai franchement, et avec l'unique souci de la vérité, ce qui ne me gêne nullement. Je crois que l'armée française a une valeur

plus grande qu'à aucun moment de son histoire : *Elle possède un matériel de première qualité*, des fortifications de premier ordre, un moral excellent et *un haut commandement remarquable*. Personne chez nous ne désire la guerre, mais j'affirme que si l'on nous oblige à gagner une nouvelle victoire, *nous la gagnerons.* »

Je retrouve un vieux numéro de SIA (Solidarité internationale antifasciste). Sur la liste des animateurs, en premier, le nom de René Belin. Belin est aujourd'hui ministre d'un régime autoritaire et quasi fasciste, tandis que Lecoin et Louzon croupissent dans des camps de concentration en Algérie.

Il y en a qui savent nager !

Les malheureux soldats français (surtout légionnaires et sénégalais) qui défendent la Syrie : des fusillés par erreur.

3 Juillet 1941.

Discussion avec le Directeur du Contentieux du *Crédit du Nord*, un crocodile d'une extrême coriacité, à propos de 150 000 francs de traites laissées impayées à la déclaration de la guerre par les dépositaires du *Crapouillot* mobilisés ou défaillants. Le crocodile veut m'avaler tout cru, je me mets en travers. Il me traite de loustic, je lui indique que le mot d'argot loustic venant de l'allemand « lustig » (gai), je lui interdis formellement de m'injurier en allemand.

Je l'oblige à m'avouer que les comptes débiteurs doivent payer 9 % d'intérêts à la banque, alors que le même établissement (de second ordre, il est vrai) donne 1 % d'intérêts aux comptes créditeurs.

« La Révolution Nationale » est en marche et la lutte du Maréchal contre les trusts paraît en bonne voie !

5 Juillet.

Léautaud à déjeuner.

Gide dirait, d'après lui :

« Je ne veux pas collaborer parce que je crains de rencontrer des Allemands trop gentils ! »

6 Juillet.

Petite histoire :

Un Fritz achetait chaque matin son journal à la même marchande qui, sachant qu'il ignorait notre langue, lui disait avec un bon sourire : « Tiens, le voilà ton canard, grand con ! »

L'Allemand s'enquiert du sens de ce mot auprès d'un Français qui lui explique : « Grand con, c'est le diminutif familial de grand conquérant. »

Et le lendemain, l'Allemand répond à la marchande : « Non, pas grand con, moi petit con... », et il ajoute le bras levé : « Hitler, lui, grand con ! »

7 Juillet.

Je suis Partout attaque les convertis de fraîche date.

« Il ne faut jamais désespérer. Dans un article récent, M. Abel Hermant dénonçait la perfidie anglaise. Comment ne pas le féliciter de sa conversion, surtout si l'on songe au chemin parcouru par le vénérable académicien ? Sous le règne de Reynaud, M. Abel Hermant écrivait par exemple : « Les Anglais, quand ils parlent de *notre* généralissime, disent *Notre Gamelin*. Pourquoi ne dirions-nous pas *Notre bon Roi George VI* ? »

8 Juillet.

Histoire vraie :

Une vieille dame ruinée se fait inscrire à une « Société pour le secours de la classe moyenne » que préside un académicien et qui fournit des emplois aux petits bourgeois éprouvés. Quelques jours plus tard, on la convoque à la Kommandantur où on lui propose de dénoncer les propos anti-allemands entendus dans les queues, moyennant un fixe journalier de soixante francs.

Charles Lesca, de la 5^e Colonne, propriétaire par sa femme de mines d'argent dans l'Équateur et commanditaire de *Je Suis Partout* signera cette semaine son livre « Quand Israël se venge » à la librairie allemande de la Place de la Sorbonne, ainsi que Georges Blond et Brasillach.

Des *Nouveaux Temps*, ce grand titre :

La France entre dans la croisade antibolchevique.

Allemands et Français vont verser leur sang côte à côte.

« Cette sensationnelle initiative, écrit Luchaire, naît avec l'acquiescement du Führer... Oui, le chef de l'Allemagne victorieuse de 1940 *accepte* que les plus purs et les plus généreux enfants de la France vaincus de 1940 deviennent, treize mois après la défaite de notre pays, *les alliés du peuple allemand* contre le poison bolchevique. »

Quelle grandeur d'âme !

Un appel est lancé pour l'enrôlement des français par Doriot, Déat, Bucard, le bardache franciste et le Commandant Costantini qui a déclaré personnellement la guerre à l'Angleterre et qui, pour embêter ses collègues, annonce qu'il mènera lui-même ses Volontaires au combat.

Et Pétain qui avait signé l'armistice pour « éviter l'effusion de sang » encourage les français à partir se battre pour le Roi de Prusse !

Un officier allemand confie à Charlotte Aman-Jean, en quittant Château-Thierry : « Moi, je n'aime que les Français et les Anglais. Après cette guerre, je viendrai m'établir en France ! »

15 Juillet.

En zone nono, *Gringoire* mène campagne pour que « la promenade des Anglais » s'appelle désormais « la promenade Cambronne ».

18 Juillet.

Les Américains occupent l'Islande.

Les *Mémoires* de Poincaré seraient interdits en zone nono, *because* Pétain.

Je lis dans l'*Histoire de Deux Restaurations* de Vaulabelle (III, p. 385) à propos de la défection des Maréchaux en 1814 :

« Les chefs d'Empire, comme les peuples, ne tiennent. jamais assez compte des modifications profondes et souvent fort brusques que la position, l'âge ou les fatigues, apportent dans les gens de guerre, comme dans les personnes politiques. *Pour cela seul qu'un homme, à une époque ou à un court moment de son existence, a déployé une certaine intelligence ou une grande énergie, on le suppose toujours énergique et toujours intelligent.* La brièveté de la

vie humaine et notre vanité sont le principe de cette constante illusion ; on se refuse d'admettre pour les autres qu'une simple transformation de fortune, ou un très petit nombre d'années, puissent amener dans nos idées et nos facultés physiques et morales un absolu changement : *De là ces déceptions et ces lourds mécomptes, sources de tant de fautes et de malheurs pour les chefs de gouvernement, comme pour les nations.* »

Et Vaulabelle parlait des Maréchaux de Napoléon qui pour la plupart avait quarante-cinq ans en 1814.

Je communique ce texte à quelques amis..

J'ai acheté un magnifique portrait en couleurs du Maréchal et je l'ai exposé au WC. Les réactions des invités qui vont aux cabinets après le dîner sont assez plaisantes à observer, au retour.

19 Juillet.

Dîner avec les Blanchard et les Vaucaire. Cora Vaucaire raconte que chez Carrère, boîte de nuit à la mode, une chanteuse de genre imite le hennissement du cheval, puis passe auprès des soupeurs et les prie d'imiter le même quadrupède.

Un officier allemand – spirituel par hasard – déclare à la chanteuse : « Je regrette, mais je ne sais imiter que le doryphore. »

22 Juillet.

Les Allemands adoptent les V de la victoire et couvrent Paris d'affiches avec des V.

Élisabeth me raconte que dans un petit port breton, elle a trouvé par terre une carte imprimée, signée d'un soldat allemand, où il déclare avoir eu des relations charnelles avec une fille de la localité. Les soldats sont contraints à ces dénonciations, à la suite desquelles une trentaine de filles et de femmes du bourg ont été arrêtées et emmenées à Quimper passer la visite, dont la fille du bedeau.

Pallix, représentant des *Éditions de France* et gaulliste, me dit que Carbuccia a reçu l'ordre de rééditer *Pavés rouges* et *Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage* de Béraud et d'imprimer un livre de Goering à la gloire de la Luftwaffe. Carbuccia est collabo mais il laisse son personnel libre de ses opinions.

La vérité sur l'attitude de Daladier. En septembre 38, il a cané. Mais si le peuple l'a acclamé parce qu'il rapportait la paix, les partisans de la politique de fermeté – qui ignoraient notre insuffisance – l'ont traîné dans la boue.

Alors au 1^{er} septembre 39, Daladier s'est écrié : « Ah, c'est comme ça : Eh bien cette fois, je ne me dégonfle pas ! »

Certains croient qu'il était persuadé que la guerre franco-allemande n'aurait pas lieu et qu'il conclurait une paix de réconciliation avec l'Allemagne.

D'où la drôle de guerre, ou huit mois de guerre sans combats.

24 Juillet.

Reçu une circulaire expliquant la formation de la légion des « Volontaires Français contre le Bolchevisme » :

« L'uniforme sera celui de l'armée française, avec un signe distinctif pour les grades.

« ... Nous pouvons déjà spécifier que pour les soldats, la solde est de 24 francs, indemnités de combat : 20 francs.

« ... Les volontaires de la Légion auront à prêter serment. »

« ... Il est du devoir de tous les Français qui ont compris, de guider dans la voie du relèvement national antijuif et antibolchevique, ce qui revient au même, les autres Français, encore plongés dans l'ignorance, l'indécision ou l'opposition. »

Signé : J. Troupeau.

Le serment à prêter, c'est à Hitler, comme de bien entendu.

Pétain a livré l'Indochine au Japon qui la convoitait depuis vingt ans, mais *L'Œuvre* explique en titre :

LE JAPON NE POURSUIT
AUCUNE AMBITION TERRITORIALE EN INDOCHINE

À encadrer !

25 Juillet.

Jean Oberlé attaque violemment *L'Illustration* à la radio de Londres. Bravo !

Parfait que les hommes de main des partis dits « nationaux » aillent se faire bigorner sur les bords du lac Peïpouss ! Le malheur, c'est que les chefs qui les excitent restent tranquillement à Paris.

Durnaine me dit : « Il y a des gens qui ont cru fin Juin 40 que Londres serait occupé 15 jours après et ils ont pris position. Aujourd'hui ils s'accrochent à la collaboration parce que si les fridolins sont battus, ils sont sûrs d'être fusillés ou pendus. »

30 Juillet.

Titre admirable de *Paris-Soir* :

« JE PARS CONTRE LES PUISSANCES D'ARGENT », nous dit ce volontaire de la croisade antibolchevique. »

Même jour :

« Ce matin, à Vichy, a été signé :

L'ACCORD FRANCO-NIPPON

« Les droits souverains de la France sur toute l'union indochinoise sont solennellement réaffirmés. »

Il y a trois jours que les Japonais ont occupé l'Indochine. À part ça !

Desnos nous raconte qu'à l'issue du mariage d'une rédactrice d'*Aujourd'hui*, Suarez a tordu le nez d'Etevenon ; Etevenon a riposté par une superbe paire de claques.

Etevenon demande cent mille francs de dommages à Suarez.

La faute essentielle et impardonnable des *politiciens* genre Daladier, c'est d'avoir eu une confiance aveugle en de vieilles badernes de l'autre guerre.

27 Juillet.

Dans *L'Œuvre*, Déat engage tous les Français à mourir pour Hitler, sinon, il ne répond plus de rien :

« Ce risque ne sera pas épuisé par la bagarre orientale : Il est de plus en plus évident que la France ne restaurera pas ses destinées en demeurant jusqu'au bout spectatrice indifférente des bouleversements mondiaux. Par Djibouti, par Dakar, par l'Indochine, sa chair vivante est déjà dans l'engrenage. »

Drôle de pacifiste qui refusait de mourir pour Dantzig mais recommande de se faire tuer pour Hitler.

30 Juillet.

La croisade contre le bolchevisme n'a provoqué que 3 000 engagements de crève-la-faim. Il y a bagarre entre les promoteurs : Clémenti et Costantini ayant annoncé qu'ils s'engageaient, Déat, Doriot et Bucard ont dû suivre le mouvement. Mais Déat demanderait le grade de général de division.

Arrestation à Vichy de l'ancien député d'extrême-droite Tixier-Vignancourt qui aurait parlé du Maréchal en termes peu respectueux.

31 Juillet.

Du *Matin* :

« STALINE SACRIFIE LES HOMMES AU MATÉRIEL ».

« Les Soviets préfèrent se défendre par des contre-attaques en rase-campagne, plutôt que d'exploiter pour leur retraite l'immensité de la plaine russe. »

Le déroulement de cette guerre s'effectue au contraire des idées reçues. L'armée française était réputée la meilleure du monde (Weygand dixit), elle est torchée en trois semaines. L'armée rouge, décapitée de ses chefs, passait pour une masse chaotique, prête à s'effondrer au premier choc, et la voilà qui tient depuis cinq semaines et résiste avec acharnement – au dire même des communiqués allemands.

Les Français, gens heureux, tenaient à leur vie et à leurs biens ; ils ont été vaincus pour n'avoir pas fait « la part du feu ». Les Russes, eux, brûlent tout en se retirant, comme en 1812. Obtiendront-ils le même résultat sur Hitler que sur Napoléon ?

Louis-Léon Martin, dans le journal de Luchaire, a le toupet de parler de gens qui se sont planqués pendant l'autre guerre... Comme disait *le Canard*, il y a des coups de pied au cul qui se perdent.

2 Août.

Dans la *Nouvelle Revue Française* (nazie), Drieu fait la leçon à « certains » à qui il reproche leur attentisme ou leur gaullisme.

Il est piquant de le voir devenu farouche antisémite. Il n'a pas la reconnaissance du ventre. Sa première femme, qui était juive et riche, ne continua-t-elle pas à l'entretenir après leur séparation ?

C'est lui-même qui le raconte dans sa curieuse autobiographie, « Gilles ».

Il reproche aux Français de ne pas faire d'enfants. Et lui, deux fois marié, en a-t-il fait ?

Enfin ne feint-il pas un souverain mépris pour les pédérastes, alors qu'il en fit toujours sa société préférée ?

Desnos nous invite chez un mastroquet du quartier de la Bastille. Le traiteur est un ancien patron de maison et la clientèle est à l'avenant. Menu : Soles, gigot, escalopes. Il y a deux additions, une pour le fisc, une pour le client. 650 francs à quatre. J'avoue que je ne m'habitue pas aux nouveaux prix, même quand je suis invité.

4 Août.

Dîner chez Tual, au Palais-Royal. Il nous raconte que Pagnol avait d'abord terminé sur la victoire son film *La Fille du Puisatier*. Il a changé le dénouement après Juin 40, et a ajouté un disque du Maréchal (qui arrive comme les cheveux sur le potage).

5 Août.

Le fils de Marcel Martinet, médecin, vient me voir, flanqué d'un Italien qui se dit journaliste et antifasciste.

Comme nous discutons assez âprement :

— Comment croyez-vous donc que la guerre finisse ? me demande l'Italien.

— *Par le massacre de vingt millions d'Allemands.*

— Vous êtes fou.

— Non, je parle sérieusement. Les Allemands sont trop dispersés, entre Narwick et Biarritz. Ils ne pourront jamais rentrer chez eux.

— Et les Italiens ?

— L'Italie trahira à temps, dit Martinet.

De *Paris Soir* :

« Ce sont les jeunes qui remettront la France d'aplomb, dit le général Weygand. »

Très juste. Le général Weygand a soixante-treize ans.

De Marcel Déat, dans *L'Œuvre* :

« Les Français se rendent-ils compte que le démembrement de l'Empire est déjà commencé. Il l'est largement, et par le fait des

Anglais et des Américains, non pas de l'Allemagne. ».
Ni du Japon, bien entendu.

D'Aujourd'hui :

« Le procédé tend à devenir classique. On l'a vu en œuvre en Syrie. Il consiste à crier « Au feu ! » pour se donner les gants d'aller éteindre un prétendu incendie ! »

Comme si les avions allemands n'utilisaient pas les aérodromes syriens !

Le Docteur Friedrich, journaliste allemand, parle à *Radio-Paris*, sans aucun accent :

« Vous accusez l'Allemagne d'avoir organisé la famine en France. Seulement vous êtes de mauvaise foi en prétendant que c'est nous qui sommes coupables de l'état désastreux de l'agriculture française, car vous savez fort bien que *ce que ressent la France à l'heure actuelle est uniquement la répercussion de quarante ans d'incurie, de quarante ans de laisser-aller.* »

Si les Français crèvent de faim en 1941, c'est évidemment la faute au régime judéo-maçonnique !

Radios : Chaque jour les Allemands annoncent cent avions russes abattus contre dix des leurs et les Russes cent avions allemands abattus contre dix des leurs.

Mais le public se dit que si vraiment les Russes ont perdu un total de 8 000 avions et de 4 000 chars, ils devaient en avoir une quantité formidable puisque les Allemands en dépit de manchettes toujours flamboyantes, ne réussissent pas à percer après six semaines de durs combats.

Des Temps Nouveaux, deux titres :

« DES SOLDATS AMÉRICAINS SE MUTINENT. »
« LES DIFFICULTÉS DE L'INDUSTRIE AMÉRICAINNE. »

Deloncle, l'ex-chef de *La Cagoule* et la tante franciste Bucard *ont été reçus par le Maréchal à Vichy.*

15 Août.

À Barbizon :

Le maire – légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre – a mis sur sa porte une pancarte : « Burgmeister ».

La jeune nièce de Henri Navarre appelait le Maréchal « la vieille puce ». On lui demande pourquoi. Elle répond : « On appelle bien Jeanne d'Arc, la petite puce, la pucelle... »

Il y aurait eu à Paris une échauffourée entre patriotes et Allemands, au carrefour Strasbourg-Saint-Denis.

24 Août.

Paris.

À la suite du meurtre d'un Allemand, « Avis » à la population que tous les Français arrêtés seront désormais considérés comme otages et, en cas d'un nouvel acte hostile, « un nombre d'otages correspondant à la gravité de l'acte commis seront fusillés. »

La femme d'un médecin, qui est du Comité directeur du RNP de Déat, avait protesté auprès de Deloncle parce que son mari avait été dans l'obligation de s'engager dans la croisade contre le bolchevisme, alors qu'elle est mère d'un bébé de quatre mois.

— « Ne vous en faites donc pas, a répliqué Deloncle, nous autres, nous ne partirons jamais ! »

La radio anglaise commence – enfin ! – à comparer Pétain à Bazaine.

Lecoin, Louzon et un certain nombre de syndicalistes ou anarchistes sont libérés des camps de concentration où ils croupissaient depuis un ou deux ans. Le gouvernement espère sans doute qu'ils témoigneront leur reconnaissance au Maréchal en faisant de la propagande anticomuniste. Vichy est inquiet de l'opinion de la classe ouvrière et voudrait renforcer le clan des collaborationnistes nuance Belin et Dumoulin. Mesure de clémence qui arrive trop tard.

23 Août.

Pierrefonds doit être libéré d'Allemagne avec les anciens combattants 14-18.

24 Août.

Les murs de Paris sont couverts d'affiches officielles : L'affiche de l'amiral Bard, préfet de police, offrant un million aux dénonciateurs

de saboteurs ; l'affiche rouge annonçant la fusillade pour l'exemple de deux patriotes ; l'affiche annonçant que tous les Français détenus serviront d'otages et seront fusillés en cas de nouveaux incidents.

Capgras, mandataire aux Halles, commanditaire de journaux et propriétaire des « Ambassadeurs » aurait été arrêté, d'après les journaux, au titre du marché noir.

Les Allemands ont raté leur coup – Dieu merci ! – par balourdise. Après Mers-el-Kébir, ils avaient beau jeu de réaliser le renversement des alliances. En un an, ils ont réussi à se faire détester. « L'opinion est dressée », dit Pétain dans son dernier message.

Les pensionnaires du *Sphinx* – maison de société montparnassienne réservée aux officiers allemands – font le commerce des laisser-passer en blanc, pour la zone libre, qu'elles demandent à leurs clients, au lieu du petit cadeau rituel. C'est d'un excellent rapport.

25 Août.

Le deuil se porte de moins en moins. Que dirait la comtesse de Bassanville qui écrivait dans son « Almanach du Savoir-Vivre de 1877 », acheté hier sur les quais :

« Si une veuve se remarie avant que la durée de son deuil (2 ans) soit expirée, elle le quitte pour ce jour-là, mais doit le reprendre le lendemain, et son nouveau mari le prend avec elle, s'il sait vivre. »

On ne trouve plus de pommes de terre : notre concierge déclare : « Forcément, depuis qu'on assassine des Allemands, ils nous mettent en quarantaine ! »

Les Devaux nous ont invité à déjeuner au *Bélier d'argent*, en face des Abattoirs de la Villette. Il semble que les restaurants de tueurs jouissent d'une tolérance spéciale. Un mardi, jour sans viande, on nous sert ouvertement un haricot de mouton et un superbe châteaubriand. Addition : 550 francs à quatre. Je pense qu'il y a deux barèmes, un pour les louchébems et un autre pour les Parisiens non éclaboussés de sang. Atmosphère bruyante et sympathique. Un accordéoniste joue toutes les vieilles marches militaires et termine rituellement par *La Brabançonne*, *Tipperary* et *La Marseillaise*. Un vent de fronde souffle sur la Villette.

28 Août.

Les feuilles annoncent un attentat contre Laval et Déat à l'issue d'une revue des légionnaires contre le bolchevisme, dans leur caserne de Versailles.

Les journaux de Paris déclarent que le meurtrier a appartenu à *L'Action Française* ou au PSF de La Rocque. Radio-Vichy dénie et rectifie qu'il ne peut être que communiste.

Lu dans le *Journal des Goncourt*, III (p. 18) :

« L'assassinat politique est la mise en jeu du plus grand sentiment héroïque des temps modernes. Et quand il réussit, n'est-ce pas très souvent l'économie d'une révolution par le dévouement d'un seul ? Et enfin, l'assassin politique, n'est-ce pas un monsieur qui se met à la place du Bon Dieu, volant pour signer l'histoire d'un temps, la griffe de la Providence ? »

29 Août.

Deux sinistres *Avis* en bonne place dans les quotidiens :

Huit fusillés pour participation à des manifestations anti-allemandes.

Trois fusillés pour espionnage.

Je retrouve ce passage de Michelet dans son « Histoire de la Révolution » :

« Qui fera peur à la France ? Elle a ri dans la Terreur, et elle n'a pas été entamée. Il y avait le rire et les larmes, l'émotion dans les deux sens, nullement la tristesse immobile. L'élasticité morale resta toute entière ; la très utile légèreté du caractère national l'empêche toujours d'être écrasé. Ce peuple n'est jamais véritablement avili ni profondément corrompu. »

27 Août.

À dîner, Dumaine raconte un bon calembour de Louis-Philippe : Un vieux pédéraste voulait être nommé pair ; ses adversaires le firent surprendre aux Champs-Élysées en conversation coupable avec un antiphysique :

« C'est en effet une curieuse position pour devenir pair », dit le roi.

1^{er} Septembre.

Lorsque les collabos comparent les soldats de De Gaulle à l'armée de Condé, ils oublient simplement que les émigrés de 1789 avaient pris le parti de l'ennemi *contre* la France, alors que les émigrés de 1940 sont *pour* la France *contre* l'ennemi.

Dans la *Nouvelle Revue Française* (si peu !), une attaque de Drieu contre Mauriac : « Et pourquoi, écrit-il, à propos des gaullistes, la présence des Allemands me gênerait-elle plus que ne les gêne la présence des Anglais ou des Américains ! »

Incroyable, mais vrai.

Dans ce même numéro, je détache ces lignes :

« ... Une telle apologie de l'Art n'est sûrement pas cette fois suspecte puisque je l'extrais d'un discours prononcé par le Chancelier Hitler au Congrès national-socialiste de 1935. »

C'est signé : Henry de Montherlant !

Je n'ai vu qu'une fois l'auteur du *Paradis à l'ombre des épées*. Il faisait la tournée des librairies pour préparer le lancement de son prochain roman et m'arriva flanqué d'un représentant de librairie, gros pédéraste moustachu.

Je prévoyais un athlète. Et je vis un petit monsieur à talonnettes.

2 Septembre.

Entendu à la radio-suisse, à la suite, le communiqué anglais et le communiqué allemand. C'est assez significatif du bourrage de crânes.

La clique du Maréchal, en conformité avec la propagande nazie, soutient que si la France a été battue, c'est la faute à la judéo-maçonnerie. Les militaires qui se sont emparés par surprise du pouvoir après *leur* défaite, veulent faire oublier leurs écrasantes responsabilités.

En 1914, nos généraux étaient comme d'habitude, en retard d'une guerre ; certains toutefois, dont Pétain, surent s'adapter à la nouvelle tactique allemande ; mais les mêmes, vingt ans plus tard et avec vingt de plus, devaient être incapables d'un nouveau redressement et se ridiculisèrent.

Mais par suite de l'esprit de caste et de la camaraderie militaire, les officiers allemands, ont tendu généreusement la perche du

« complot maçonnique » aux vieilles ganaches fourbues, toujours maîtres de nos destinées.

3 Septembre.

Je lis *Jours heureux d'autrefois*, 1885-1935, livre de souvenirs du baron Fouquier qui a l'avantage de vous changer complètement d'atmosphère.

Je note quelques mots d'esprit, d'une autre époque :

Un de Jean Lorrain. M^{me} Forain ayant lancé une vive attaque contre les homosexuels, Lorrain se fâche et veut se retirer. Forain le retient, invoque leur vieille amitié, le temps où ils mangeaient ensemble de la vache enragée : « Certes, riposte Jean Lorrain, mais moi je ne l'ai pas épousée ! »

Un mot d'Hébrard à propos d'un de ses rédacteurs qui venait de perdre sa moitié, laquelle était de petite vertu : « Qu'il se console ; il la retrouvera dans un demi-monde meilleur ! »

Un de l'actrice Lavallière qu'un reporter voulait interviewer sur l'élection de Poincaré : « Monsieur, je n'ai aucun titre à cela. Comme Lavallière, je ne m'occupe que des rois. »

Et pour la bonne bouche, une réflexion d'Anatole France : « La cuisine française est la meilleure du monde, et cette gloire éclatera par-dessus toutes les autres le jour où l'humanité, plus sage, placera la broche au-dessus de l'épée. »

5 Septembre.

Je Suis Partout publie : « Les derniers jours à Paris du journaliste anglais Alexander Werth » :

« La vie humaine fut généralement considérée comme quelque chose de beaucoup plus précieux à la fois par le commandement français et par la plupart des individus directement intéressés. »

Daladier, en décembre 1939, déclarait à la Chambre : « Tandis que dans la période correspondante de l'autre guerre, la France avait perdu 415 000 hommes, elle n'en a perdu, cette fois que 1 600 » ; et il concluait : « Nous sommes avarés du sang français. » (Tempêtes d'applaudissements.)

Bruit qui court : Les Anglais ont lancé des tracts annonçant qu'ils bombarderaient l'Hôtel Piazza-Athénée, avenue Montaigne. Là-dessus, les fridolins qui l'occupent ont déménagé.

Reçu l'agitateur Andrieu. Cet énergumène marseillais me demandait, vers 1938, de signer un manifeste pacifiste avec Delaisi, Mauriac et Maritain. Aujourd'hui, toujours véhément, il m'explique que le règne des jeunes est arrivé et qu'on commence à l'écouter à Vichy.

Pétain se gargarise périodiquement avec nos désastres. Il est normal qu'ils tiennent une grande place dans sa pensée, puisqu'il en fut d'abord le responsable, puis le profiteur. Mais le peuple français qui – Dieu merci ! – a la mémoire courte, a déjà complètement oublié sa défaite.

Jean Bernier rentré de captivité au titre d'ancien combattant me raconte son départ d'une gare bombardée de l'Est, dans un train qui emmenait onze cents personnes vers le Sud. Lieutenant commissaire de gare, il organise son convoi, désigne un responsable par wagon, fait face à tous les problèmes que pose la vie de 1 200 hommes, femmes et enfants en voyage forcé ; Réquisitions pour les femmes et les enfants, nécessité de dégouter un médecin qui se trouve être un major nègre. Possibilité de fuir qu'il laisse échapper parce qu'il se juge responsable du convoi. Enfin, arrivée soudaine de mécanos allemands en moto qui le font prisonnier et le dirigent sur l'Allemagne. Il se trouve en Carinthie dans un camp d'officiers, une ancienne station de sports d'hiver, superbement agencée et dans un site admirable.

De Michelet :

« Il est très rare que les puissants aient besoin de faire des crimes, ni même de les savoir ; on devance leur pensée. »

6 Septembre 1941.

Beaucoup de Parisiens vont déjeuner à La Villette où la viande est toujours « saine et abondante ». Les Hazan nous traitent au *Veau d'Or*. Atmosphère d'avant-guerre, très bruyante. Une seule table de soldats autrichiens. En fin de programme, à l'accoutumée, l'accordéoniste maison joue *La Marseillaise*. Tous les convives se lèvent, sauf les Autrichiens, ahuris.

Pierrefonds rentre de captivité en Allemagne, rendu comme ancien combattant. Lorsqu'il fut mobilisé, il était libertaire, il revient conquis à l'« Ordre nouveau ».

Tout à la joie de revoir sa grande gueule, je n'entre pas en discussion. La déroute française l'a marqué d'une empreinte profonde. Il estime que la France ne peut plus jouer un rôle qu'en collaborant loyalement avec l'Allemagne et en s'intégrant dans le nouveau système européen.

17 Septembre 1941.

Avis dans les journaux : Dix otages fusillés.

Les Allemands veulent à tout prix nous prouver que Dumur, Lavedan et Poulbot avaient raison.

Les collaborateurs : Les con... vaincus.

Philippe... éteint.

19 Septembre 1941.

À Barbizon : Un poulet vaut de 200 à 300 fr., un œuf, de 6 à 10 francs. Dans ce pays où il y a trois fermes et deux cents villas de Parisiens, le jeu de l'offre et de la demande joue à plein.

21 Septembre 1941.

Paris. À déjeuner les Desnos. Youki ex-Foujita raconte l'histoire d'un Allemand, en pays charentais, trouvé mort dans un clos de pêcheurs. Enquête, menaces de représailles... On pratique heureusement l'autopsie et l'on trouve vingt-neuf noyaux de pêche dans l'estomac du goinfre !

Les journaux font le silence sur Paul Collette, le meurtrier de Laval. On aurait trouvé sur lui une copie d'un document prouvant que Pétain était le chef de la Cagoule prohitlérienne.

24 Septembre.

Élisabeth Simon nous raconte qu'elle a été arrêtée en Bretagne par les Allemands sous la suspicion d'espionnage. Elle se baignait tranquillement sur une plage d'où partaient régulièrement des bateaux pour l'Angleterre. Elle a été interrogée pendant toute une nuit dans une cave.

L. a causé avec un agent qui a assisté à une exécution d'otages. Ils étaient amenés sur des wagonnets. D'autres wagonnets suivaient

avec les cercueils.

Marcel Herrand faisant nettoyer les dessous du plateau des *Mathurins* y a découvert douze leblés, des baïonnettes et des revolvers. Il était assez embêté, la détention d'armes étant punie de mort.

Jeanson serait à la Santé, au secret, depuis le 23 août.

Bergery serait à Paris. Je ne l'ai pas revu depuis la drôle de guerre. « Il est fort possible qu'il ne se passe rien sur le front français », me disait-il en avril 40.

27 Septembre.

Raymond Dior, retour de captivité en Allemagne, vient déjeuner avec sa charmante femme. C'est surtout en France qu'il a souffert parce qu'il était astreint à un travail d'ouvrier agricole épuisant. Il craint qu'un tiers des prisonniers en Allemagne ne reviennent tuberculeux par suite du manque de nourriture.

Douze otages ont encore été fusillés.

Dans *L'Appel*, un certain Paul Riche ose écrire :

« ... Le sang français a coulé, c'était inévitable, *nécessaire*.

« ... Dans *la pincée* de fusillés, il y a quelques Juifs dont la présence s'imposait. Nous n'avons guère de pitié pour ces éternels parasites... »

Paul Riche – sans doute un pseudonyme – en voilà un à fusiller sans pitié !

Lu un livre remarquable de Théodore Duret, surtout connu comme critique d'art : *Essais critiques sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français*. J'y découpe ces lignes qui me paraissent d'une actualité brûlante :

« ... On a perdu de vue que la supériorité militaire était chose éphémère, susceptible de passer selon les circonstances, d'un peuple à l'autre. On a donc pensé qu'après l'avoir une fois connue, on la retrouverait et garderait toujours...

« Une fois que cet état d'esprit a été invétéré, on a commencé à perdre de vue les efforts de tout ordre, les sacrifices personnels, le dévouement patriotique, le travail d'intelligence qui s'imposent à une nation, pour lui permettre de prétendre à la victoire.

« Pendant que tout se transformait autour d'eux, les hommes de guerre en France restaient immobiles. En Allemagne, par des innovations et des progrès incessants, on adaptait l'armée aux conditions du monde nouveau, tandis qu'on maintenait en France avec complaisance « un système suranné ».

Ces réflexions sur 1870 ne valent-elles pas pour 1940 ?

29 Septembre.

Vingt otages fusillés dans le Nord.

Le Matin de Bunau-Varilla donne, à côté de cette nouvelle, un article de Benoist-Méchin intitulé :

« *Les relations franco-allemandes gagnent en clarté et en profondeur.* »

30 Septembre.

Dîner chez les de Brunhoff, avec Philippe Lamour, ex-avocat et romancier, qui gère une ferme en Limagne, près de Vichy. Un jour, sachant que le Maréchal passerait près de son champ, il l'a attendu avec sa charrue. Le vieux l'a vivement félicité de son retour à la terre et s'est fait photographier à ses côtés.

À côté de la ferme de Lamour, est installée l'École des Cadres de la Jeunesse. D'après lui, les camps de jeunesse enlèvent les jeunes paysans à leurs fermes pour leur faire entendre des sermons sur le retour à la nature. De plus, tout le haut personnel appartient à la confrérie de Corydon. « Prêts ? »

Lamour nous raconte les dessous du complot cagouillard, avec Pétain grand chef du mouvement ; et aussi une passionnante séance du Conseil Supérieur de la Guerre où fut présenté un projet du colonel de Gaulle sur la motorisation de l'armée, soutenu par Giraud et Prételat et barré par Pétain et Weygand.

En sortant dans la nuit noire, vers onze heures et demie, nous sommes « groupés » par des hirondelles du trottoir qui nous demandent nos papiers, la lampe électrique sous le nez.

3 Octobre.

Trois communistes ont été guillotins, dont un député. On dit qu'il y aurait eu un compromis, les Allemands réclamant un grand

nombre d'exécutions, dont celle de Pierre Masse. Le nombre des suppliciés aurait été réduit à trois à la dernière minute.

4 Octobre.

Robert vient nous voir après le dîner. Lui et Garçon me font toujours peur en sonnant si tard. On craint toujours la Gestapo.

Robert croit que si les Allemands sont battus il y aura bagarre entre les troupes de De Gaulle et l'armée nord-africaine de Weygand, fidèle au Maréchal. D'après lui, le comte de Paris aurait de belles chances après la guerre et il rédige en secret un livre intitulé : « Vive le Roi ! »

5 Octobre.

J'apprends que Jeanson est libéré. Il a beaucoup maigri et pendant un mois a craint d'être fusillé comme otage.

Un veinard, c'est Paul Collette, condamné à mort et gracié par Laval, qui espère ainsi se parer d'un second attentat.

6 Octobre.

Rencontré Maurice Garçon à l'Odéon. C'est un obscur de ses confrères, nommé Gazon, qui a été arrêté, et par suite de la similitude de nom, tout le monde a cru que c'était lui.

7 Octobre.

Ma secrétaire a pris note des passages censurés dans la nouvelle édition de *La France* de Péguy à la NRF. Par exemple, ces notes si actuelles :

« Les Allemands, qui ont été des siècles sans fonder leur empire et qui ne l'ont refondé que sur nos ruines, et il y a quarante-quatre ans, sont de race, et ont toujours été des hommes d'empire. Le Saint-Empire germanique.

« Et c'est encore pour cela qu'aucune véritable philosophie de la liberté n'a jamais pu naître en Allemagne. Ce qu'ils nomment liberté, c'est ce que nous nommons une bonne servitude. Comme ce qu'ils nomment socialiste, c'est ce que nous nommons un pâle centre-gauche. Et ce qu'ils nomment révolutionnaire, c'est ce que nous nommons par ici un bon conservateur. »

Doriot au poteau
Pétain au dodo.

8 Octobre.

Lu *Quand vient la fin*, l'œuvre remarquable d'un prisonnier, Raymond Guérin. Si les Goncourt n'étaient pas des sots, voilà le livre qu'ils couronneraient cet hiver. Mais les vieillards de la troupe ne pourront supporter jusqu'au bout le récit de cette atroce agonie de cancéreux et l'on ne peut pas demander à Sacha ou à Benjamin, l'historiographe du Maréchal, d'apprécier une œuvre de cette qualité.

Dans *Aujourd'hui* en première page, photo d'Harry Baur, décidément aryen, écoutant à Berlin le discours du Führer.

Paris-soir du 8 annonçait que « la femme assassinée repêchée à Bougival était une militante antibolchevique ». Renseignements pris, il s'agit d'un crime passionnel.

En fait d'œuvres nouvelles, on joue à Paris : *Le château de la mort lente*, de De Lorde ; *Le Cocu magnifique*, de Cromelynck ; *Les Saltimbanques* ; *Ces Dames aux chapeaux verts* ; *Le Crime du Bouif...*

9 Octobre.

Bataille de crabes dans le panier de la collaboration : Déat avait accusé les publicateurs des listes maçonniques d'avoir volontairement omis le nom de Peyrouton, gendre de Malvy. Bernard Fay, conservateur de la Bibliothèque Nationale, qui dirige la publication, écrit, non sans perfidie, au directeur de *L'Œuvre* :

« Cependant, si parmi les nombreux maçons qui vous entourent et qui ont suivi les conférences que vous donniez en loge, vous pouviez réunir quelques renseignements et compléter notre documentation, ce serait un service très grand rendu par *L'Œuvre* à notre croisade. »

Fou de rage, Déat réplique :

« ... C'est pourquoi j'ai tiré en pleine lumière, par le fond de sa robe courte de jésuite sécularisé, un bibliothécaire qu'il convient de renvoyer à la poussière de ses archives, avec sa lettre épinglée aux fesses, en attendant la trace de mon soulier. »

Polémique pas morte.

L'ineffable Martin (Louis-Léon) écrit dans *Aujourd'hui*, dans un article de lèche pour Pétain :

« La tête du Maréchal doit être d'un matériau inattaquable... »

10 Octobre.

De *Paris-soir* :

« Avec la légion antibolchevique. »

« Nous avons été habillés hier. Je suis superbe dans ma nouvelle tenue. »

De *L'Œuvre* :

« La Russie soviétique est militairement liquidée », déclare le Docteur Dietrich.

René Lefèvre raconte que le peintre suisse Naly se mariait à Montmartre et avait invité une centaine d'amis. Il s'aperçoit qu'il n'a en poche que soixante-quinze francs, somme nettement insuffisante pour régaler ses invités. Sa future se souvient heureusement qu'un charmant ami lui avait promis un sac en cadeau de mariage. Elle lui rappelle son engagement et ajoute qu'étant donné les circonstances, elle préférerait un peu d'argent. – « Chère amie, lui dit le monsieur, je vous avais en effet promis *un sac*, le voici. » Et il lui baille un beau billet de mille francs.

13 Octobre.

À déjeuner, Léautaud, qui apporte une rose à Charlotte.

Après quarante-cinq ans de collaboration et trente-cinq ans d'emploi, Jacques Bernard l'a mis à la porte du *Mercure de France*, où le vieil écrivain pensait avoir conquis ses Invalides. Il lui garde un chien de chacune de ses chiennes.

Cent anecdotes piquantes sur Valéry, Gide, ses clebs, ses chats, sa guenon, et sur un inspecteur de police qui fait en banlieue des rafles d'enfants. Léautaud est antidémocrate. Il entend que les ouvriers soient payés normalement, mais qu'ils n'aient pas voix au chapitre.

« Il est impayable ! », dit-il de moi. Et son rire de crécelle.

14 Octobre.

Je me trouve à dîner placé à côté du frère de Leperche, Amédée, qui me révèle un hitlérisme flamboyant. L'Allemagne nouvelle, qu'il

a parcourue avant la guerre, l'a enthousiasmé par son ordre, son urbanisme, ses réformes sociales, ses piscines — « Mais, bon Dieu, lui dis-je, il n'y a pas que des piscines dans la vie ! Il y a aussi la liberté de penser, d'écrire... » J'essaye, en vain, de lui ouvrir les yeux sur l'horreur d'un régime policier, les camps de concentration, les persécutions raciales... « Bourrage de crâne », répond-il. C'est un authentique mystique du nazisme.

Et quand je lui déclare que les Fritz seront torchés, il se tord de rire et s'écrie : « Ah ! ces littérateurs, ces artistes, pas moyen de discuter avec eux, tous des fantaisistes ! »

Les frères Leperche qui sont aussi sincères que désintéressés représentent le collaborateur à l'état pur. Voilà vingt ans que tous les Français intelligents préconisent le rapprochement franco-allemand, disent-ils, eh bien, voilà enfin que l'heure de la réconciliation a sonné. S'ils croient dans la mission d'Hitler sur la terre, c'est qu'ils ont souvent voyagé en Allemagne entre 1920 et 1939 et qu'après avoir vu la misère et le désespoir du peuple allemand, ils ont assisté à sa résurrection à l'appel du « Führer ». Si Hitler a transfiguré l'Allemagne, concluent-ils, il peut aussi bien relever la France en organisant l'Europe rationnellement. Ils ont la foi.

15 Octobre 1941.

Il paraît que tous les médecins soignent des cas de pipi au lit, suite du régime végétarien imposé.

Thierry-Sandre, ancien prix Goncourt qui était commandant de réserve, et rentre de captivité, explique gravement dans *Aujourd'hui* que si nous avons perdu la guerre, c'est parce que les soldats français avaient des bidons de deux litres et les Allemands des bidons de 75 centilitres.

Quelle noix ! Dans l'hiver 15-16, en Artois, je portais *deux* bidons de deux litres pour le vin et *un* d'un litre pour le café. Et tous mes bonshommes idem. Ça n'a pas empêché de gagner l'autre guerre.

16 Octobre 1941.

Découpé dans *Je Suis Partout*.

« Une censure interdit certaines choses, elle n'oblige pas les journalistes à écrire ce qu'ils n'ont pas envie d'exprimer. »

« Nous, nous n'improvisons pas un ralliement à l'ordre nouveau, nous ne faisons que *continuer*, comme disait Brasillach, et *l'ordre nouveau* n'est que l'application de notre doctrine de toujours. » « La radio anglaise et la propagande judéo-maçonnique ont longtemps fait état des « cinquièmes colonnes » qui auraient facilité, dans la plupart des pays, les opérations politiques et militaires de l'Allemagne. »

Ce n'est pas la propagande juive qui a dit cela, c'est Hitler dans *Mein Kampf*. Et *Je Suis Partout* sait à quoi s'en tenir là-dessus.

Dans *L'Œuvre* de Déat, Auguste Nardy, ex-gérant du *Canard*, se permet une petite pointe d'antisémitisme à propos du marché aux puces : « À moins que les marchands qui succédèrent aux fils d'Israël aient apporté avec eux ce souci commercial que les autres feignaient d'ignorer. »

À la suite de l'assassinat d'un colonel allemand à Nantes, 50 otages ont été fusillés ; 50 seront fusillés si les meurtriers ne sont pas retrouvés. Quinze millions de prime aux dénonciateurs.

L'Œuvre remarque que puisque des centaines de milliers de tickets de pain faux ont été honorés, on pourrait peut-être augmenter les rations.

Un père dont le fils est prisonnier, me dit le plus naturellement du monde : « Mais si les prisonniers rentraient, comment ferions-nous, nous qui avons déjà tant de difficultés pour nous nourrir ? »

23 Octobre.

Une vieille dame, à Vichy, attendait le passage du Maréchal. Soudain, voici le noble vieillard !

— Ah ! qu'il est bien ! Ah ! qu'il est beau ! s'écrie la vieille dame...
Et il marche tout seul !

Pour l'anniversaire de Montoire célébré avec enthousiasme par tous les journaux, le Maréchal flétrit les attentats contre les Allemands.

24 Octobre.

Attentat à Bordeaux : 50 otages fusillés.

25 Octobre.

Titre de *Paris-soir* sur les obsèques du colonel allemand tué par les patriotes : « Les Nantais se massent ce matin sur le parcours du cortège qui conduit à sa dernière demeure le lieutenant-colonel Hotz. »

De Gaulle déclare à *Radio-Londres* :

« Il est absolument normal et il est absolument justifié que des Allemands soient tués par des Français. Ceux d'entre eux qui tombent en ce moment sous le fusil, le revolver ou le couteau des patriotes, ne font que précéder de peu tous les autres dans la mort. »

« Un délai de grâce est consenti par le Chancelier du Reich pour les groupes complémentaires d'otages. »

De Brasillach, dans *Je Suis Partout* :

« Pas de pitié pour les assassins de la Patrie... *Qu'attend-on pour fusiller les chefs communistes déjà emprisonnés ?* »

27 Octobre.

La prime à la délation :

L'Œuvre : « Plusieurs personnes ont fait parvenir des indications sur les meurtriers de Nantes et de Bordeaux... leurs proches parents prisonniers seront libérés. »

Les podosuceurs :

Le Matin. Article de Stéphane Lauzanne : « Le Führer aura donné la richesse à l'Europe en détruisant le bolchevisme. »

Mort du vieux chanteur de caf-conc' Félix Mayol, du poète mineur Tristan Derême et du journaliste Louis Roubaud. On meurt beaucoup pendant les guerres.

Roubaud collabora au n° 1 du *Crapouillot*. Avant d'être sacré grand reporter par Élie Bois, du PP, il travailla au *Quotidien* radic-soc. Un jour Dumay le fait comparaître, lui annonce qu'il a été dénoncé comme royaliste et lui demande de dire franchement quelles sont ses opinions politiques. « J'ai l'opinion du journal qui m'emploie », répond Roubaud.

Comme Buré, il était excessivement gourmand.

29 Octobre.

Jeanson me raconte qu'à la Santé, faisant « la queue des cervelas » dans une cour, il demande en douce au détenu qui le précédait :

- Pourquoi es-tu là ?
- Parce que j'ai vendu de l'or à la Gestapo.
- Tiens ! Et pourquoi t'ont-ils coffré ?
- Parce que c'était du cuivre...

30 Octobre.

Une vieille dame très bien visite l'Exposition allemande *Les Juifs*. En face des portraits d'affreux youtres coupables de tous les forfaits, elle aperçoit un grand panneau présentant les effigies dix fois grandeur nature, de nos gloires nationales :

- Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle, Foch aussi était juif !

Les peintres et sculpteurs Despiou, Derain, Dunoyer de Segonzac, Vlaminck, Friesz, Van Dongen, Oudot, Legueult, sont partis en tournée en Allemagne.

Braque et Matisse ont décliné l'invitation.

Il y a aussi ceux qui ont intrigué pour être du voyage et n'ont pas réussi à se faire admettre.

Drieu, Abel Bonnard et Brasillach font des conférences à Berlin.

3 Novembre.

Dîner chez les Desnos. Les invités font la corvée de patates avant de les manger, avec un énorme quartier de viande pas cuit.

Dig raconte deux histoires vraies de l'exode : Une dame part de Versailles avec son mari et ses enfants, en auto. Le mari et les enfants sont tués par une rafale de mitrailleuse. On les enterre sur le bord de la route, le père en dessous. Pendant l'inhumation, un type saute au volant de la voiture, démarre et disparaît, emportant la fortune de la dame. La malheureuse se rappelle que son mari avait dans son portefeuille un billet de mille francs ; elle fait déterrer un à un les cadavres, pour récupérer, au fond, son seul bien.

Autre histoire, moins macabre :

« Prenez n'importe quelle voiture, dit un garagiste à un passant. Les Allemands seront là dans une heure et vont tout réquisitionner. Moi-même, je file dans cinq minutes. » Le passant choisit une splendide Hispano et part. Mais il est rattrapé par les boches qui

confisquent la belle bagnole et disent au pseudo-proprétaire : « En échange, prenez une voiture quelconque au bord de la route. » Notre homme s’empare d’une 402 Peugeot abandonnée et remarque à l’intérieur une grande cassette très lourde. Arrivé dans le Midi, il décharge la cassette : Elle contenait 200 000 dollars en or.

Béraud, le fameux obèse, est maintenant, paraît-il, un vieux petit bonhomme, très maigre et tout blanc, Leader de *Gringoire*, il est fort mal vu dans sa ville natale de Lyon. Il aurait été bâtonné récemment, à la sortie du Cercle des Journalistes.

5 Novembre.

À Barbizon où nous avons été fêter le 75^e anniversaire de ma mère, sous la neige. Ma sœur raconte : À Paris, un flic arrête dans la rue une dame à bicyclette et s’apprête à lui dresser contravention :

— C’est bien la peine, dit la dame, d’avoir un fils prisonnier et un autre chez de Gaulle !

— Oh ! alors, dit le flic, passez Madame !

Monsieur Cassagne, de Barbizon, dénoncé par un jardinier renvoyé, écope d’un an de prison pour une arme enterrée dans son jardin.

6 Novembre,

Paris. Dîner chez les Desnos. Desnos annonce que la censure de Vichy vient d’interdire *Amants* de Maurice Donnay et de *déconseiller* une reprise de *Tartuffe*.

Youki narre une visite des Milhaud chez Giono à Manosque. Les Milhaud avaient chapitré leur insupportable petit garçon pour qu’il se tienne convenablement devant M^{me} Giono, enceinte.

C’est la vraie vie de campagne. Avant le déjeuner, on va rituellement rendre visite aux moutons. Après le déjeuner, on retourne voir les moutons.

Alors, le fils de Darius, excédé, pointant son index vers le gros ventre de M^{me} Giono, s’écrie : « Ce sera un mouton ! »

Dans *Je Suis Partout*, dessin de Pédro contre Daladier. Ce Pédro avait, avant la guerre, réalisé ce tour de force, de collaborer en même temps au *Canard* et à *Gringoire*. Maréchal fermait les yeux.

8 Novembre.

La fille de l'égyptologue Lacau se trouve assise dans le métro à côté d'un officier allemand qui tient un petit chien sur ses genoux. Le chien cherche à passer sur les genoux de la jeune fille ; elle se retire.

— « Oh ! Mademoiselle, dit l'officier, ne le repoussez pas. Vous ne connaissez pas sa race. Il est belge... presque anglais ! »

Pour mon prochain *Dictionnaire des Girouettes*.

Dans la *Biblio*, Charles Fraval fait paraître l'annonce suivante sur son livre « Révolution Communautaire » : « Dans cet ouvrage d'un patriote orgueilleux d'être « un homme français » selon la définition de l'auteur, Fraval envisage les effets de la Révolution Communautaire dans tous les domaines et précise ce que sera la France de demain. »

Fraval est l'auteur d'une ultra-défaitiste *Histoire de l'arrière 14-18*, fort bien documentée d'ailleurs et était en 1937 rédacteur en chef d'un brûlot anarcho-communiste qui prêchait la guerre préventive contre l'Allemagne hitlérienne et la croisade des démocraties.

Il, marche maintenant au pas cadencé, derrière le Maréchal. On aura tout vu.

Anecdote classique, qui reparaît à chaque guerre :

Un ouvrier français qui part travailler en Allemagne promet d'écrire son impression : Si elle est bonne, il emploiera de l'encre noire, si elle est mauvaise de l'encre rouge.

On reçoit une lettre écrite à l'encre noire où il déclare :

« Nous sommes très bien. Le travail n'est pas dur. La paye est bonne. Les gens sont charmants. Le ravitaillement est abondant. Il n'y a qu'une chose impossible à trouver : c'est de l'encre rouge. »

11 Novembre.

Bernard Zimmer, qui rentre enfin d'Ambert, déjeune à la maison. Il nous raconte sa fuite de Gambais, en juin 40, dans la roulotte automobile de Françoise Rosay, bourrée de fourrures et d'objets de prix. Il emmène le petit garçon de la comédienne. Arrêté sur la route par des gaillards à mines patibulaires qui pratiquent la reprise individuelle et veulent prendre place sur les zibelines, il achète le passage moyennant 3 500 francs. Un pneu crève, puis des avions passent, crachant le feu. Il abandonne la voiture, les fourrures et les valeurs et se dirige à pied vers Orléans, tenant à la main le petit

garçon et faisant des plats-ventre dans les fossés à chaque passage d'avions.

Sur la route, à côté d'eux, un cycliste tombe mort. Un type passe : « Il est libre le vélo ? » Et le voilà qui l'enfourche.

À Orléans, il retrouve Françoise Rosay devant un hôtel écroulé où ont trouvé la mort les deux comédiens Lamy dont le vieux était si comique jadis, au Palais-Royal, dans *La Cagnotte*.

On parle devant le peintre Jadelot des débuts d'Hitler, de ses déboires artistiques...

— « Évidemment, dit Jadelot, c'est un type qui n'a pas eu de veine ! »

Six restaurants de luxe fréquentés par les Fritz auront le droit de donner de la viande, et tout, et tout, moyennant une redevance de 10 % au « Secours National » : Ce sont *La Tour d'Argent*, *Lapérouse*, *Maxim's*, *Drouant* et *Carton*.

Dîner chez Allard, rue de l'Éperon, avec Zimmer et Dumaine. Zimmer raconte que Brouty, gendre de Fayard, a eu sa villa de Deauville complètement dévalisée par les fridolins. Mais dans la Manche, le navire qui emportait en Allemagne son mobilier, a été coulé par les Anglais.

— « J'aime mieux ça », dit Brouty.

René Lefèbvre déclare : « Tant qu'à être mangé, je préfère que ce soit à la sauce anglaise ! »

Histoires légères :

Un monsieur à une femme enceinte :

— Vous l'avez eu sans ticket ?

Réponse de la dame :

— Oui, mais quelle queue !

Deux soldates de l'armée rouge qui ont fait un prisonnier boche, décident, avant de le zigouiller, de se servir de lui. Mais elles le trouvent en train de se satisfaire tout seul :

— « Je me saborde ! », s'écrie le Fritz.

19 Novembre.

Vlaminck, Van Dongen et Despiou, retour de Berlin, se répandent en interviews enthousiastes. Derain et Segonzac cherchent à se faire

oublier.

20 Novembre.

Le bouquiniste Pompidou, de la rue Guénégaud, qui a fait 14-18 et 39-40, s'est engagé dans la légion antibolchevique.

— Eh bien, il est content votre mari, dit un autre bouquiniste à sa femme sur le quai, il a maintenant un casque boche !

Cet ennemi de l'Ordre Nouveau a été incarcéré.

Les prisons regorgent. On met 12 détenus par cellule au lieu de deux.

Gabin est parti pour Hollywood.

21 Novembre.

Nous sommes réveillés en sursaut à sept heures du matin par une violente explosion qui nous fait sauter au plafond. Je cours à la fenêtre. C'est une bombe qui a éclaté dans la librairie allemande « Rive-Gauche », brisant toutes les grandes vitres.

Renseignements pris dans la journée, il s'agirait d'une bombe à retardement. Mais les agents qui gardaient la librairie depuis le bris de glaces du 1^{er} juillet se sont affolés et ont tiré des coups de revolver sur les passants du matin.

Violente prise de bec avec Pierrefonds. Il me compare au lieutenant-colonel Roussel et à Geneviève Tabouis. Je le traite d'agent de Goebbels.

Il est blanc comme un suaire, et moi rouge comme un homard.

Au Casino de Paris, Chevalier fait son tour de chant devant un parterre de feldgrau, venus uniquement pour contempler des fesses. Il me rappelle le malheureux comique troupier, seul chanteur mâle du Caf-conc' lupanar de Mourmelon et qui était hué à chaque séance par tous les grivetons, dès son entrée en scène.

22 Novembre,

Zimmer m'annonce que Pourrat aura le Prix Goncourt en décembre. C'est réglé.

Une dame chilienne ayant obtenu par son ambassade l'autorisation de visiter le camp de Juifs à Drancy, a été horrifiée par le spectacle des malheureux mourant de faim. Elle a fait un rapport qui a été transmis à la Kommandantur. Les Allemands ont fait une enquête et auraient déclaré aux Français : « Nous vous avons dit d'interner les Juifs, mais pas de les faire mourir de faim. »

Léautaud, avec un culot extraordinaire, écrit dans *Comœdia* :

« ... C'est un même spectacle de voir aujourd'hui au pouvoir, après une aventure aussi périlleuse qu'a été la guerre, les mêmes hommes qui en ont été les auteurs, pour une grande part...

« ... les hommes sont rares, à soixante ans, qui savent s'adapter à des situations nouvelles. L'esprit est ossifié, tout progrès leur est impassible. On n'aurait pas dû les laisser reparaître. À situation nouvelle, hommes nouveaux. »

22 Novembre.

Le Rouge et le Bleu, journal de Spinasse, ex-ministre de Blum, attaque violemment Georges Suarez, directeur d'*Aujourd'hui* :

« Le révolutionnaire intransigeant qu'est M. Georges Suarez veut donc des hommes et des socialistes nouveaux. Lesquels ?

« Il se considère sans doute comme tel, lui que nous avons connu réactionnaire, écrivant dans les journaux du Comité des Forges, des Assurances, du Trust de l'Électricité ! Cet antisémite d'aujourd'hui était le commensal des israélites notoires qui dirigeaient *Gringoire*. Ce farouche adversaire des sociétés secrètes les a prudemment ménagées dans ses livres. Ce contempteur du parlementarisme en a vécu, etc... »

23 Novembre.

Lu *26 hommes*, de Baroncelli, fils du cinéaste. Agréable reportage d'un poète. Moins favorisés que les témoins de 14-18, les soldats de 40 n'ont pas la possibilité de choisir entre de multiples souvenirs s'étendant sur des mois et des années ; ils ne peuvent raconter que leur combat de quelques heures ou de quelques jours. Il faut une grande originalité d'esprit pour suppléer au manque de matière première.

À la Librairie *Rive-Gauche*, place de la Sorbonne, les dégâts de la bombe ont été réparés le jour même. Puis les services de propagande ont réfléchi qu'on pouvait tirer parti de l'attentat. Et voici que la vitrine du Boul'Mich présente un monceau de volumes déchetés, avec un grand placard vengeur : « Des bombes contre une idée ! »

C'est le beau-frère de Brasillach qui dirige cette librairie allemande, avec un luxe de présentation inconnu des boutiques françaises. Pour ses commandes chez les éditeurs, il dispose de bons de réquisition allemands et, tandis que ses concurrents sont strictement contingentés, il obtient, par priorité, toutes les quantités qu'il désire.

Nonobstant, les clients français boudent. On ne voit entrer et sortir que des officiers allemands.

J'explique à un ignorant qu'il y a deux Pierre Devaux : un Pierrot-les-Grandes-Feuilles qui est artiste-peintre, écrivain, argotier et, à l'occasion comédien et l'autre, atteint, d'une grave incontinence de copie scientifique, qu'il répand dans toutes les feuilles nazies.

Lu dans Blanqui : *Du fer et du plomb* (22 septembre 1870) :

« Le pays a vu la guerre avec horreur, presque avec désespoir. Il n'y a été jeté que par la trahison. Mais si la guerre était un crime le 6 juillet, le crime, aujourd'hui, ce serait la paix.

« ... le parti de la Révolution exige hautement la guerre à outrance, unique chance de salut pour la nation.

« Elle ne se relèverait pas de la chute que le conservatisme lui prépare. Le démembrement et la spoliation ne seraient que les moindres de ses malheurs.

« Le coup mortel, c'est l'opprobre.

« ... la réaction veut nous précipiter. Elle n'a pu, comme elle l'espérait, perdre la France par l'exploitation ; *c'est à la défaite* qu'elle demande la réussite de ses complots. »

26 Novembre.

Mot de Rip sur une comédienne toujours blonde : « Avec ses jambes écartées, elle ressemble à l'Arc de Triomphe. Mais son poilu n'est pas inconnu. »

Il l'appelait aussi : « La cinq cheveux Citron. »

Par suite des bombardements de la Ruhr, l'électricité française serait en partie détournée sur l'Allemagne ; mais les journaux nous racontent que c'est la sécheresse qui est cause du rationnement. Or, en août, il a plu quatre jours sur cinq.

La maison des Zimmer à Vézelay a été entièrement pillée par un général allemand qui a emporté jusqu'au frigidaire.

27 Novembre.

À la suite d'un nouvel attentat, la ville de Paris est frappée d'une amende d'un million ; les cafés des boulevards Saint-Michel et Montparnasse fermeront à cinq heures du soir.

Les journaux nous apprennent que les volontaires français contre le bolchevisme « sont dressés dans un camp polonais par des instructeurs allemands qui leur apprennent les principes de la guerre moderne. » Sans doute, à grands coups de bottes dans le cul. Parfait.

Nous les avons vus au cinéma, habillés en feldgrau, prêter serment à leur Führer.

2 Décembre 1941.

Discours de Pétain assez ambigu, à Radio-Vichy ; il révèle qu'il n'est qu'à demi-libre, que la pression allemande est très dure et il traite à peu près comme des traîtres les hommes de la presse et de la radio parisiennes.

3 Décembre 1941.

À la suite d'un attentat, toutes les boutiques à Montmartre ont dû être fermées à 6 heures, avec interdiction de circuler. 1 700 personnes (ce chiffre me paraît exagéré) auraient été incarcérées au poste de police de la rue de Tourlaque.

On me dit que rue de Clignancourt, les boutiquiers ont refusé de fermer et se sont assis devant leurs portes, sur des chaises. Les Allemands sont arrivés et ont tiré en l'air. Le conseiller municipal Constans a parlementé, assurant que la mesure serait levée.

Les Allemands auraient amené un canon place des Abbesses, puis l'auraient retiré.

Horrible article d'un légionnaire qui « découvre l'URSS » dans *Paris-soir* du 3 décembre.

Voilà ce qu'il dit d'un convoi de plusieurs milliers de prisonniers russes :

« Si je vous racontais des scènes vues par des légionnaires du convoi, vous seriez épouvantés. Ce sont des scènes renouvelées, en pire je crois, du radeau de la Méduse.

« Ces prisonniers ont faim, sont hébétés, incapables souvent de comprendre ce qui leur arrive.

« C'était des gémissements, des hurlements et ça sentait mauvais. Pour le reste, je ne vous le décris pas aujourd'hui. Mais il y en a qui ne sont pas encore remis. D'un autre côté, le raisonnement des Allemands est simple et juste. Puisque les Russes détruisent tout, il y a par ailleurs toute l'Europe à nourrir, il n'y a pas de raison pour que nous souffrions de la faim pour les Russes. Nous en sommes à la guerre destructrice totale. »

4 Décembre (Dimanche).

Ordre de fermer les cafés, restaurants, cafés-concerts, cinémas, théâtres, à cinq heures de l'après-midi.

Contre-offensive des journaux protestant contre le discours du Maréchal à la radio de Vichy où il traitait assez ouvertement de vendus les journalistes parisiens. Mais comme le discours n'a pas été publié dans les feuilles de la capitale et que les Parisiens n'écoutent que la radio anglaise, les articles de Déat, Suarez et consorts sont parfaitement incompréhensibles pour le public non informé.

8 Décembre.

À la suite des attentats, fermeture de tous les lieux publics à 5 heures et demie. Circulation interdite à partir de six heures.

Un Fritz demande une carte de la Côte d'Azur dans une boutique : « C'est, explique-t-il, que nous sommes envoyés au grand repos à Saint-Malo. »

Petite histoire :

Communiqué allemand de 1952 : « Après de durs combats, nos troupes d'assaut ont franchi le Mississipi et ont établi une solide tête

de pont sur la rive ouest du fleuve. » Communiqué italien : « Notre aviation a bombardé Malte avec efficacité. »

Une des parentes de L... a été avisée que son mari avait été fusillé pour détention d'armes. On lui indique l'emplacement de sa tombe dans un cimetière suburbain.

Les directeurs de la librairie allemande *Rive-Gauche* ont déclaré à leurs employés qu'ils recevaient chaque jour des lettres leur annonçant que la boutique sauterait : « En conséquence, si vous voulez partir, nous vous rendons votre liberté... »

9 Décembre.

La flotte aérienne japonaise attaque Hawaï sans déclaration de guerre, tandis que les diplomates japonais continuaient à discuter à Washington. Renouveau du coup de Port-Arthur.

Suarez écrit dans *Aujourd'hui* :

« Le Japon n'a pas seulement la supériorité de son armée, il a aussi LA MORALE !... »

Relu la brochure du pacifiste intégral Félicien Challaye « Pour la paix désarmée, même en face d'Hitler » (1936) :

« Il ne s'agit certes pas de s'incliner devant la tyrannie et de tendre le cou, comme de vaillants publicistes reprochent aux pacifistes de le conseiller. Dans une ville soumise à la domination d'un Hitler, pourrait se préparer contre lui la révolte, mieux que parmi les cadavres et les ruines d'une cité qu'auraient anéantie ses hypothétiques canons. La lutte contre la tyrannie peut se poursuivre par d'autres moyens que ceux de la guerre entre les peuples. La non-participation à la manière d'un Gandhi, la grève, l'action terroriste individuelle, l'insurrection préparée dans le secret selon la méthode employée par les adversaires russes du tzarisme... Il y a bien des moyens non militaires de lutter contre un tyran. La guerre civile, prolongement de la légitime défense individuelle, n'a pas le caractère destructeur de la guerre entre peuples ; et elle trouve dans l'aspiration à la liberté une plus noble justification » (pp. 20-21).

Plus tard les pacifistes intégraux pourront soutenir qu'ils avaient raison : Comment justifier, en effet, les dizaines de milliards dépensés pour aboutir à un écrasement total en trois semaines ?

Noté dans le livre de Montigny : *La Défaite* :

« En juillet 1939, M. Frédéric Dupont, membre de la Commission de l'Armée de la Chambre, exprime au général Gamelin ses inquiétudes sur la supériorité de l'Allemagne en aviation et unités blindées.

« *L'aviation*, répond le généralissime, *ne jouera pas un rôle important* dans la guerre, tant l'usure du personnel et du matériel sera rapide. Ce sera un feu de paille.

« Quant aux chars, la conception d'après laquelle ils pourront être utilisés en grandes unités autonomes et non comme engins d'accompagnement d'infanterie *n'est pas sérieuse*. Je sais que les Allemands ont plus de dix divisions blindées. *Elles ne me préoccupent pas*. J'ai constitué deux divisions blindées, *pour donner satisfaction au Parlement*. Mais j'emploierai maintenant à autre chose les crédits dont j'aurai la disposition ! »

Tout simplement !

Et ces lignes révélatrices sur Pétain :

« Un de ses collaborateurs qui rentrait en auto de Madrid, le croisa en Castille, à un passage à niveau. Le Maréchal l'interrogea, *et reçut sans émotion visible les funestes nouvelles*. Puis il repartit vers ses nouvelles responsabilités, pressentant la lourde charge que le destin allait lui imposer. »

14 Décembre.

Levée du couvre-feu à six heures.

On parle d'un nouvel attentat. Une bombe à l'Hôtel Impérator, rue Beaubourg.

Dans un train de banlieue. Un officier allemand touche de son petit poignard son voisin pour le prier de fermer la fenêtre. Tout le wagon proteste violemment : « Si c'est pas honteux ! Quelle soldatesque ! etc... »

À la première station, l'officier descend... et va s'installer dans un autre compartiment.

15 Décembre.

Avis annonçant, à la suite d'attentats, une amende d'un milliard sur les Juifs ; la déportation de nombreux Juifs au travail forcé dans

l'Est ; la fusillade de 100 otages, mais disent certains journaux *n'appartenant pas au peuple de France* (Juifs, communistes, anarchistes).

J'ai entendu une dame dire : « ... mais voyons ce ne sont que des communistes ! »

Paroles effroyables !

Georges Suarez dans *Aujourd'hui* écrit :

« Si sévère que soit la nouvelle, elle a été accueillie *avec soulagement* par l'opinion parce *qu'elle fait la part de l'innocence.* »

16 Décembre.

Des policiers allemands sont venus arrêter dans le quartier un médecin connu, mutilé de guerre et décoré. Pour éviter un incident de rue, les policiers ne l'encadraient pas : le premier marchait dix pas en avant, le second dix pas derrière lui.

Beaucoup de Juifs quittent Paris et gagnent en fraude la zone libre.

18 Décembre.

Suarez récidive, dans *Aujourd'hui*, au sujet de l'exécution de 100 otages :

« ... Il ne faut pas sous-estimer les moyens du gouvernement de Vichy. Quand il veut s'en donner la peine, il réussit fort bien ce qu'il entreprend. Ainsi cette note brève et d'apparence anodine, où il fait part au monde des *petites coliques sentimentales* qui l'avaient assailli en apprenant les décisions du commandement militaire allemand... »

Le même jour : Communiqué officiel allemand :

Grand Quartier Général du Führer : 17 décembre : « Le Haut commandement allemand communique : « Dans le cadre *des mesures destinées à assurer le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position*, imposée par les conditions de l'hiver, nos troupes procèdent actuellement dans des différents secteurs du front Est aux opérations prévues *afin d'améliorer et de raccourcir notre front.* »

Tiens, tiens ! Et la route de Moscou ouverte ? Et l'anéantissement de l'armée soviétique ?

Tous les fonds de librairie sont épuisés. En dehors de quelques romans, les éditeurs ne réimpriment rien. Le papier est réservé aux livres de propagande nazie.

Interdiction de produire pour un certain nombre de cinéastes, dont Jeanson.

Zimmer a appris que les Allemands ont demandé à la Croix-Rouge suisse des renseignements sur 1 500 000 hommes disparus en Russie.

Injurié par *Je Suis Partout*, Maurice Garçon a obtenu 40 000 francs de dommages-intérêts, après un dégonflage intégral des avocats de Lesca.

20 Décembre.

Lorsque je quittai *Le Canard* où l'on entendait censurer mes papiers, un petit cloporte de rédaction fut chargé de répondre aux fidèles lecteurs qui demandaient où j'écrivais désormais, qu'il convenait de me chercher du côté de *L'Émancipation Nationale* de Doriot ou du *Matin* de Bunau-Varilla.

Quelques années ont passé, la guerre est venue et j'ai refusé de faire reparaître *Le Crapouillot* sous l'occupation. Que sont devenus, par contre, les « purs » du *Canard* ? Si Pierre Bénard ne s'est pas mouillé, André Guérin est aujourd'hui rédacteur en chef de *L'Œuvre* de Déat où il a retrouvé La Fouchardière, mis jadis à la porte par Maréchal et l'objecteur de conscience René Gérin. Auguste Nardy, gérant du *Canard*, signe dans la même feuille des reportages du plus mauvais aloi. Pédro dessine à *Je Suis Partout*. Quant à Jules Rivet, le grand indépendant à lavallière, l'anar des anars, ce brave Jules qui pendant vingt ans a vitupéré la grande presse pourrie... il a un contrat au *Petit Parisien*. Oh ! pas celui des infâmes capitalistes Dupuy, mais le *Petit Parisien* des hitlériens Jeantet et Laubreaux, le plus emboché des journaux boches de Paris.

« C'est tout », comme disait ce vieux *Canard* du bon temps.

24 Décembre.

On m'assure que les Anglais ont effectué deux débarquements à Yport et Deauville, et emmené des prisonniers ahuris.

Péri, le chef communiste, a été fusillé. Garçon me dit qu'il l'avait vu à neuf heures et demie dans sa cellule, très confiant. Une heure après, il était réclamé par la Justice allemande à la Justice française qui le livrait. À onze heures du matin, il était passé par les armes.

Je ne sais si sa malheureuse femme est actuellement en liberté.

Bernouard, l'homme à la rose, a été arrêté. On l'accuse d'avoir imprimé des tracts, sinon des cartes de pain sur ses presses à bras.

25 Décembre.

Maurice Garçon raconte sa récente visite à Mandel prisonnier. Il est toujours très sûr de lui. Lorsqu'il fut transféré, des troupes étaient échelonnées sur la route pour éviter des incidents ou empêcher une évasion.

Une troupe présenta les armes.

— Déjà ? dit Mandel.

Lorsque Garçon quitta la prison, il aperçut Mandel, Reynaud, Daladier et Blum qui, de leurs fenêtres, lui envoyaient un « au revoir » de la main.

Marcel Arland écrit courageusement dans *Comœdia* :

« Déclarer que tout en France était pourri, me semble à peine moins sot qu'abject. »

26 Décembre.

Mauvaises nouvelles. Prise d'Hong-Kong. Prise de Benghasi.

Mort subite de Jean-Loup Forain, mon cher copain de jeunesse, très doué pour le dessin, mais écrasé par la gloire de son père. Forain disait à mon oncle René Ménard : « Jean-Loup est paresseux comme une couleuvre. Il n'y a que votre neveu qui ait réussi à le faire travailler. »

La maladie de cœur de Brauschitz, généralissime allemand dégomme :

« Soldats,

« À partir d'aujourd'hui le Führer a pris personnellement le commandement de l'armée de terre. En même temps, il a accédé à la demande que je lui avais faite il y a quelque temps de me dégager du commandement de l'armée, étant donné mon cœur malade.

« Soldats,

« Depuis quatre ans j'ai été le commandant en chef de la meilleure armée du monde. Ces années ont été remplies, pour le monde, d'une série d'événements historiques, et pour l'Allemagne, des plus grands succès militaires, etc... »

L'Institut allemand a offert un banquet pour fêter les 80 ans de Édouard Dujardin, président de l'Académie Mallarmé. C'est un très curieux et délicieux bonhomme qui fut poète, historien des religions et bookmaker et dirigea en même temps *La Revue wagnérienne* et le pornographique *Fin de siècle*. Déjà pendant l'autre guerre, il était d'une germanophilie délirante.

Les membres de l'Académie Mallarmé s'étant défilés, le banquet ne comprenait que des Allemands, autour de Dujardin, seul Français. Lui, si fin, il a dû bien s'amuser.

Le Prix Goncourt :

Guy des Cars passait pour favori. Son « officier sans nom » édité à compte d'auteur en zone nono avait obtenu un succès équivalent à celui de *Gaspard* dans l'autre guerre – et d'aussi mauvais aloi. Ayant gagné beaucoup d'argent, des Cars avait fondé à Nice une luxueuse revue et s'étaient attachés comme collaborateurs Ajalbert, Larguier et Dorgelès, tous trois académiciens Goncourt. Des Cars comptait sur le prix, mais Dorgelès, seul du trio monté à Paris pour l'élection, se dégonfla et des Cars perdit ses chances.

Certains Goncourt étaient disposés, paraît-il, à couronner Raymond Guérin pour son œuvre remarquable *Quand vient la fin*, mais Vichy fit savoir qu'il verrait d'un mauvais œil donner la palme à un ouvrage d'un réalisme très cruel et laissa entendre que le couronnement d'un écrivain régionaliste et prêchant le retour à la terre, serait bien vu du chef de l'État.

Pourrat, fort honnête écrivain auvergnat, s'imposait.

Bergery m'avait jadis raconté un autre exemple de pression : À une époque de tension franco-belge, le Gouvernement avait fortement recommandé aux Goncourt le choix du Belge Plisnier, dans un but d'apaisement.

Les journaux passent une photo de Pourrat causant avec un « paysan ». Le paysan, c'est le dramaturge Gabriel Marcel, dont le nom est, sans doute, frappé d'interdit.

Il est de même défendu d'imprimer le nom du dessinateur Jean Oberlé, *because* la radio anglaise.

30 Décembre.

J'apprends la mort de Chas-Laborde, après une horrible maladie. Il avait mauvais caractère mais c'était un très grand dessinateur. Ses albums sur Londres et Berlin sont admirables.

Petite histoire :

En Hollande, un citoyen entre dans un cabaret, fait le salut hitlérien et crie :

— Heil Rubens !

Un Allemand étonné lui demande des explications.

— Eh bien, quoi ! dit le Hollandais, chaque pays a son peintre.

Pétain : Le Connétable du Déclin.

1942

8 Janvier.

Le Cardinal Baudrillart, recteur de l'Université catholique de Paris, a déclaré à propos de la Légion antibolchevique qui porte l'uniforme allemand : « Comme prêtre et comme Français, j'oserais dire que ces légionnaires se rangent parmi les meilleurs des fils de France. Placée à la pointe du combat décisif, notre Légion est l'illustration agissante de la France du moyen âge, de notre France des cathédrales ressuscitées. Ses soldats contribuent à préparer la grande renaissance française. »

Les journaux annoncent que Doriot et Maurice-Yvan Sicard, « directeur du bureau central de la Presse PPF », ont été reçus en audience particulière par Monseigneur Baudrillart.

De quoi se marrer ! comme disait Maurice Maréchal.

Ce petit Sicard à qui le prélat hitlérophile donne son anneau à baiser, débuta dans les lettres en rédigeant les Mémoires de Jo-la-Terreur, à l'époque de l'affaire Stavisky et en dirigeant un brûlot de chantage, le *Huron*, où il fulminait dans le ton du *Père Duchêne* contre le fascisme assassin et les représentants français de l'hitlérisme.

Campinchi m'avait mis en garde contre ce louche petit bonhomme que Dorgelès, pour me compromettre, avait fait poursuivre en même temps que moi, dans le procès de presse Céline-Goncourt. Sicard était très embêté de la poursuite et déclara un jour, rééditant le mot fameux d'Arthur Meyer : « Il faudrait une guerre pour me tirer de là ! » Condamné à trente mille francs de dommages et intérêts envers l'Académie Goncourt, il s'enfuit en Allemagne. Lorsqu'il revint, il avait légèrement changé de couleur, et collabora assidûment à *L'Insurgé*, organe des cagouleurs.

En septembre 39, je le rencontrai à Fontainebleau, mobilisé au 46^e de ligne et fort marri de partir à la riflette.

Et aujourd'hui voilà l'ancien copain de Jo-la-Terreur, et le pamphlétaire d'extrême gauche devenu bras droit de l'hitlérien Doriot et reçu par les cardinaux : Quelle jolie carrière !

Dîner chez les Desnos. Madame Frankel, sœur de Luchaire et épouse d'un médecin juif, raconte comment son mari, recherché à Paris, a franchi la ligne de démarcation ; on lui avait indiqué un fermier qui le ferait passer. Il arrive à travers champs à la ferme où il trouve un grand rassemblement de paysans.

Le fermier enterrait son père ! On invite Frankel au copieux repas de funérailles et le soir, on le guide par des sentiers vers la zone nono où il arrive sans encombres.

10 Janvier.

Lu dans *Généraux de débâcle et de coup d'État*, par Terquem (1905) :

« ... La haute armée de 1870, qui avait édifié le régime impérial par un coup de force militaire était dominée tout entière par cette idée que *l'armée avait bien plutôt pour mission de défendre la dynastie et ce qu'ils appelaient l'ordre social contre les ennemis intérieurs que l'indépendance de la nation contre l'étranger.*

« Et c'est cette conception qui l'a entraîné dans les plus honteuses capitulations... Sous Metz, les généraux en chef n'ont cessé d'être hypnotisés par l'idée qu'en ne se battant pas, leur armée resterait intacte et plus forte pour combattre le moment venu et *avec l'assentiment des Prussiens conservateurs de l'ordre social*, ce qu'ils appelaient eux, « l'anarchie », c'est-à-dire la République ».

« ... Un général bien en cour, qui avait emmené en campagne son cordon bleu, Catherine, déclarait : « Comment, on nous laisse nos bagages et nos gens, c'est magnifique ; je pourrai donc emmener Catherine : Voilà des conditions superbes ! »

« ... La livraison des drapeaux et du matériel fut la rançon des bagages et des chevaux personnels des officiers. »

Claude Blanchard a été arrêté par la Gestapo, puis relâché après une nuit passée au poste et un interrogatoire avenue Foch.

Petite histoire :

Sur la plateforme d'un train à Bruxelles, un soldat allemand marche sur les pieds d'un Belge qui lui envoie une gifle. Un autre

Belge, entraîné par l'exemple, bourre l'Allemand de coups de poing. Les deux Belges sont appréhendés et interrogés.

Le premier déclare :

— L'Allemand m'avait marché sur les pieds.

Le second :

— Quand j'ai vu qu'il encaissait la gifle, j'ai cru qu'on avait le droit...

Variante :

— J'ai cru que la guerre était finie !

12 Janvier.

Quand les collaborateurs ne s'aimaient pas.

Le bouquiniste Belpaume me fait tenir un article de Georges Suarez, paru dans *Gringoire* le 29 mars 1935, sous le titre « Marcel Déat, rénovateur de la combine » :

« ... Il est le plus marquant parmi ceux qui exploitent avec un sens commercial avisé, les aspirations d'une jeunesse avide de renouvellement. M. Déat est le profiteur le plus notoire de la crise de régime... le prosélytisme réformateur de M. Déat n'est inspiré que par des préoccupations électorales de la plus basse qualité et n'eut jamais d'autre objet que de remplacer les hommes aux pouvoirs par ses amis... »

13 Janvier.

« Vous n'êtes pas à plaindre, vous les Français, disait un Italien, vous avez une zone non occupée. »

14 Janvier.

Vu Dumaine qui a fait quatre jours de prison à Moulins, ligne de démarcation. Un détenu, le Comte de... apprenant son transfert à Paris, s'est suicidé devant lui.

15 Février.

Dîner chez Delattre avec Odette Reboux, minuscule et toujours ravissante. Paul Reboux est réfugié à Oran. Le pacifiste qui écrivit *Les Drapeaux* n'a pas supporté la présence des Fritz aux Champs-Élysées. Il ne s'est pas tué comme de Martel, mais il s'est exilé.

« Paulo, nous dit sa femme, regarde avec admiration les Arabes qui ne travaillent jamais et il déclare : « Quand je pense que j'ai turbiné toute ma vie comme un forçat, quelle sottise ! Ce sont ces gens-là qui ont compris le vrai bonheur ! »

25 Février.

Michel m'apprend l'arrestation de sa si charmante nièce Marie-Claude, fille de Lucien Vogel et veuve de Vaillant-Couturier.

3 Mars.

Nous rentrions avec Robert Rey d'un dîner dans le quartier de l'Opéra lorsque la DCA s'est déclenchée violemment, faisant trembler le sol. Il y a vers l'ouest un bombardement formidable. Le Pont-Neuf est garni de badauds qui contemplant le bombardement comme un feu d'artifice du 14 juillet.

4 Mars.

C'est Renault à Billancourt qui a été violemment bombardé par les Anglais. Il y a de la casse à l'usine et aussi beaucoup de maisons détruites et de morts.

Vociférations dans la presse sur la barbarie anglo-saxonne. Comme si les Allemands n'avaient jamais bombardé les civils : Et les 30 000 tués de Rotterdam, et les colonnes de réfugiés mitraillés sans pitié pendant l'exode !

Le terme de « victimes innocentes » m'exaspère. De quoi les soldats de vingt ans sont-ils donc *coupables* ? Dans la guerre moderne, tout le monde trinque. Nous l'avions, hélas ! prévu.

Au procès de Riom, Gamelin a refusé de parler.

19 Mars.

Procès de Riom (15^e audience) :

Daladier colle successivement tous les généraux. Comme Mittelhauser déclare qu'il n'y avait pas assez d'officiers, ce dialogue :

M. Daladier — Combien devait-il y avoir d'officiers d'active ?

Le Général — 29 600.

M. Daladier — Combien étaient-ils en 1939 ?

Le Général — Je ne sais pas.

M. Daladier — 37 000, soit 7 400 de plus qu'il n'était prévu par la loi.

20 Mars.

Jean Dumaine a été arrêté, alors qu'il montait dans l'express de Monte-Carlo avec un Juif qu'il faisait passer en zone libre. On a saisi sur lui une grosse somme et les cachets avec lesquels il fabriquait de faux passeports pour ses amis.

La nouvelle nous est apportée par sa secrétaire Thérèse. Elle a été confrontée avec lui à la Gestapo, car elle lui avait prêté son propre « ausweis ». Elle était très embarrassée, ne sachant que dire pour ne pas l'enfoncer. Jean semblait avoir été battu.

Quant à elle, lorsque l'officier de la Gestapo lui a annoncé : « Trois mois de prison ! », elle a poussé un tel cri de stupeur, qu'il lui a demandé ironiquement : « Combien voulez-vous donc ? »

— Oh ! quinze jours, c'est bien suffisant !

— Trois semaines », conclut l'officier.

Elle va être internée aux Tourelles. Son père, qui prend la chose du bon côté, déclare : « Elle aura tout son temps pour potasser ses cours de droit. »

21 Mars.

Je me rends auprès de la vieille maman de Jean, femme de l'ambassadeur qui représentait la France à Vienne en 1914. Elle me reçoit dans son rez-de-chaussée de la rue du Regard dont les immenses salons ont six mètres de hauteur et où elle vit seule. Elle s'attendait à la fâcheuse nouvelle, car la police allemande avait perquisitionné chez elle la veille.

— Ça devait lui arriver, me confie-t-elle. Jean est un fils exquis, mais il aime trop le risque. Il est dans cette guerre comme il fut dans l'autre, intrépide, et tellement imprudent ! Tenez, il avait laissé deux revolvers chargés dans son secrétaire ! Heureusement que j'avais été les jeter moi-même dans la Seine. »

Laubreaux a reçu une correction de Michel Bourdet à la répétition générale de l'Athénée. Il joue la série.

30 Mars.

Les Anglais ont tenté un débarquement à Saint-Nazaire pour détruire la base de sous-marins allemands.

1^{er} Mai.

Lacau l'égyptologue, l'orientaliste Pelliot et une douzaine de leurs collègues du Collège de France et de l'Académie des Sciences ont été incarcérés quelques jours à Fresnes. On croit que la police avait trouvé leurs noms sur la liste de « services » d'un journal clandestin. Lacau me raconte qu'ils savaient les nouvelles, parce qu'ils demandaient du papier pour les cabinets et que les gardiens leur découpaient le journal du jour.

Petite histoire :

Hitler veut se rendre compte du degré d'obéissance passive de ses sujets. Dans la cour d'une usine il fait aligner dix hommes le long d'un mur, appelle un ouvrier et lui ordonne de tirer à la mitrailleuse sur ses camarades. L'ouvrier refuse, un second refuse, un troisième refuse... Enfin se présente un ouvrier de bonne volonté ; il tire et abat les dix Allemands.

— Vous obéissez sans discuter à tout ordre de votre Führer, s'écrie Hitler, vous êtes un bon Allemand, un bon nazi ! Comment vous appelez-vous ?

— Durand, de Charentonneau...

Je me souviens toujours de la stupéfaction du chef hitlérien Cornet, lorsqu'en 1930 à Berlin (où je faisais avec Bernard Zimmer et Dumaine un reportage pour le *Crapouillot*) je lui appris que « Nazi » en argot signifiait vérolé.

Nazi veut dire aussi en hébreu : « roi des Juifs », d'après *La France Juive* de Drumont.

Jacques Mathey, expert, est chargé par un industriel qui veut placer son argent de lui proposer un tableau de prix. Mathey lui présente une belle toile ancienne, valeur 50 000 francs.

— Ça ne m'intéresse pas, dit le nouveau riche sans regarder le tableau, il m'en faut un de 300 000, au moins.

2 Mai.

Célimène et le peuple :

Yves Mirande m'invite à déjeuner rue Raynouard pour parler de ma pièce *La Famille Corbillon*, qui lui a plu. Je pensais que nous serions seuls pour causer et je tombe chez Simone Bériaud, dans un repas de vingt couverts.

Ma voisine de gauche est Cécile Sorel que je n'avais jamais vue de près. Avec son feutre mousquetaire, sa perruque blonde, sa figure de cire rose et ses longs cils de peluche bleue, elle a l'air d'un vieux travesti, d'un « Damenimitator ». Elle mange comme deux – sa part, puis la mienne qu'elle saisit dans mon assiette – boit comme quatre, et glapit sans cesse.

Vers quatre heures, après s'être envoyé derrière le jabot un verre ballon d'armagnac, elle part jouer un sketch à Bobino.

« J'adore le peuple, le vrai peuple de Paris, et il m'adore ! » s'écrie l'ex-comtesse de Ségur la main sur la hanche. « Tous les soirs, rue de la Gaîté, le peuple m'acclame, me porte en triomphe. C'est fou, ce succès ! Ah ! que je préfère le peuple à tous vos crétins de salonnards ! »

Et Célimène, une houlette de bergère à la main et tortillant du croupion, effectue une sortie triomphale.

Cet extraordinaire phénomène totalise soixante-dix automnes. Elle a perdu l'an dernier sa mère âgée de quatre-vingt-treize ans.

H... me raconte que l'éditeur Seheur a été condamné à mort par contumace pour avoir imprimé des cartes transparentes des 32 positions, avec Hitler et Mussolini comme « sujets ».

4 Mai.

Le général Giraud qui s'est évadé d'Allemagne aurait déjeuné avec Pétain et sollicité de Vichy un commandement.

Petite histoire de parachutistes :

« Et que ça saute là-dedans ! » comme dit Breffort ou « comment se comportent les parachutistes suivant leur nationalité. »

Les Allemands sautent de l'avion au premier commandement :

« Heraus ! »

Les Anglais commencent par prendre leur thé et manger leur marmelade, fument une cigarette, puis se décident à sauter, pour le Roi, pour sa gracieuse Majesté...

Les Italiens lancent tranquillement leurs parachutes à travers les libres espaces, et ne les suivent pas.

Les Français rouspètent : « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer !... Si c'est pas malheureux de désigner des pères de famille pour un boulot pareil ! » Enfin, sur les instances de l'officier qui fait appel à leur sentiment de l'honneur, ils sautent...

... Mais ils n'ont pas de parachutes.

6 Mai.

Madagascar est attaqué par les Anglais. Le commandant français télégraphie : « Nous nous défendrons jusqu'au bout ». Pétain l'encourage.

17 Mai.

Maryse Choisy, l'auteur de *Un mois chez les filles*, écrit dans *Le Pays Libre*, journal d'un certain Clémenti, fasciste français à chemise de je ne sais quelle couleur :

« L'histoire s'étonnera un jour qu'un tel régime (La République) ait pu traîner si longtemps son agonie, inscrite dans sa naissance même »... Heureusement « voilà que surgit brusquement un homme de chez nous, net comme une roche du Latium, sonnante pur, avec les poumons pleins d'oxygène neuf, l'œil loyal, un grand diable d'aryen et qui s'appelait Clémenti ».

Et dire qu'Hitler a débuté de la même façon !

À la *Hofbrau* de Munich, en 1920, on le faisait monter sur une table pour déclamer, histoire de rire un brin, en buvant des chopes. Un Ferdinand Lop qui a réussi.

23 Mai.

Communiqué aux journaux :

« M. EUGÈNE DELONCLE SE RETIRE
DE LA VIE POLITIQUE »

« M. Eugène Deloncle, chef du Mouvement Social Révolutionnaire, vient de faire la déclaration suivante :

« Fatigué par les luttes incessantes que j'ai menées depuis 1936, j'ai vu s'aggraver subitement mon état de santé, et, sur l'avis des médecins, je me vois contraint aujourd'hui d'abandonner la haute direction du MSR dont je suis le fondateur.

» Je me retire de la vie politique. J'éprouve, en prenant cette décision, un grand déchirement, car je quitte aussi des militants admirables que j'aimais et qui m'aimaient. Je les délègue de leur serment de fidélité à ma personne. Vive la France. »

Quelles rivalités de gangsters sous cette abdication forcée ?

C'est Déat qui hériterait des hommes de main de l'ancien chef de la Cagoule.

25 Mai.

Lundi de Pentecôte : *Les Hitlériens français rossés :*

De notre balcon, nous voyons une colonne de jeunes doriotistes, hommes et femmes, en chemise bleue et baudrier, qui sortent d'un meeting à la Mutualité, envahir la place de la Sorbonne en scandant : « *Mort aux Juifs ! Mort aux Juifs !* »

Un barrage d'agents, commandé par un inspecteur en civil, interdit le boulevard Saint-Michel. Quelques énergumènes tentent de forcer le passage, mais les flics chargent soudain à coups de pèlerine ; puis, comme les chemises bleues ripostent, ils se mettent à les assommer à coups de bâtons blancs. Les hommes de Doriot s'enfuient, l'échine basse et la main sur la nuque.

Un petit groupe d'officiers allemands, arrêté devant le lycée Saint Louis, suit la bagarre avec une certaine surprise.

Notre concierge, la mère Marie, partage leur sentiment : « Ce sont les jeunes du Maréchal et voilà qu'on leur tape dessus ! C'est à n'y plus rien comprendre ! »

29 Mai.

« À l'issue du déjeuner qui a réuni autour du Maréchal les officiers de la 9^e division militaire, dit *La France Socialiste*, le chef de l'État a *éloquemment* défini à la fois le devoir civique et militaire des officiers. »

Voici cette éloquence :

« Le pays doit savoir que nous avons été battus. *J'ai passé trois mois à le dire autour de moi et depuis deux ans je me le répète à moi-même tous les matins* »...

Le « glorieux soldat de Verdun » se livre là tout entier : Un maniaque de la capitulation, un masochiste de la défaite.

30 Mai.

Albert Préjean, me raconte-t-on, était descendu à l'Hôtel Eden, à Berlin. Le premier jour, en dépit des restrictions, on lui apporte au lit un formidable petit déjeuner, un vrai déjeuner allemand d'avant guerre, avec petits pains variés, charcutaille, fromages, crème, fruits.

Le lendemain, comme le « Frühstück » se fait attendre, Préjean sort dans le couloir et il aperçoit un général qui a intercepté le garçon d'étage et tente de lui enlever de force le fameux plateau.

Mais le garçon proteste violemment :

— « Nein ! Nein ! nür für Franzosen ! »^{2}.

1^{er} Juin.

Bagarre rue de Seine entre ménagères et agents : deux tués.

2 Juin.

À Drouot, fin de la vente sensationnelle de la bibliothèque de Louis Brun, directeur commercial de la maison Bernard Grasset, assassiné par sa femme, à la veille de la guerre.

Les cotes ont été prodigieuses. Un des cinq exemplaires sur japon de *Du côté de chez Swann*, truffé de lettres autographes, a fait 185 000 francs ; la série complète des Proust en originales réimposées : 105 000 ; un dessin de Segonzac : 30 500.

Les manuscrits ont atteint des prix invraisemblables : une copie dactylographiée de *La Musique intérieure*, de Maurras, avec quelques corrections à la main, a fait 20 000 !

Le reste à l'avenant.

La mentalité allemande est parfaitement incompréhensible pour nous.

L'illustrateur Lucien Boucher était prisonnier pendant l'autre guerre. Le commandant de son camp qui estimait son talent, l'autorise à se rendre à Baden-Baden, escorté d'un sous-officier.

Dans cette station thermale, Boucher et son sous-off passent devant un splendide casino où des officiers monoclés, accompagnés de jolies femmes, écoutent un orchestre. Le feldwebel propose d'entrer pour boire un bock. Boucher refuse en arguant que son vieil uniforme d'août 14 ferait tache au milieu de cette société élégante. Mais l'autre l'entraîne. Comme ils s'avancent sur la terrasse fleurie,

Boucher voit un gérant en jaquette se précipiter... – « J'en étais sûr, pense-t-il, on va nous vider comme des malpropres ! »

Pas du tout, le gérant courait jusqu'au kiosque à musique pour alerter le maestro, et Boucher stupéfait entend éclater les premières mesures de... *La Marseillaise* !

5 Juin.

Le charmant Bertrand Guégan aurait été fusillé ?

6 Juin.

Après son évasion d'Allemagne, Giraud aurait reçu une réception chaleureuse, encore que clandestine, dans une petite ville d'Alsace, puis une réception ouvertement triomphale en Suisse.

En plein moyen âge :

Les Juifs et Juives devront désormais porter sur la poitrine une étoile jaune. Lucien Rebatet écrit dans *Je Suis Partout* :

« Je disais l'hiver dernier, dans ce journal, ma joie d'avoir vu en Allemagne les premiers Juifs marqués de leur sceau jaune. Ce sera une joie beaucoup plus vive encore de voir cette étoile dans nos rues parisiennes où il n'y a pas trois ans, cette race exécration nous piétinait. »

9 Juin.

Paul Allard collabore au *Matin* boche et publie un livre par mois sur notre défaite et à la gloire du nazisme. En 39 il avait écrit un ouvrage intitulé : *Quand Hitler espionne la France* »...

Vaillant-Couturier, déjeuner chez moi en 35, m'avait confié qu'il tenait ce pisse-copie pour un indicateur de police.

11 Juin.

Réception de M. l'ambassadeur de Brinon en l'honneur du sculpteur Arno Breker, apôtre du gigantisme. Les journaux citent dans l'assistance, aux côtés de son Excellence Otto Abetz : M. et M^{me} Maillol, M. et M^{me} Derain, Despiau, Dunoyer de Segonzac, Brasillach, Luchaire, Déat.

On dit qu'Arno Breker, ancien habitué du « Dôme » et de la « Coupole », est tout confus d'une publicité aussi tapageuse. Mais

c'est le génie artistique du Troisième Reich, il est en service commandé !

Simple coïncidence :

Dans *L'Œuvre*, en page 1, titre : « La situation de M. Laval s'est affermie », *déclare Berlin.*

À la colonne voisine, début de l'article de Déat :

« Il est très certain pour tout homme informé que Pierre Laval se consolide de jour en jour au pouvoir. »

D'un article de Jean Héritier intitulé : « Le quadrilatère de la Paix : Berlin-Rome-Paris-Madrid », dans *L'Appel* de Costantini :

« ... L'immortel honneur d'Adolf Hitler et de Benito Mussolini est de l'avoir compris depuis toujours. L'histoire est là qui prouve avec quelle patiente obstination ces deux grands hommes ont cherché dans la paix à compléter leur propre alliance par l'alliance française..., etc. »...

Jean Héritier est un ancien maurrassien, brouillé avec son maître. Il a écrit une histoire de la Troisième République dans laquelle il s'efforçait de démontrer la culpabilité de Dreyfus.

L'Appel demande un brassard pour les « franc-maçonnards ».

Histoire racontée par Dignimont :

À la fin de l'autre guerre, un train de blessés, près de Brest, roulait au ralenti, le long d'un camp de prisonniers allemands. Un civil, désireux d'accomplir une action d'éclat devant les vaillants poilus, prend une pierre et la lance dans la direction des Allemands. Un officier français, la tête bandée et le bras en écharpe, saute du train, marche sur le civil et, de son bras valide, l'envoie rouler à dix pas, d'un coup de poing en pleine figure.

Interview de Jacques Bernard qui s'apprête à relancer *Le Mercure de France* : « Nous devons être bons européens : ce que nous ne sommes en majorité pas. Nous avons joué au poker et nous avons perdu. Il faut payer, ou alors, quand on ne veut pas payer, il ne faut pas jouer... »

12 Juin.

À midi, au-dessus des Champs-Élysées, un avion anglais a brusquement surgi des nuages et, à basse altitude, a canonné le Ministère de la Marine et l'Hôtel du Louvre.

Les Fritz en sont restés pantois.

Madame et son clochard :

Charlotte a maintenant à son service un clochard nommé Anatole qui loge rue des Canettes. Cette vieille pratique en haillons, mais aux mains fort soignées, possède une carte de priorité de grand blessé qui lui permet de passer en premier dans les queues ; il se débrouille avec les tickets, rapporte le ravitaillement et lave la vaisselle ; on le nourrit à midi, plus dix francs ! Nous ne l'avons pas en exclusivité. Il sert plusieurs maîtres, trafique des cartes de pain et se livre aussi à la mendicité, mais avec circonspection, car il a déjà fait deux séjours forcés à Nanterre.

Dîner au bistro de M^{lle} Valentin, avec les copains habituels, plus Auric qui raconte un joli mot de Cocteau :

Un Juif se plaignait de l'étoile jaune.

— Consolez-vous, lui dit Jean, après la guerre, vous nous ferez porter des faux nez.

14 Juin.

Léautaud m'apprend que Mandin, du *Mercur*, a été condamné à mort pour diffusion de tracts. On essaie d'obtenir sa grâce par Vichy.

18 Juin.

Discours larmoyant et *mea culpa* du Maréchal :

« Certes, le gouvernement de ce pays n'a pas été exempt d'erreurs : À l'insuffisance des denrées nécessaires à la vie, une administration trop souvent désinvolte et parfois incapable a laissé s'ajouter les inégalités et les abus. L'ouvrier souffre... le paysan s'impatiente... »

19 Juin.

La Fouchardière, de plus en plus lamentable, raconte dans *L'Œuvre* l'histoire d'une petite fille, perdue pendant l'exode au pont de Sully-sur-Loire et qu'on recherche : « Mais alors, écrit-il, une question peut se poser : La petite avait neuf ans, elle savait lire et écrire ; d'après son portrait, elle semble intelligente. Comment se fait-il que depuis deux ans, elle n'a pas donné signe de vie ? »

C'est peut-être, M. La Fouchardière, qu'elle a été tuée, comme beaucoup d'autres, tout simplement ?

Aux *actualités*, l'exposition Breker : Derain essaie de se dissimuler derrière les *joyeuses* d'un cheval géant.

Le Pileri, feuille de mouchardage et de chantage, prenant la défense d'un « Cercle » des Champs-Élysées qui n'a pas payé ses impôts et auquel le fisc les réclame, écrit ces lignes presque incroyables :

« Une fois de plus ce sont *les petits et les humbles* qui pâtissent d'un laisser-aller et d'un désordre dont l'esprit qui règne dans la haute administration semble responsable bien plus peut-être que les hommes eux-mêmes. »

Bataille de crabes dans le panier des collabos :

Dans *La France Socialiste*, René Chateau contre-attaque assez durement le directeur d'*Aujourd'hui* :

« Puis-je dire à M. Suarez que, pour leur faire la leçon (aux collaborateurs de la *FS* Francis Delaisi, Camille Planche, Pierre Hamp), il faudrait s'être levé plus tôt. Et qu'il ne faudrait pas avoir écrit pendant la guerre un petit livre, heureusement retiré des librairies, dans lequel on faisait de la surenchère sur M. de Kérillis. Que l'on ait miraculeusement changé depuis, et très exactement depuis que le vent a tourné, que l'on adore aujourd'hui ce que l'on brûlait hier, cela ne donne aucun droit à jouer les purs. Comme disent les Banda-Log, dans Kipling : « Frère, regarde ta queue qui pend ».

Dignimont raconte qu'un de ses amis prit dernièrement, pour se rendre aux courses, un vélo-taxi tiré par deux accortes gobettes en short. Il mise sur un tocard qui arrive, gagne gros, et depuis il n'a pas quitté son attelage, le promène dans toutes les boîtes où le trio est salué d'acclamations. La nuit, le vélo-taxi reste devant la porte du gaillard qui attelle à deux.

4 Juillet.

Un volontaire français contre le bolchevisme passe dans la rue, en tenue feldgrau :

— Tu vois ce boche-là, dit un père à son fils, eh bien, c'est un Français !

3 Juillet.

Je suis partout donne – imprudemment peut-être – des extraits d'un livre de Maritain, paru à New-York : *À travers le désastre* :

« Le Maréchal et le général Weygand nourrissaient des préjugés favorables aux dictateurs, quels qu'ils fussent. L'instinct profond qui, en septembre, avait dressé le peuple français pour la défense de la liberté leur apparaissait comme idéologie creuse. Ce qu'on sait des idées politiques et des conceptions politiques du maréchal Pétain et du général Weygand, des hommes sur lesquels ils avaient comptés, dès avant la guerre, et des conceptions qui les guidaient, porte à penser que, dans ce domaine, ils avaient un esprit très arrêté. Le maréchal était l'ami du général Franco.

» Le maréchal a voulu instaurer en France un régime catholico-dictatorial du même type que celui de l'Espagne. Les politiciens et les doctrinaires qui l'entouraient, et dont la plupart conspiraient depuis le début de la guerre pour un arrangement rapide avec Hitler, ont sans doute cru que la défaite de leur pays épargnerait à celui-ci et à ceux qui voulaient dresser la bonne France contre la mauvaise, la nécessité d'une guerre civile, et qu'elle était l'occasion favorable pour sauver la France, premièrement d'elle-même et de la République démocratique, en inspirant confiance aux régimes totalitaires par un régime d'autorité. Bref, l'opération manquée à plusieurs reprises contre les libertés politiques des citoyens français et contre la vocation temporelle de la France, pouvait maintenant réussir, à condition d'accepter définitivement la défaite et d'en faire retomber la responsabilité sur la mauvaise France qui avait pris position contre le fascisme. »

Rencontré L... Il croit que la guerre sera finie dans un mois par la victoire allemande. Je lui parle des Américains. Les Américains ? Ça n'existe pas ! me dit-il. Ils n'ont ni tradition militaire, ni généraux !

17 Juillet.

Présentation d'un joli film de Tual, *Le lit à colonnes*. Révélation à l'écran de Jean Marais.

Dans *Je suis Partout*, un filet perfide contre Jeanson dénoncé une fois de plus à la Gestapo : « M^{me} Alice Cocéa énumère ses projets pour la nouvelle saison théâtrale, notamment une pièce de l'honorable Henri Jeanson. S'agit-il avec ce voyou, d'une nouvelle

version de son apologie du Juif Grunspan, assassin du Conseiller Von Rath ? »

18 Juillet.

Une affiche a été posée dans le métro, annonçant que tous les parents, frères, beaux-frères, cousins de l'auteur d'un attentat seront fusillés. L'affiche a été lacérée, à la demande d'Abetz, dit-on, puis remplacée, sur l'ordre de la Gestapo.

Camille Mauclair, actuellement rédacteur au *Pilori* et farouche antisémite, écrivait au *Mercure de France* le 16 janvier 1909 :

« Je tiens l'antisémitisme pour une manie absurde en son principe et répugnante en ses conséquences. Quelques-uns de mes plus intimes amis sont israélites ; leur générosité, leur droiture, leur délicatesse, leur dignité morale me touchent profondément. Si j'étais né juif, je serais très fier de l'être ».

20 Juillet.

Laval déclare officiellement :

« *Je crois à la victoire allemande et j'ajoute que je la souhaite* ».

Le commanditaire de *Je Suis Partout*, Charles Lesca, rappelle la mort de Thierry de Ludre, abattu par un garde mobile en 40.

Se doute-t-il qu'une partie des lecteurs de son journal regrettent infiniment que lui et Laubreaux – de la 5^e colonne – n'aient pas subi le même sort ?

Cette guerre, disait un Marseillais, *quelle imprudennnce !*

23 Juillet.

Jadelot, hier sans le sou et inscrit au chômage, a vendu en une semaine cinquante mille francs de dessins grâce à Georges Geoffroy que j'avais amené dans son atelier et qui a été emballé. Cocteau est très excité par ses dessins de forêts ! Picasso dit : « C'est une présence nouvelle ». Voilà ce cher vieux fou lancé ! Il était temps.

Pour fêter son triomphe, Jadelot nous traite magnifiquement Charlotte, Geoffroy et moi chez Dagorno, à la Villette, en souvenir des joyeux dîners du *Crapouillot*.

La bonne chère et surtout les bons vins auxquels nous ne sommes plus habitués, nous ont un peu alourdis, et, tels deux boas constrictors, Jadelot et moi, nous nous endormons sur un banc de l'avenue Jean-Jaurès.

25 Juillet.

Lu les *Mémoires* de Caillaux, remarquablement écrits.

À propos d'un sénateur, son obligé, qui vota contre lui à la Haute Cour en 1920, Caillaux emploie cette jolie formule : « Il m'a depuis si allègrement pardonné la bassesse à laquelle il descendit que j'aurais mauvaise grâce à lui en tenir rigueur ».

11 Août.

Avis : 93 « terroristes » ont été fusillés.

13 Août :

Rencontré sur le quai Conti, un ancien garçon de café de *Chez Lipp*, brasserie où nous soupions souvent avant la guerre.

Il me raconte que son beau-fils a été arrêté parce que la Gestapo avait saisi chez lui sept revolvers neufs. Il était égoutier et ayant trouvé les revolvers dans les égouts, il les avait rapportés chez lui et nettoyés pour les vendre après la guerre. C'est sa femme qui l'a dénoncé. « Elle mériterait d'être foutue à la Seine, aurait dit le chef de la Gestapo ».

L'homme a été fusillé, et un mois après, sa mère est morte de chagrin.

15 Août.

Lu *Les Décombres*. Je déteste Lucien Rebatet « SA d'élite » et ses idées, mais je reconnais qu'il a écrit un pamphlet d'une verve extraordinaire. Je note :

La drôle de guerre : « Le gouvernement se donnait pour tâche essentielle d'ajuster la guerre aux mœurs électorales, de l'« arranger sur mesures » pour le peuple « qui méprisait les servitudes nazies, qui cultivait les libertés humaines, à savoir les quarante heures et le pernod ».

« Le 3 septembre au soir, il (Laubreaux) avait une fois pour toutes affiché prophétiquement ses vœux : « *Il n'y a plus qu'un seul espoir pour la France ; une guerre courte et désastreuse* ».

« ... Dans la valetaille du régime, les généraux et les prêtres ont pu se disputer la palme de la servilité » (p. 574).

Les militaires :

« ... Voilà le comble des combles. Gugusse reçoit au cul une bottée mirifique. Il déguerpit au galop en se tenant le derrière. Mais c'est pour revenir en piste décoré jusqu'aux couilles, marquant glorieusement le pas, traînant au bout d'une ficelle un canon pour soldats de bois » (p. 586).

« ... Les iniquités accumulées par Vichy appellent plus encore que celles de Quarante, l'échafaud et le gibet » (p. 654).

Rebatet est moins heureux quand il parle de lui-même :

« ... On se battait donc durement. Je ne formais plus qu'un seul vœu : Que le Juif me laissât du moins faire mon devoir de soldat » (p. 392).

Petit farceur ! On ne refuse jamais les volontaires pour l'infanterie !

19 Août.

Débarquement anglais à Dieppe. Je suppose que la propriété de ma tante Ménard à Varangeville, sur la falaise, doit être saccagée.

Petite histoire :

Hitler s'ennuie au ciel et réclame de l'ouvrage :

« Donne-lui un pinceau, dit Dieu à Saint Pierre, et un pot de noir, il écrira « Juif » sur toutes les étoiles ».

25 Août.

Reçu la nouvelle liste des livres prohibés.

Je relève : *Les atrocités allemandes en Pologne* par Antonina Vallentin, ex-secrétaire de Stressmann et épouse de Julien Luchaire (1939) ; de Beauplan : *Le drame juif* (1939) et Maurice-Yvan Sicard : *L'Avenir de l'Allemagne* (1939).

Depuis 1939, MM. de Beauplan et Sicard – sans parler de Paul Allard et de quelques autres – ont légèrement rectifié leur point de vue...

Toutes les traductions de l'anglais, sauf les classiques, sont interdites, ainsi que tous les ouvrages d'auteurs juifs et même les biographies consacrées à des Juifs, par exemple, les études sur les musiciens juifs ; Offenbach, Meyerbeer, Darius Milhaud...

5 Septembre.

René Lefèbvre me raconte la curieuse évasion de son frère prisonnier en Allemagne. Il travaillait dans une usine où les prisonniers militaires étaient séparés des travailleurs volontaires ; mais prisonniers et travailleurs se retrouvaient dans un lavabo commun. Lefèbvre fit connaissance d'un travailleur fort « affranchi » qui lui donna gracieusement un « condé » pour s'évader.

Partant en permission régulière pour Paris, l'ouvrier emporta les papiers d'identité de Lefèbvre. À Paris, il les donna à un camarade qui sous le nom de Lefèbvre alla s'engager pour le travail en Allemagne et fut désigné pour Leipzig. L'ouvrier rapporta à Lefèbvre le contrat d'engagement ainsi qu'un complet civil.

Un jour Lefèbvre coupe sa barbe au lavabo, passe le costume civil et sort de l'usine en se mêlant aux travailleurs. Il prend le train, se présente à Leipzig avec ses papiers en règle et est incorporé sans observations.

Trois mois plus tard, il se fait adresser un télégramme : « Mère au plus mal », obtient une permission, se rend à Paris et s'enfuit en zone libre, à Marseille.

6 Septembre.

Georges Pioch et Nino Frank sont « interdits » dans la presse.

Blanchard raconte un curieux petit trait de mœurs :

« Une grande dame ordonne à son chauffeur de la conduire à une chapelle fréquentée par les gens du peuple. Le chauffeur proteste.

— Mais Jean, le bon Dieu est là-bas, comme il est dans les églises mondaines, explique la bonne dame.

— Eh bien, Madame, réplique le chauffeur, il ferait mieux de tenir son rang ! »

25 Septembre.

Jean Dumaine qui vient de passer six mois en cellule, puis au camp de Compiègne, a décidé de fêter sa libération par un solide gueuleton. Il nous emmène avec sa secrétaire Thérèse à la *Petite Chaise*.

Il nous raconte son arrestation, ses interrogatoires et le Cherche-Midi où il retrouve un ancien gambilleur de la Galette de notre jeunesse, « Encre de Chine », devenu roi du marché noir et qui « l'affranchit » sur la poste secrète, les cigarettes, et tout.

À Compiègne, le chef du camp était Cogniot, le leader communiste. « Ici, on fusille le vendredi matin, expliqua Cogniot à Dumaine, aussi tous les vendredis soir nous donnons une soirée théâtrale, pour leur montrer qu'on les emmerde ». Un homme extraordinaire.

Cogniot avait proposé aux Allemands la construction d'un urinoir géant et cette idée les avait grandement séduits. Une forte équipe travaillait chaque jour à l'édification de ce monument, en remuant beaucoup de terre.

Et puis, un beau matin, Cogniot et seize autres communistes manquent à l'appel. Les Allemands cherchent partout et découvrent, sous la fameuse pissotière une galerie longue de plusieurs dizaines de mètres, boisée et éclairée électriquement, qui aboutissait à un champ, au-delà des barbelés. Le Général Stülpnagel est venu spécialement de Paris examiner cet ouvrage d'art.

Dumaine a la plus vive admiration pour le cran et la discipline des communistes.

Cogniot disparu, Jean a été nommé chef du camp à sa place. Du coup, il a enlevé son monocle et porte de grosses lunettes d'écaille.

N'ayant été ni jugé ni condamné, il me dit son intention de réclamer à la Gestapo l'argent qu'on lui a volé. Cette démarche me paraît folle, mais je n'arrive pas à lui faire entendre raison.

Histoire juive :

Le petit Juif entre à l'école, cachant son étoile avec sa main.

— Fais voir ce que tu as là, demandent tous les petits garçons intrigués.

— Je veux bien vous montrer mon étoile, dit le petit Juif, mais c'est dix sous !

3 Octobre.

Jacques-Émile Blanche est mort à Offranville. Après avoir été anglomane pendant près de quatre-vingt ans, il serait devenu hitlérien depuis la guerre ?

5 Octobre.

Discours de Goering : « Il y a une chose que tout le monde doit savoir : s'il y a un pays où l'on souffrira de la faim, ce ne sera jamais l'Allemagne ».

Je pense bien, dit le Français, puisqu'« ils nous prennent tout ! »

Béraud fait dans *Gringoire* un article pontifiant pour affirmer qu'il observe les restrictions en patriote discipliné et il parle du modeste quart de vin qu'il déguste avec plaisir.

La semaine suivante, tous les journaux de Lyon se donnent le mot pour annoncer que Béraud vient de se rendre acquéreur d'une cave de 250 000 francs.

Et les « gônes » de rigoler.

5 Octobre.

Jeanson-Pellico raconte ses prisons.

À la Santé, il a connu un détenu qui, habillé en colonel allemand, réquisitionnait dans les garages les plus belles voitures, qu'il revendait pour son compte. C'était un mariolle. Un jour qu'il balayait la cour, en ramassant des *clopes*, une voiture cellulaire pénètre sous le porche de la prison. Vivement, notre homme se faufile le long de la voiture, qui le masque à la vue du guichetier, et il bondit dans la rue de la Santé. On ne l'a point revu.

12 Octobre.

À Barbizon :

Vu le film allemand de propagande sur le débarquement anglais à Dieppe, destiné à montrer l'invincibilité de la Wehrmacht. Cadavres anglais et chars d'assaut flambés, sur la plage.

À la fin, petite note d'« humanité » très étudiée : Les prisonniers anglais défilent devant une cuisine roulante et chaque soldat reçoit dans son casque une louche de rata. Un homme est mal servi, le cuistot allemand le rappelle, lui colle du rab, fraternellement... « Nous ne sommes pas des barbares »...

16 Octobre.

Dudu nous emmène dîner chez Chataignier, rue du Cherche-Midi, un des bons traiteurs du moment. Près de nous une longue table réservée de douze couverts. Lorsque les convives s'installent, faces épanouies de profiteurs et belles femmes au luxe voyant, nous reconnaissons dans l'amphitryon : Jacques Doriot. Nous sommes loin des campagnes du *Cri du Peuple* contre le marché noir et les restaurants à cinq cents francs par tête !

En sortant du restaurant, nous butons sur le « service de protection » du chef, qui fouille la rue sombre avec un projecteur.

17 Octobre.

Grand tam-tam dans la presse pour la relève en Allemagne.

De *l'Œuvre* : Gros titre :

« Le gouvernement ne tolérera aucune atteinte à l'ordre public et à la liberté du travail ».

18 Octobre.

François Aman-Jean qui a le goût du risque, est un spécialiste du passage de la ligne de démarcation. Il franchit des rivières à la nage, rampe dans des forêts ; c'est un nouveau sport, assez périlleux. François sort d'ailleurs de prison.

Jeanson savait que Derain, chez le traiteur Allard, avait offert le champagne au sculpteur allemand Arno Breker. Se trouvant à côté de lui à un dîner chez le marchand de tableaux Pierre Colle, il lui parle de Breker : « Je ne le vois qu'aux réceptions officielles, jamais au dehors », déclare Derain.

Jeanson remarque que le peintre, habituellement assez négligé dans ses atours et couvert de taches de peinture, arbore un veston neuf. Il palpe la belle étoffe :

— Dites donc, Derain, maintenant les taches sont à l'intérieur ?

Elsa Blanchard, américaine, a été arrêtée et est internée à Vittel.

18 Octobre.

Dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand note que le Parthénon subsista en son entier jusqu'en 1687 et fut mutilé par un bombardement des Vénitiens : « L'invention des armes à feu est

encore une chose fatale pour les arts... Une année de guerre parmi nous détruit plus de monuments qu'un siècle de combats chez les anciens ».

Les lignes suivantes sur Sparte, pourraient s'appliquer aussi bien au sort prochain des hitlériens : « ... Et à quoi ces brutales institutions auraient-elles servi ? Avaient-elles maintenu l'indépendance de Sparte ? Ce n'était pas la peine d'élever des hommes comme des bêtes féroces pour obéir au tyran Nabis et pour devenir des esclaves romains ».

20 Octobre.

Le titre à transformation d'*Aujourd'hui* :

*« Tout Français appelé à travailler en Allemagne
qui se dérobe à cette obligation
porte préjudice à sa patrie, à sa famille,
à ses camarades et à lui-même.*

Mais cela, aucun ouvrier français ne le fait ».

Sur un mot d'ordre, toutes les marchandes des kiosques des boulevards ont plié le papier en faisant disparaître la deuxième ligne, si bien que le titre signifiait exactement le contraire de ce que désirait le rédacteur en chef.

Une nuée de policiers a parcouru les boulevards pour faire disparaître la manchette séditionnaire.

21 Octobre.

Départ à grand spectacle de la Relève à la gare de l'Est : 27 partants sur 400 ouvriers convoqués. La musique joue tout de même et il y a un discours « européen ». Mais, au signal du départ, la locomotive, subrepticement détachée du convoi, part toute seule !

Et la foule de s'esclaffer !

25 Octobre.

À la suite de sa réclamation, Jean Dumaine se cachait en banlieue. La Gestapo est venue chez sa mère – qui a près de quatre-vingt ans – et lui a laissé entendre que si son fils ne se rendait pas dans les vingt-quatre heures, elle serait arrêtée. Jean s'est livré et est de nouveau au secret au Cherche-Midi.

1^{er} Novembre.

À Barbizon :

Le général médecin Duguet était chef du service de santé à Marseille en juin 40. Il me raconte que Pétain devant s'embarquer pour l'Afrique du Nord, l'ordre avait été lancé de faire sauter le port de Marseille. Le directeur du port, assez effrayé à l'idée de prendre une telle responsabilité, ayant demandé confirmation à Bordeaux, l'ordre fut annulé, par suite de la capitulation.

Je retrouve un numéro de *Match* du printemps 39 où Monzie déclare : « La Pologne, c'est du solide ».

3 Novembre.

Déat exhorte Laval et lui conseille la manière forte pour la réussite de la relève : « Ayez de la poigne, et au besoin, prenez la trique ».

À Barbizon :

Au bar du Père Jean, un policier de Melun déclare :

« Barbizon, c'est la moitié du courrier du département pour les lettres anonymes. Vous avez ici une femme que nous avons repérée et qui écrit quatre pages de dénonciations tous les jours. On les jette au panier ».

Et le Père Jean dit le nom de la dame pour que nul n'en ignore.

4 Novembre.

Arrivée à Barbizon de Pierre B..., bel officier de marine qui a vu les attaques de Dakar et de Madagascar. Il revient de Djibouti.

Les officiers de marine sont peu causants et n'ont pas d'opinion politique.

Conversation avec un marquis (?) espagnol qui sort des prisons allemandes ainsi que sa femme, enceinte de huit mois, qui a été brutalisée. Il déclare que la majorité de l'Espagne est antifranquiste et favorable aux Alliés ; il témoigne une certaine sympathie pour les anarcho-syndicalistes, mais il est monarchiste et croit fermement à une restauration prochaine.

7 Novembre.

De *La France Socialiste*, le plus beau titre de toute la guerre, pour expliquer la défaite et le recul de l'*Afrika-Korps* en Égypte :

« Devant la supériorité numérique croissante des Anglo-Américains en hommes et en matériel *le maréchal Rommel restitue à la bataille égyptienne le caractère de guerre de mouvement* ».

8 Novembre.

J'apprends par un coup de téléphone de Pierrefonds le débarquement des Anglo-Américains en Algérie. « J'ai la pétoche, me dit-il ; le gouvernement français va déclarer la guerre à l'Amérique et d'ici quarante-huit heures, les Anglais bombarderont Paris ».

Radio-Vichy déclare le plus sérieusement du monde que Giraud ne peut être en Algérie puisqu'il a assuré par lettre au Maréchal, il y a un an, qu'il ne ferait aucune tentative de dissidence.

Le débarquement. Ce n'est plus à Vichy : « Maréchal, nous voilà ! » c'est : « Maréchal, *les voilà !* »

10 Novembre.

Discours d'Hitler : « J'ignore le mot de capitulation ». Tiens, tiens... On en parle donc ?

Dig me raconte qu'un nouveau riche est venu chez Cartier et a demandé à acheter « des petites pierres rouges ». Il en a acquis pour 45 millions, puis a prié le bijoutier de lui signer l'engagement de reprendre à volonté sa marchandise contre 3 millions de la monnaie d'après guerre.

11 Novembre.

Radio-Paris annonce que les Allemands ont pénétré en zone libre et vont occuper les côtes de la Méditerranée. Harangue de Hitler qui propose à Pétain de résider à Versailles.

On espérait que Pétain allait s'envoler vers Alger. Mais non ! On lui laisse sa musique, ses gants à crispin, et sa brigade des acclamations.

Il reste à Vichy.

De l'*Œuvre* : « Heures tragiques » par Déat :

« ... Il y avait l'autre soir une salutaire différence de ton entre le délire de trahison du gaulliste de service et ce *discours, calme, ironique, familier et fraternel* que tenait le Führer à Munich devant les vétérans du parti ».

Pétain semble confirmer que Darlan est prisonnier :

« En l'absence de l'amiral Darlan, dit un premier message... » et un second : « En l'absence de l'amiral Darlan « *retenu* » en Afrique du Nord... ».

Le Maréchal prend le commandement en chef des forces armées françaises.

12 Novembre.

Titre sur neuf colonnes de *La France Socialiste* :

« *Pour protéger la France et son Empire contre les agressions Anglo-Américaines, Hitler envoie son armée sur la Méditerranée* ».

Une prophétie de Déat dans *l'Œuvre* :

« Au surplus la vieille Angleterre et la jeune Amérique sont vouées au même destin, elles vont par des chemins qu'elles ignorent vers une révolution qu'elles n'auront pas voulue. *Et ni Churchill, ni Roosevelt, n'occuperont la scène jusqu'à la fin de la pièce. Voilà au moins une prophétie que nous pouvons risquer* ».

13 Novembre.

L'énigme Darlan est éclaircie. L'amiral a lancé un appel à la flotte de guerre d'avoir à rallier Alger.

Les officiers de marine n'ont pas obtempéré.

14 Novembre.

Les collaborateurs font une drôle de bouille.

Petite histoire :

Churchill et Staline sont dans la merde jusqu'aux oreilles ; Hitler n'en a que jusqu'aux genoux.

— Mais comment faites-vous donc ? lui demandent les deux autres ?

— Je suis sur les épaules de Mussolini.

15 Novembre.

Norton Cru croyait que le mot *alboche* seul existait en août 1914, *boche* n'ayant été employé que quelques mois plus tard. Or je lis dans *Faites la Guerre, sinon faites un roi* de Marcel Sembat paru en 1913 : « Peut-être n'en aurait-il pas été de même, si dès l'école, on l'avait appelé :

« Sale petit *boche*, Prussien ! » (page 193).

13 Novembre.

Charmant dîner chez Claude Marcy, authentique cordon bleu :

Jeanson raconte qu'à Lyon, Prouvost avait lancé un numéro spécial de *Paris-Soir* annonçant qu'il cessait de paraître à l'arrivée des Allemands et qu'il ne serait pas responsable des numéros suivants. Ce numéro spécial a été saisi.

Le communiqué allemand explique que la Wehrmacht n'occupe pas Toulon parce que la flotte française s'est engagée à ouvrir le feu *contre tout agresseur*.

Le général chargé par le Führer d'inspecter les défenses des côtes de France s'appelle Jacob. Allez donc vous y reconnaître ! comme dit ma concierge.

Et si les Allemands qui voyageront après la guerre étaient contraints de porter une étoile rouge ?

Duplicité et trahison :

Darlan parcourt l'Afrique du Nord pour organiser la défense ; il approuve l'ordre d'ouvrir le feu contre les Anglo-Américains, fait tuer des milliers de marins au Maroc, puis négocie et passe à la dissidence...

— Où allons-nous, déclare René Lefèvre, si nous ne pouvons plus avoir confiance dans nos traîtres ?

Silence dans les feuilles sur le cas Darlan.

Déjà toutefois se risque à parler d'« un dauphin égaré » :

« Nous voulons que la flotte, l'aviation, et l'armée convenablement épurées et réorganisées, combattent aux côtés des forces de l'Axe, pour la défense de la Métropole et de l'Europe, pour la reconquête de l'Empire et de toutes les terres africaines. »

14 Novembre.

Dîner rue de Pontoise avec Valdo Barbey, Yolande Laffon, Youki, et toute la bande.

On échange des nouvelles, vraies et fausses ; Pierre Brisson serait passé en Suisse. Prouvost se serait enfui de Lyon en avion. Darlan était allé à Alger voir son fils mourant. On arrête les Turcs. 25 000 anarchistes espagnols internés en Algérie ont été délivrés par les Anglo-Américains.

Yolande raconte avec son humour si personnel l'histoire de Roosevelt cherchant à se renseigner sur la Hongrie, auprès d'un expert :

- Quel est le régime de la Hongrie ?
- C'est un royaume.
- Ah ! qui est le roi ?
- Il n'y a pas de roi, c'est un régent qui gouverne.
- Comment s'appelle-t-il ?
- L'Amiral Horty.
- Un Amiral ? Quel est donc le port principal du pays ?
- La Hongrie n'a pas de port.
- Tiens, tiens, et ce pays est en guerre ?
- Oui, contre la Russie.
- Elle a donc des frontières communes avec la Russie ?
- Non, aucune.
- Ah ! Ah ! Et a-t-elle des alliés, cette Hongrie ?
- Oui, la Roumanie.
- Bon ! La Roumanie est l'amie de la Hongrie.
- Au contraire, c'est sa pire ennemie !
- Mon ami, allez vous coucher ! Vous reviendrez quand vous serez dessoûlé...

Les nouvelles les plus extraordinaires circulent.

Weygand aurait été arrêté et Doriot assassiné. Laval aurait ordonné l'arrestation de Benoist-Méchin, Doriot et Deloncle.

En Tunisie, les Français tirent-ils sur les Allemands ou sur les Américains ? On n'en sait rien. Quel trouble là-bas dans la conscience des officiers qui doivent commander le feu !

Le père « La Défaite » a bonne mine.

16 Novembre.

De *La France Socialiste*, titre :

« Partout notre marine de guerre s'est montrée digne d'elle-même et de son passé glorieux ».

En Algérie la confusion est extrême ; le Maréchal désavoue Darlan qui n'a pas maintenu son ordre de défendre l'Afrique du Nord contre les Anglo-Américains. Mais Darlan déclare qu'il suit les directives de Pétain, actuellement prisonnier des Allemands et dans l'impossibilité de s'exprimer librement. De Gaulle désavoue Darlan. Quant à Giraud, il a été nommé commandant en chef par les Américains, puis par Darlan, tandis que Vichy le couvre d'insultes. Mais les pétainistes insinuent qu'il est d'accord avec le Maréchal, qui roule les Allemands !

Quelle salade !

17 Novembre.

La presse a reçu l'autorisation de parler des événements que tout le monde savait depuis plusieurs jours par les radios étrangères.

Les journaux se font un plaisir de rappeler que Darlan déclarait le 5 mai 1942 :

« ... Maintenez haut et ferme l'honneur du pavillon. Défendez-vous jusqu'à la limite de vos possibilités et faites payer aussi cher que possible aux Britanniques leurs actes de voleurs de grands chemins... N'oubliez pas que les Anglais nous ont trahis dans les Flandres, qu'ils nous ont trahittement attaqués à Mers-el-Kébir, à Dakar, en Syrie, qu'ils assassinent les civils de la métropole, qu'ils ont essayé de faire périr de faim les femmes et les enfants de Djibouti. Défendez-vous. Défendez l'honneur français. *Un jour viendra où l'Angleterre paiera... »*

17 Novembre.

Grand papier à sensation de Déat :

Brelans de traîtres, où il déclare que *la France va reprendre son vrai visage*.

Et chacun d'en prendre pour son grade :

« D'abord Giraud, deux fois parjure, deux fois déshonoré... Giraud qu'on eut la faiblesse de ne pas contraindre à un retour vers la captivité et que l'on aurait emprisonner...

» Ce Juin que l'on disait brillant et résolu et qui ne l'était qu'à contribuer à l'assassinat de son pays, à la livraison du sol qu'on lui avait confié.

»... Et ce Chatel, dont tout le monde savait qu'il était un médiocre, dont le faciès au cinéma disait la myopie intellectuelle et le crétinisme moral ».

« ... Et puis Darlan, amiral de la flotte, ex-président du conseil, commandant en chef de toutes les forces terrestres, aériennes et navales, successeur désigné du Maréchal... Darlan qui fit la plus étonnante, la plus injuste des carrières, tout le monde le sait, par les plus bas moyens de la politcaillerie et des protections parlementaires. Darlan, ce navigateur des mares stagnantes, ce stratège de la rue Royale et de la place de la Concorde. Darlan, honni et vomé par tous les vrais marins, mais dont l'ambition malade ne se satisfaisait pas de n'être pas le premier... Abominable traître, voilà tout, qui s'est à jamais couvert d'opprobre et sur qui s'abat le mépris des Français ».

« Et puis pour finir, au moins provisoirement, un bouffon, un pitre : le nommé Delattre de Tassigny ».

L'Œuvre publie la lettre de Giraud à Pétain du 12 mai 1942 :

« Je vous donne ma parole d'officier que je ne ferai rien qui puisse gêner en quoi que ce soit nos rapports avec le gouvernement allemand, entraver l'œuvre que vous avez chargé l'Amiral Darlan et M. Pierre Laval d'accomplir sous votre haute autorité. »

Message du Maréchal sur Darlan :

« L'Amiral Darlan, dans une déclaration, ose affirmer que je suis dans l'impossibilité de faire connaître ma pensée intime au peuple français et prétend agir en mon nom.

« *Je ne suis pas homme à céder à une contrainte.*

« Insinuer le contraire, c'est me faire injure.

(Or on sait à Paris que la protestation du Maréchal contre l'occupation de la zone Sud a été coupée à la radio française ; son texte circule sous le manteau).

« ... L'Amiral Darlan s'est ainsi placé en dehors de la communauté nationale. Je le déclare déchu de toute fonction publique et de tout commandement militaire ».

« Pierre Laval dauphin » ? questionne *L'Œuvre*.

Dans *La France Socialiste* : « Une belle figure de traître », par Robert Bobin (Bobin, mon myrte !)

« Darlan, c'était un des produits les plus réussis de toutes les tares d'un régime révolu.

« ... Chef du gouvernement du Maréchal, il a renié avec éclat les francs-maçons dont il avait été naguère. Il a pourfendu tous les partis politiques d'autrefois auquel il devait tout, depuis le radicalisme jusqu'au cabinet de Léon Blum lequel – entre parenthèses – pourrait produire certaine lettre autographe par laquelle Darlan l'assurait en 1936 de son entier dévouement (!!!)

»... *promettant tout lorsqu'il se trouvait en face des autorités occupantes, oubliant tout lorsqu'il revenait sur les bords de l'Allier.*

»... Et l'on comprend maintenant ce que voulait dire l'Amiral lorsqu'il s'écriait, le 5 mai dernier : « *L'Angleterre paiera* ».

La France Socialiste. Titre :

« En plein accord avec les autorités civiles et militaires françaises, les troupes germano-italiennes défendront de concert la Tunisie. »

Giraud se serait échappé de France en prenant par surprise l'avion qui devait ramener Chatel. D'après d'autres tuyaux, il aurait été enlevé par un sous-marin.

Les journaux essaient de provoquer un mouvement d'opinion contre les Anglo-Américains en énumérant toutes les denrées dont nous allons être privés :

« Quinze jours de viande, un mois de pain, trois mois de vin, trois mois d'huile, un mois de pommes de terre, deux mois de tabac. »

Berlin 16 novembre : Un porte-parole de la Wilhelmstrasse a précisé que la ligne de démarcation qui sépare en France la zone occupée de la zone non occupée continue d'exister.

Darlan a réussi à faire l'unanimité contre lui. Les collabos le méprisent parce qu'il les a trahis et les gaullistes parce qu'il a pratiqué pendant deux ans la pire politique de collaboration.

18 Novembre.

Rencontré chez Pierre Devaux l'arménien bègue et grand amateur de peinture Béglarian, qui arrive de Lisbonne. Il dit que l'idée des Américains est d'instituer après la guerre un parlement dans chaque

pays, puis un parlement dans chaque continent et enfin un parlement du Globe à Washington.

Il m'apprend que Gaxotte, ex-rédacteur en chef de *Je Suis Partout* et royaliste, déclare : « Le meilleur régime qu'ait eu la France, c'est le régime judéo-maçonnique ».

La France Socialiste déclare que les projets anglo-américains « comportent très clairement l'intention de dépecer la France et de s'enrichir de ses dépouilles ».

19 Novembre.

Titre de *La France Socialiste* :

« Un éclatant hommage du Maréchal à la clairvoyance et au patriotisme du Président Laval. »

C'est Laval qui devient « Dauphin » de France, à la place de Darlan dégomme par « l'acte constitutionnel N° 4 *quinquès* (sic), l'acte constitutionnel N° 4 *quater* (resic) étant abrogé ».

Déat déclare : « Et s'il faut un peu de terreur, la France en vaut la peine ».

Faute de tact :

La Gerbe hitlérienne de Chateaubriant annonce un roman de Giono, pacifiste.

21 Novembre.

Petite histoire :

Pétain et Laval visitent une ville française. Acclamations enthousiastes qui ne s'adressent strictement qu'au Maréchal : « Vive Pétain ! Vive Pétain ! »

Au retour, comme ils vont monter dans leur train spécial et que les acclamations se sont tues, on entend soudain un petit cri, un seul de « Vive Laval ! »

— Tiens ! dit Pétain, vous ne m'aviez pas, dit que vous étiez ventriloque ?

22 Novembre.

Leperche déclare en riant : « Les petites bottes sont très abattues. Je suis obligé de les remonter ».

« La France a choisi » écrit Déat :

« Le gouvernement français est résolu à pousser cette coopération (avec l'Allemagne pour la défense des colonies) jusqu'à sa conclusion qui est l'alliance totale et l'intégration complète de la France à l'Europe. »

23 Novembre.

Mon ami le chansonnier Carol nous a fort bien traités au « Louis XIV » ; ensuite il m'a fait visiter les curieuses officines de chansons populaires de la rue de l'industrie : Vincent Scotto, Gabaroché et Daniderff... Ce dernier, fort irascible, l'a flanqué à la porte...

24 Novembre.

Communiqué allemand embarrassé sur Stalingrad.

25 Novembre.

Dîner chez Delattre avec le constructeur Potez qui nous explique le rythme de plus en plus formidable des productions aéronautiques américaines.

Montherlant, après le débarquement anglo-américain en Algérie, va trouver Vaudoier à la Comédie et lui dit :

« En ces jours de deuil, ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de remettre ma répétition générale de « La Reine Morte » ?

L'autorisation de jouer *La Parisienne* de Becque a été refusée à Cocéa par la Censure. Il a fallu changer le titre de la pièce ; c'est maintenant : *Clothilde du Mesnil*. Joli décor de Dig.

Un journaliste avait parlé de « M. Loyal » dans un papier. M. Loyal est coupé : « Pas de personnalités », déclare le censeur allemand.

Stalingrad : le désespoir du peintre.

29 Novembre.

Dîner chez les Devaux avec Jaujard directeur des Musées nationaux qui nous raconte très simplement l'admirable résistance

des fonctionnaires des Beaux-Arts aux pillages allemands et dénonce la crapulerie d'Abel Bonnard.

2 Décembre.

Message de l'Amiral Platon aux soldats d'Afrique : « Votre devoir est de désobéir aux chefs félons et traîtres ».

En zone ex-nono, l'armée de l'armistice vient d'être lestement démobilisée par les Allemands : « C'est en France, après tant d'épreuves, que le Maréchal et son gouvernement vont reconstituer l'armée nationale ».

3 Décembre,

De *L'Appel* du commandant Costantini :

« ... Les dirigeants allemands ont à leur tour fait une promesse aux Anglais : lorsque l'ennemi aura été abattu à l'Est, nous penserons à l'Angleterre. »

« C'est une calme, sérieuse et sûre promesse. *Nous croyons dur comme fer à sa réalisation.* »

« L'Anglais ferait bien d'y croire comme nous. »

5 Décembre.

Léautaud à déjeuner. *La Parisienne*. Il déteste la maigre Cocéa, n'appréciant que les femmes très étoffées. *La Parisienne*, d'après lui, fut écrite par Becque d'après sa maîtresse M^{me} d'Auberon.

6 Décembre.

Déjeuner chez Maurice Garçon. Il revient du fort du Portalet où il a été s'entretenir avec son client Mandel.

Lors de l'entrée des Allemands en zone nono, Mandel a été transféré au Portalet. En arrivant, il a dit au commandant : « J'espère, Monsieur, que vous allez défendre votre fort contre les Allemands » ?

On apporte à Mandel ses repas dans sa cellule : Un soldat français porte les plats, un soldat allemand le suit, armé : « Voici l'image de nos deux pays, dit Mandel, l'Allemand a une mitrailleuse et le Français une louche à potage ».

Garçon avait été arrêté le même jour que Mandel. La Gestapo avait enlevé chez lui ses dossiers, puis l'avait relâché.

8 Décembre.

André Gaucher me demande de le recevoir. Ce journaliste septuagénaire fut, au début du siècle, chef de publicité de *L'Action Française*, écrivit un pamphlet fameux contre la tribu des Chautemps, puis attaqua son ancien patron qu'il accusa de chantage. Daudet répliqua en le traitant de policier.

Ce vieux monsieur essaie de me faire parler et se lance dans de grandes et fumeuses tirades anglophobes et antisémites. Je le laisse pérorer. Il veut me convaincre que Maurras a toujours été l'homme des Juifs. Et comme document massue à ce sujet, il m'affirme que le directeur politique de *L'Action Française* écrivit de sa main, sur l'un de ses premiers ouvrages, un aimable envoi à M^{me} Jenny Finaly, mère du financier Horace !

Qu'est venu faire chez moi ce vieux monsieur ?

C'est la bonne vie pour les peintres, les marchands de tableaux, les antiquaires et les éditeurs de luxe. Les nouveaux riches s'empressent d'acheter n'importe quoi à n'importe quel prix pour placer leurs « briques » de billets.

On me cite le nom d'un marchand de tableaux qui a fait cette année plus de cent millions de vente soit aux nouveaux riches, soit aux collectionneurs allemands.

7 Décembre.

Déat écrit dans *L'Œuvre*, à propos de la « Phalange africaine » :

« ... Il est inconcevable que cette nouvelle armée constituée rapidement autour du noyau de la « Phalange africaine » puisse être instruite par les seuls cadres français. *Il y a une armée et une seule qui puisse servir de modèle aux autres, et qui soit qualifiée pour enseigner les méthodes modernes du combat, c'est l'armée allemande.* Il faut que la nôtre se mette à son école, très modestement et très studieusement. Et on ne voit pas l'avantage technique qu'il y aurait à l'équiper et l'armer autrement que les troupes européennes ».

9 Décembre.

Je rencontre, sur le quai Voltaire, un de mes anciens camarades du 405^e d'infanterie. Nous allons boire un coup de blanc et nous nous remémorons nos campagnes. Il est étonné que je n'ai pas continué à voir mes intimes du front, Chassin et Lion. La vie a séparé les trois caporaux mousquetaires. Quant à lui, il a été deux ans prisonnier en Pologne. Il est crémier. Sa situation était prospère avant la guerre. « J'ai fait l'exode, me dit-il, non sans une certaine fierté, avec deux voitures, ma femme conduisait la torpédo et moi la camionnette ». Aujourd'hui, les temps sont durs car il ne fait pas de marché noir et n'ouvre sa boutique que deux fois par semaine. Ses opinions politiques sont assez bizarres. « On a compris, me dit-il, que cette fois fallait que les Anglais et les Américains regagnent ce qu'ils nous avaient fait perdre à la paix de 18. À ton avis, c'est-y les militaires ou la calotte qui nous ont mis où qu'on est ? » Il croit au rôle primordial de la 5^e colonne : comme tous les Français, il ne s'explique la défaite que par la trahison.

14 Décembre.

Pétain répond à Hitler :

« J'ai été sensible, Monsieur le Chancelier, aux dispositions personnelles que vous avez bien voulu m'exprimer en ce qui concerne votre résolution de collaborer avec la France et de l'aider à reconquérir son domaine colonial. C'est en toute loyauté que, de son côté, le Gouvernement français poursuivra une politique qui doit permettre d'assurer son avenir dans une Europe réorganisée. »

Et il y a encore des maréchalistes pour prétendre que Pétain joue un double jeu et négocie avec l'Amérique tout en collaborant avec Hitler « dans l'honneur » et « en toute loyauté ! »

Un livre de Pierre Hamp : *Moteurs*, a été retiré de la vente « à la demande d'un académicien, homme de lettres et ex-ambassadeur. »

15 Décembre.

De *L'Œuvre*, article de Déat :

« On connaît maintenant la lettre du maréchal Pétain au chancelier Hitler. L'opinion s'inquiétait qu'aucune réponse n'eût encore été donnée aux messages si importants du Führer. Elle est désormais rassurée par le ton et le contenu de ce texte. *Non*

seulement le Chef de l'État s'y montre sensible aux égards du Chef de l'Allemagne, mais il prend position, sans équivoque, en faveur d'une politique d'entière collaboration. Et la reconstitution qu'il envisage d'une nouvelle armée ne peut signifier que sa ferme attention de coopérer étroitement avec les forces de l'axe pour la défense de l'Europe et la reconquête de notre Empire africain ».

Le Maréchal Rommel continue à « déjouer les plans anglais d'encerclement » en reculant chaque jour de cinquante kilomètres. C'est l'as de la dérobade.

15 Décembre.

La Comédie-Française présente *La Reine Morte* de Montherlant.

25 Décembre.

Sans rancune :

En 40, à Marseille, Campinchi, ancien ministre de la Marine et Delattre, député de Sedan, étaient filés par un inspecteur de police, un « ange gardien », qui ne les quittait pas d'une semelle.

Deux ans passent et l'autre matin, Delattre voit ledit inspecteur pénétrer dans son cabinet d'avocat.

— J'espère, maître, que vous n'avez pas gardé un mauvais souvenir de moi ? lui dit le roussin. Vous vous rappelez, à Marseille, j'étais chargé de vous surveiller, vous et Maître Campinchi. C'est pourquoi j'ai pensé que je pourrais m'adresser à vous...

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, voilà. Je suis toujours inspecteur, mais maintenant j'ai passé au service de la répression des fraudes. Alors je me trouve actuellement poursuivi pour marché noir et je viens vous demander de bien vouloir me défendre.

27 Décembre.

L'Amiral Darlan a été assassiné à Alger.

30 Décembre.

Au cinéma Madeleine, queues ininterrompues pour le film *Les Visiteurs du Soir* qui a coûté des dizaines de millions. Gros effort de mise en scène, mais rythme beaucoup trop lent. Le château fort est

tout neuf, sous prétexte qu'à l'époque il était nouvellement bâti ; mais on s'attend à voir une salle de bains avec WC à chasse d'eau à la première porte ouverte. La presse a tellement crié au chef-d'œuvre que les braves cochons de payants n'osent pas dire qu'ils ont dormi aux *Emmerdeurs du Soir*.

Petite histoire d'aviation :

Le dernier avion allemand et le dernier avion allié avec les derniers hommes qui restent vivants sur la terre, se rencontrent au milieu du Pacifique, foncent l'un sur l'autre, s'éperonnent et tombent en flammes, enchevêtrés, sur un atoll de corail habité par un ménage de singe.

Le singe examine les cadavres calcinés et dit à la guenon :

— Tout est à recommencer.

1943

7 Janvier.

À Bordeaux, Philippe Henriot parle de notre « dernière chance ». C'est le thème actuel de la propagande nazie et le D^r Heidelberg, correspondant à Paris du *Dusseldorf Nachrichten*, écrit de même dans *La France Socialiste* : « C'est la dernière chance offerte à la France. Car, en fin de compte, c'est la France qui a besoin de l'Europe et non l'inverse, comme on a toujours tendance à le croire ».

Petite histoire :

Des années ont passé. Un voyageur au chic anglais, qui débarque à Berlin, pose au porteur de ses bagages quelques questions sur les gens de la ville qu'il a connus autrefois...

— M. Hitler ? Tenez, M. Adolf, vous pouvez le voir là-bas sur cet échafaudage. Il a repris son ancien métier de peintre en bâtiment.

— Ah ! Ah ! Et Goering qui aimait tant les belles voitures ?

— M. Goering, il a un peu maigri, vous savez ; il est laveur dans un garage du Kurfürstendam.

— Tiens, tiens, et le petit Goebbels ?

— Le boiteux, tenez, le voilà sur la place, qui crie les journaux du soir...

Le voyageur se prend à songer, puis il allume un cigare.

— Mais, monsieur, qui êtes-vous donc, s'enquiert le porteur, pour avoir connu tous ces gens-là ?

— Je suis *Lord Rudolph Hess*.

Lettre au *Pilori* de Céline qui demande :

« ... Suppression immédiate des appareils de TSF. Les Français sont malades de la tête. Ils sont vicieux de négatisme. Ils iront toujours vers la diffamation, éperduent vers l'encouragement au sabotage, à la vacherie, vers l'alibi d'égoïsme. La BBC est le poison français actuel, mais je suis assuré que les Français d'Alger n'écoutent plus que Radio-Vichy ».

« Suppression de la radio. Hygiène mentale ».

10 Janvier.

Dix ans de prison au général de Lattre de Tassigny qui avait voulu résister lorsque les Allemand envahirent la zone sud.

Un général qui veut se battre ? Qu'on le f... en prison ! a dit Pétain.

23 Janvier.

Dans *La Révolution Nationale* du 23 janvier, Drieu déclare :

« Je suis fasciste parce que j'ai mesuré les progrès de la décadence en Europe. J'ai vu dans le fascisme le seul moyen de contenir et de réduire cette décadence, et, par ailleurs, ne croyant plus guère dans les ressources politiques de l'Angleterre, comme de la France, réprouvant l'intrusion d'empires étrangers à notre continent comme ceux des États-Unis et de la Russie, je n'ai vu d'autres recours que dans le génie d'Hitler et de l'hitlérisme ».

Le ministre pronazi de l'Éducation Nationale » Abel Bonnard passe pour non-conformiste en amour. On l'appelle : La Gestapette.

24 Janvier.

L'émouvant livre de Saint-Exupéry *Pilote de Guerre*, publié par la NRF, vient d'être interdit. On le vend sous le manteau.

Je note :

« ... La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie. Comme le typhus ».

« ... À l'heure où le pressoir des bombardiers qui pèse lourdement sur les villes a fait couler un peuple entier le long des routes comme un jus noir... »

« ... Cette apparence de coupables qu'elle prête aux victimes, voilà bien l'injustice de la défaite. *Il faut juger la France sur son consentement au sacrifice.* La France a accepté la guerre contre la vérité des logiciens... Mais fallait-il que la France pour s'épargner une défaite, refusât la guerre ? Je ne le crois pas. La France d'instinct jugeait de même, puisque de tels avertissements ne l'ont point détournée de la guerre. L'esprit chez nous a dominé l'intelligence ».

« ... La France a joué son rôle. Il consistait pour elle à se proposer à l'écrasement, puisque le monde arbitrait sans collaborer ni combattre, et à se voir ensevelir pour un temps dans le silence. *Quand on donne l'assaut, il est nécessairement des hommes en tête. Ceux-là meurent presque toujours. Mais il faut pour que l'assaut soit, que les premiers meurent* ».

« ... Ce rôle est celui qui a prévalu, puisque nous avons accepté, sans illusion, d'opposer un soldat à trois soldats et nos agriculteurs à des ouvriers ! *Je refuse d'être jugé sur les laideurs de la débâcle. Celui-là qui accepte de brûler en vol, le jugera-t-on sur ses boursouflures ? Lui aussi enlaidira* ».

25 Janvier.

L'Œuvre annonce :

« L'étaiu est maintenu autour de Stalingrad ».

Mais le communiqué allemand laisse entendre que les Allemands qui assiègent Stalingrad sont eux-mêmes cernés par les Russes.

Petite histoire :

Le directeur de l'Asile de Sainte-Anne annonce à un de ses pensionnaires, interné depuis trente ans, qu'il le considère comme guéri et lui signe son exeat.

Pour fêter sa libération, l'ex-fou décide de se payer un bon dîner. Il s'installe dans un restaurant et demande la carte où il ne trouve strictement que des légumes. Comme il proteste hautement contre ce régime végétarien, le gérant vient le prier de parler moins haut, puis lui fait servir successivement une sole, une tranche de gigot, une aile de poulet et un foie gras.

Déjà un tantinet étonné des nouvelles manières des traiteurs, notre homme est suffoqué lorsqu'on lui apporte l'addition : 900 francs ! Il fait appeler le patron et lui déclare :

— Je suis aux regrets, monsieur, mais je n'ai qu'un louis sur moi. Arrangez-vous !

— Mais parfaitement, monsieur ! répond le patron qui s'emparant de la pièce d'or, va à la caisse, fait un rapide calcul et rapporte 3 990 fr. en coupures qu'il étale devant le client en disant :

— Monsieur, voici votre monnaie.

— Décidément je suis loin d'être guéri ! s'écrie le fou, qui regagne Sainte-Anne dare-dare...

26 Janvier.

À Barbizon, tous les jeunes gens non agriculteurs sont pris pour la Relève.

Le dernier slogan :

Comment sera gagnée la guerre ? « Par l'or américain, la ténacité anglaise... et la comédie française ».

Petite histoire :

Le Bon Dieu donne à Mathusalem une permission de détente pour se rendre sur la terre. Le patriarche descend d'abord en Allemagne, mais il revient précipitamment au ciel : « Je me suis échappé de justesse, déclare-t-il, on allait mobiliser ma classe » Il repart ensuite pour visiter la France, mais revient encore plus vite : « Quand on a su mon âge, dit-il, on voulait me nommer Chef de l'État ! ».

27 Janvier.

À Stalingrad, dit une dépêche de Berlin, les généraux, à la tête de leurs troupes, se défendent à coups de crosses et de baïonnettes.

1^{er} Février.

Von Paulus, chef de l'année de Stalingrad est nommé maréchal. C'est la fin.

2 Février.

Les sept étoiles de France :

Quand on a lu *Les sept étoiles de France* on se demande une fois de plus si René Benjamin est un imbécile et un lèche-pied ou s'il est un sceptique qui brosse des images d'Épinal pour gagner de l'argent en se payant la tête du public.

Je détache de ce livre ahurissant à la gloire du Maréchal ces quelques perles :

« ... Ce goût d'accueillir... il le pratique en grand Seigneur, attentif aux détails. À sa tenue d'abord, qu'il vérifie dans une glace avant de paraître – précaution charmante chez un homme de cet âge. Il ne s'abandonne jamais ; il serre sa cravate, il tire ses manchettes ».

« ... Il faut le voir prendre possession de la route. C'est un spectacle réconfortant ; c'est une leçon ; c'est un exemple. Il en est

maître dès le premier pas. Et il marche sagement, posément, virilement ».

« ... Vous en avez de bonnes, *jeune homme !* Il y a cent cinquante ans que cette autorité, on s'évertue à la faire venir d'en bas, même du plus bas possible, puisque le dernier pochard de la dernière commune votait pour élire les chefs du pays ».

Le Maréchal le laisse seul :

« Tout seul ! Il n'était pas sorti que je voyais auprès de qui je restais ; le manteau. Son manteau, à la manche pendante avec les sept étoiles. » Je fus saisi ».

« ... Le Maréchal, esprit logique, accepte tristement les conséquences de *cinquante ans* d'actes déraisonnables et criminels, mais, il pense fortement que la France aura le droit de parler de nouveau quand elle aura de nouveau *mérité* ».

(À rapprocher de la France punie en 1914 de son irréligion d'après certains curés).

« ... Cet homme qui est le plus beau spectacle en étant le chef le moins spectaculaire, *est d'abord humble et rêverait de s'effacer*. Il ne pouvait pas prendre le pouvoir sans qu'on le sût. Il aurait voulu voir sans qu'on le vît. Il a été long à s'accoutumer aux photographes, cet engance dont l'audace passe les bornes ».

« ... Lorsque la sœur sortit elle-même, elle marchait à reculons, extasiée. Le Maréchal la reconduisit jusqu'à l'ascenseur et là, elle balbutia :

— *Comment remercier Votre Majesté ?* »

3 Février.

Le voyage de Churchill en Turquie avec la perspective d'une prochaine entrée en guerre de cette puissance a légèrement ébranlé la confiance des frères Leperche.

4 Février.

Stalingrad est tombé. Trois jours de deuil national en Allemagne.

Les nazis montent en épingle leur défaite présente avec le même goût du Kolossal que leurs victoires passées.

5 Février.

Les journalistes parisiens s'en tirent comme ils peuvent avec le désastre de Stalingrad.

« Les défenseurs de Stalingrad, écrit *La France Socialiste* sont morts avec la certitude de la victoire finale ».

Et Jean-Hérold-Paquis, dans *Le Pilon* essaie de minimiser le succès russe :

« Les effroyables pertes subies à Stalingrad par les Russes que la rage d'en finir a littéralement jetés dans l'enfer d'une *bataille inutile* (le général Paulus et ses hommes la savaient perdue d'avance), sont le témoignage de l'acharnement et de la puissance de feu des assiégés de Stalingrad ».

Histoire idiote :

— Pour un changement de nom ?

— C'est ici, monsieur. Comment vous appelez-vous ?

— Adolphe Merde.

— Ah ! parfaitement, monsieur, et comment désirez-vous vous appeler désormais ?

— *Ernest Merde.*

12 Février.

Je Suis Partout agite à tout hasard le vieil épouvantail de l'Homme-au-couteau entre-les-dents :

« Que va faire la France devant la menace rouge ? Qu'attendons-nous pour constituer ces corps de protection destinés en l'absence de toute armée – et la police ayant d'autres préoccupations – oui, qu'attendons-nous pour organiser notre défense intérieure, celle de nos foyers, de nos personnes, de nos biens ? »

Les petites canailles de *Je Suis Partout* commencent à trembler pour leurs biens et pour leurs peaux. C'est bon signe.

Invités à déjeuner chez Magdelaine, quai de la Tournelle, par René Lefèvre, l'auteur de l'admirable film *Les Musiciens du Ciel*, très fin et toujours cocasse.

— « Donne-nous d'abord quatre douzaines de cagouilles, dit-il à Magdelaine, avec ton fameux pichtegorne, histoire de se décrasser le goulot. »

Et à l'énorme Gaston Georges, le catcheur de cent soixante kilos :

— « Ah ! funérailles ! montre-toi en deux fois ! »

21 Février.

L'Œuvre annonce sur huit colonnes :

« *La France recueille aujourd'hui les premiers fruits de la politique du Président Laval* ».

Il ne s'agit pas des 250 000 hommes déportés en Allemagne, ni des 250 000 prisonniers astreints au travail forcé, ni des milliers d'emprisonnés... Mais bien de la circulation libre à dater du 1^{er} mars à travers la ligne de démarcation !

Les nouveaux riches :

Simple calcul : la serveuse d'un petit bistrot de 4^e catégorie (D) mais qui pratique le marché noir, sert vingt-cinq clients à midi et vingt-cinq clients le soir. Le prix moyen du repas étant de 400 francs, sur lequel elle touche 10 %, cette petite bonne emporte chaque soir 2 000 francs de pourboires.

Et bien entendu, elle est nourrie.

Importante nouvelle du « Gross-Paris » :

De La France Socialiste :

Vous ne savez pas ? Sacha Guitry divorce pour la quatrième fois.

23 Février.

De La France Socialiste cette rectification :

« Paris est toujours Paris.

» Non, M. Sacha Guitry ne divorce pas.

» Tel est l'attachement que les Parisiens témoignent à M. Sacha Guitry que chacun de ses faits et gestes intéresse le public. Aussi lorsque le bruit du divorce de notre auteur à la mode s'est mis à courir, force fut bien de le révéler. Mais il s'agissait en réalité d'un faux bruit et nous en sommes fort aise : *Notre démenti va couper les ailes à ce canard* ».

Ce démenti à soi-même est un des modèles du genre.

2 Mars.

Reçu la visite de la gentille Alice Neige dont le mari Alban, le père et le beau-père, ont été tous trois requis pour le travail forcé ! Le brave petit Alban dont j'étais le témoin de mariage l'été dernier, travaille à Berlin dans une usine de conserves et sa jeune femme est

fort inquiète car les ouvriers français ne disposent *d'aucun abri* pour se protéger des terribles bombardements anglais.

8 Mars.

Staline se nomme maréchal.

10 Mars.

Au cours de cette guerre, j'ai fumé du topinambour, du tilleul, de l'armoise, des quatre-herbes, du tabac de mégots, du tabac de culture, du tabac de Moravie, du tabac polonais, du tabac algérien, et enfin du tabac belge.

Il se vend maintenant 1 500 francs le kilo.

13 Mars.

« *La malle espagnole* » de Vidocq.

Un garçon de vingt-cinq ans insiste pour me voir. « Affaires personnelles ».

Il me raconte qu'ancien secrétaire de François Bernouard, il a appartenu à l'escadrille de Saint-Exupéry en 39-40, puis a été soigné à Toulouse par le D^r Voivenel pour troubles nerveux. Après m'avoir cité quantité de noms amis en référence, il arrive enfin au but de sa visite et m'expose qu'ayant un important héritage à toucher à Besançon, il lui manque l'argent du voyage en 3^e classe, soit 208 francs et me prie de lui avancer cette petite somme pour huit jours exactement.

— Mon cher monsieur, lui dis-je, permettez-moi de déplorer votre manque d'imagination. Vous en êtes resté à Vidocq, qui tout de même date un peu : entre nous, vous pratiquez le coup classique de la « malle espagnole » ou si vous préférez de « la lettre de Jérusalem » ?

Je vois le garçon si déconfit que je lui fais compter immédiatement 250 francs.

Il me remercie, de vraies larmes pleins les yeux, me jure pathétiquement de revenir dans huit jours sans faute et s'en va.

Comme je le raccompagne, je vois qu'il a les pieds nus dans des chaussures trouées, avec un orteil rose qui passe.

Lu *Sans crainte et sans haine*, recueil des articles de Béraud parus dans *Gringoire*.

Béraud rend visite au Maréchal. « À ma grande confusion, il me parle de mes pauvres écrits ». Comme cette humilité chrétienne convient bien à notre ex-obèse national ! Puis il va se prosterner devant le dauphin, l'amiral Darlan « le second sans reproche du père la Patrie » ; « sa réputation est celle d'un marin brave et d'un pilote sans égal ». Et en avant l'a brosse à reluire !

« ... Adresse et courage expliquent sa prodigieuse ascension. L'avenir dira que l'homme de gouvernement a tenu les promesses du marin et du soldat. Ceux dont il prépare et défend les destinées sauront peut-être mieux que nous la valeur et l'abnégation de François Darlan, etc... ».

« Être pour de Gaulle, conclut Béraud, c'est refuser son cœur au Maréchal, c'est désespérer du salut de la patrie. Être pour de Gaulle, c'est préférer au vainqueur de Verdun, le fuyard de Bordeaux. Être pour de Gaulle, c'est prendre contre le sauveur le parti du traître ».

14 Mars.

Dans les mairies des 17^e et 18^e arrondissements on aurait posé des affiches annonçant qu'en cas de débarquement anglais, tous les hommes de 18 à 65 ans devraient se présenter au commissariat. Sans doute pour être internés.

Mêmes mesures prises au Mans et à Nancy, d'après des voyageurs.

Je raconte l'histoire de mon tapeur façon aviateur et j'apprends qu'il a visité Dignimont et Desnos. Dig, qui travaillait, l'a arrêté tout de suite, lui a remis 50 francs et l'a mis à la porte. Desnos, plus réaliste, l'a aiguillé sur le « Secours National ».

15 Mars.

Rue de Pontoise, dîner d'une vingtaine d'amis pour fêter le petit Serge, le dessinateur ventriloque, retiré à Cahors depuis deux ans et qui nous en pousse une au dessert :

C'était une béguineuse

Tout l'quartier l'appelait : Cœur d'Artichaut !

Bagarre avec Blanchard que je manque de tuer en lui lançant une salière à la tête.

4 Avril.

Très grosse attaque des forteresses volantes. Tout le quartier est aux fenêtres. De notre balcon nous voyons passer successivement les escadrilles, encadrées des flocons de la DCA. Et soudain, un avion, touché, éclate en l'air. Des petits points rouges ou noirs tombent lentement vers le sol, tandis qu'une aile détachée tournoie longtemps, longtemps dans le ciel, et disparaît...

On a la respiration coupée. Onze hommes viennent d'être pulvérisés à cinq mille mètres d'altitude. Charlotte très impressionnée.

5 Avril.

Hier au cours du bombardement de Billancourt, des bombes sont tombées sur le champ de courses de Longchamp pendant la réunion de réouverture.

On a rapidement débarrassé la pelouse des cadavres et le programme a continué, après ce « léger incident ».

7 Avril.

À Bobino, une revue bon enfant et d'un rythme excellent : « Ah ! la Belle Époque ! » Dans les jours sombres, le rappel des temps heureux comble de joie le populo.

9 Avril.

Harry Baur avait été incarcéré : la Gestapo lui reprochait d'avoir trompé les autorités allemandes sur son aryanisme et d'avoir commis une sorte de crime de lèse-majesté en se faisant présenter au Führer, lui, Juif. En conséquence on lui réclamait une quinzaine de millions représentant le coût des films qu'il avait tournés à Neübalbelsberg et qui seraient détruits.

Comment Baur a-t-il réussi à se faire relâcher, je l'ignore. Mais en sortant de prison sa santé était si ébranlée qu'il vient de mourir à Paris.

J'avais connu Baur en octobre 1914, au dépôt du 31^e à Albi, alors que je revenais du front. Il était totalement inapte au métier des armes et je me souviens de l'avoir accompagné comme caporal, au conseil où il fut réformé.

En permission, je le vis jouer avec une grande ardeur guerrière le héros de la *Bataille*. Au printemps 18, je déjeunai chez lui avec Madeleine Carlier et Jeanne Benouard. C'était l'époque où les Allemands tentaient une offensive désespérée pour percer le front.

— Ah ! si les Allemands revenaient sur Paris, s'écria Harry, je n'hésiterais pas à *reprendre mon fusil* !

16 Avril.

À la sortie du vernissage triomphal de Dignimont à la Galerie Charpentier, les Vaucaire nous emmènent dîner dans un petit restaurant à la mode qui s'intitule *La Marée*, où l'on ne sert que du poisson et des coquillages. Cohue indescriptible ; cinquante personnes attendent au bar que les dîneurs aient terminé pour s'emparer de leurs places, et entre les tables et le bar, il y a une queue de cinquante autres personnes qui prennent leurs numéros.

À peine nous a-t-on servi le fromage que le patron veut nous pousser au dehors. Comme je rouspète sans aménité, Cora pleine d'indulgence me dit : « Que voulez-vous, c'est la guerre. Il faut bien que les tables servent trois fois dans la soirée ». Ainsi, à cinq cents francs par tête de cochon, on ne peut même pas brouter tranquilles ! Et les clients sont tellement habitués à faire la queue et à dire de grands mercis aux traiteurs qui les écorchent et les bousculent, que personne ne proteste, sauf moi, grand mal élevé.

J'offre une tournée à la Lorraine ; mais il n'y a ni bière, ni vin, ni café, ni liqueurs : jus de tomate ou eau de Vittel.

En rentrant, nous sommes bloqués pendant une heure par une alerte au métro Châtelet.

Petite histoire :

Feu Goebbels arrive au Ciel. Saint Pierre le fait entrer dans l'ascenseur qui se met à descendre : premier arrêt : c'est le Paradis, le plus beau paysage qui se puisse rêver, les femmes les plus adorables, les athlètes les plus splendides... Mais Saint Pierre appuie sur un bouton. Deuxième station : le Purgatoire : le climat est tempéré, les créatures béates et mon Dieu, on n'y est pas si mal que ça. Mais Saint Pierre appuie sur le bouton, et voici la troisième station : un lac de boue où pataugent de misérables créatures qui n'ont plus figure humaine. C'est l'Enfer. Saint Pierre ouvre la porte, mais Goebbels

proteste, il demande à remonter là-haut où l'on est si confortablement. Saint Pierre lui réplique :

— Là-haut, *c'est la propagande...*

28 Avril.

Visité dans son atelier Gus Bofa que je n'avais pas rencontré depuis quatre ans. Toujours sarcastique, dissimulant son cœur tendre sous une carapace de glace. Un porc-épic qui souffre peut-être de ses piquants.

Bofa m'explique la guerre à sa manière : les nazis, c'est la bande à Bonnot. Ils sont tombés avec des mitraillettes sur nous, paisibles promeneurs armés de parapluies et de cannes à pêche. Mais Bonnot a mal fini, la police l'a eu. Il en sera fatalement de même des Allemands.

C'est le rôle des Américains et des Russes, peuples innombrables et industrialisés, de les anéantir. Les Français avaient atteint un trop haut degré de civilisation pour participer effectivement à une chose aussi stupide que la guerre.

Nous ne sommes d'ailleurs qu'au début du cataclysme. La guerre durera des dizaines d'années. Quand les Allemands auront été exterminés, les Russes entraîneront l'Asie contre l'Europe.

Descendant de son trépied, Bofa me parle de Mac Orlan qui, à Saint-Cyr-sur-Morin, attend l'arrivée de la *Cavalière Elsa* et de Roland Dorgelès qui s'est passablement ridiculisé en sollicitant la tenue et le rôle de correspondant de la drôle de guerre.

— Cette guerre, conclut-il désabusé en allumant sa vingtième cigarette, est venue trop tôt après l'autre – la nôtre. Nous sommes trop vieux, mon cher, pour tirer de cet événement une valeur intellectuelle quelconque.

2 Mai.

Dignimont a remis à Hazan les 16 aquarelles pour l'illustration de ma *Belle Amour*. Hazan, lui a refusé deux planches en le priant d'en faire deux autres.

— Je ne referai rien du tout, a répliqué Dig au téléphone, je ne vous reconnais pas le droit de juger mes dessins et de plus, je vous emmerde.

Il est parfait.

11 Mai.

Effondrement italo-allemand en Tunisie. Rommel est rentré en Allemagne pour « raisons de santé ».

13 Mai.

La bande de la rue Lauriston :

Jeanson me raconte une curieuse histoire :

Un monsieur, dévalisé par de faux policiers, porte plainte. L'enquête de la police n'aboutissant pas, il s'adresse à une agence privée. Celle-ci lui révèle que ses faux policiers appartiennent à une bande de gangsters dont le centre est rue Lauriston. Le monsieur remercie du tuyau et se rend à la Préfecture de Police ; il est reçu par un haut fonctionnaire et lui explique qu'il a identifié ses voleurs ; c'est « la bande de la rue Lauriston ».

— Malheureux ! Ne prononcez pas ce nom ! s'écrie le fonctionnaire en jetant des regards éperdus autour de lui. Il n'y a rien à faire contre ces gens-là !

— Et tu ne devineras jamais, ajoute Jeanson, quel est le chef de cette bande de faux policiers qui, en cheville avec les Allemands, dévalise les gens ?... C'est Bony. Le fameux Bony de l'affaire Stavisky !

Les journaux annoncent que si les Allemands n'ont pas défendu Tunis, c'est pour des raisons « humanitaires » pour éviter des pertes à la population civile.

Elle est bien bonne !

Vichy a cité à l'ordre de l'armée les officiers qui ont dirigé le combat en Tunisie contre les Franco-Anglo-Américains et se sont fait rapatrier en avion, abandonnant leurs troupes.

19 Mai.

La radio anglaise a annoncé la destruction par des avions – qui se sont sacrifiés pour la plupart – de très importants barrages dans la Ruhr.

C'est un Juif qui aurait indiqué le raid aux Anglais. Les journaux berlinois déclarent que « ce nouveau crime juif sera expié et retombera sur ses inspireurs ».

20 Mai.

Tous les journaux publient le même reportage dicté par la propagande allemande sur « le mur de l'Atlantique ». Dans *L'Œuvre* le topo est signé de « son correspondant spécial » Auguste Nardy, sous le titre :

« *En suivant le rempart des côtes de la Manche* »

« *L'Europe en état de défense.* »

« *Un travail gigantesque qui rejoint et complète celui du grand Vauban.* »

« ... Vauban ne fut-il pas, écrit Auguste Nardy, suivant un mot à la mode, le *Todt de Louis XIV* ?

« ... Nous avons eu *la bonne fortune* de pouvoir visiter les parties les plus importantes de ce rempart de la Manche et de l'Atlantique ».

C'est le même Auguste, ex-gérant du *Canard*, qui écrivait en 1940 dans la même *Œuvre* – mais celle de Geneviève Tabouis – une apologie de la RAF.

Mine de rien...

« Le Maréchal et son gouvernement sont les autorités légitimes à qui nous devons tous obéissance », dit l'Amiral Esteva dans une allocution radiodiffusée adressée aux Tunisiens avant de quitter Vichy.

... À la suite de quoi, les Tunisiens ont acclamé les troupes de Leclerc et de Eisenhower.

Rencontre Pierrefonds-Leperche : quoique tous deux collaborateurs, ils se méfient un peu l'un de l'autre. Tous deux sont anciens combattants et blessés d'infanterie ; en politique, l'un vient de l'extrême-gauche, l'autre des « Croix de Feu ».

— J'ai cru qu'il serait possible d'organiser quelque chose avec les Allemands, dit Pierrefonds, mais on ne peut pas travailler avec eux, ils n'aiment que les domestiques...

Gala Courteline très réussi au Théâtre-Français. Madeleine Renaud remarquable dans Adèle de *Boubouroche* ; Brunot manque de poids.

Nous devisons au foyer avec les Zimmer lorsque passe Morand. Bernard lui dit bonjour, moi pas. Puis nous parlons de l'homme qui voulait des « cadavres frais » :

Quand Morand annonça son mariage avec la Princesse Soutzo, Bibesco qui le déteste lui télégraphia : « Est-ce la mère ou la fille ? » C'était la mère.

De Vichy, l'Amiral Esteva déclare dans une allocution radiodiffusée adressée aux Tunisiens :

« Malgré la distance qui nous sépare en ce moment pour une durée qu'il n'est au pouvoir de personne de prévoir, vous entendrez ma voix comme lorsque j'étais au milieu de vous, à Tunis, dans les villes, les villages ou les coins les plus éloignés de la Régence. Aujourd'hui, je vous rappelle que le Maréchal et son gouvernement sont les autorités légitimes, les seules à qui nous devons tous l'obéissance. »

27 Mai.

Le mot de la fin :

« Jusqu'au dernier jour de leur héroïque épopée, les défenseurs de la Tunisie ont eu l'initiative des opérations », écrit le *Pilori*.

31 Mai.

« Quels que soient les événements, déclare Pétain, je serai toujours là... »

Voire...

11 Juin.

Le préfet de Chambéry a voulu faire une surprise au Maréchal, en tournée en Savoie. Il a annoncé qu'il allait lui présenter un de ses camarades de promotion. Et l'on vit entrer, soutenu par deux infirmiers, un vieillard cacochyme et complètement gaga...

Le Maréchal aurait trouvé la surprise de très mauvais goût.

19 Juin.

Faute de monde :

Le général Anthoine a été arrêté chez lui à trois heures du matin. À la suite d'un attentat commis boulevard Raspail contre un officier supérieur allemand, la Gestapo avait décidé, par représailles, d'incarcérer un général français résidant dans le quartier. Le sort est

tombé sur Antoine, qui a quatre-vingt-quatre ans et est un ami personnel du Maréchal.

20 Juin.

Nous sommes deux à avoir fait la même découverte : Maurice Garçon et moi, à savoir que le premier message aux Français d'un certain maréchal emploie exactement les mêmes formules que le dernier message d'un autre maréchal à ses troupes.

Garçon s'amuse à lire à des amis l'ordre du jour de Bazaine et demande : « De qui est-ce ? » Et tout le monde répond : « C'est de Pétain ! »

Nouvelle orchestration – Oh ! combien significative – de la presse vendue : Thème général : « Et si les allemands perdaient la guerre ? »

La question est posée.

Quoique prisonnier rapatrié malade, mon coursier Fernand avait été convoqué pour travailler dans une usine de Clichy.

— Ils m'ont pas eu en Allemagne, déclara-t-il, ils m'auront pas plus ici.

Devant la Commission, il est entré en transes, a poussé des hurlements inarticulés et, « du moment que c'était comme ça », a demandé à être immédiatement hospitalisé. Ils ont vu à quel enqueteur ils auraient affaire, et ils me l'ont renvoyé.

Petite histoire :

Le Fritz — Ah ! je le retiens votre Paris ! Je sors de la gare de l'Est, je pose ma valise sur le trottoir pour allumer un cigare ; j'allume, je me retourne pour reprendre mon bagage : la valise avait disparu !

Le Français — Eh bien moi, il m'est arrivé encore mieux. Je débarque à la Centralbahnhof à Berlin, je pose ma valise sur le trottoir pour allumer une cigarette ; j'allume, je me retourne... *La gare avait disparu !*

27 Juin.

Titre des journaux :

« *L'Allemagne souhaite plus qu'elle ne la craint une tentative d'invasion* », écrit le D^r Goebbels.

7 Juillet.

Lucienne téléphone à Alfred Fabre-Luce pour lui demander quelques exemplaires de son livre *Journal de la France*, tome 3, qu'il vend à son domicile et dont tout le monde parle. Il promet d'envoyer les exemplaires.

9 Juillet.

Fabre-Luce a été arrêté hier. Il avait omis de demander le visa allemand et avait simplement reproduit le numéro de visa du tome précédent, d'une toute autre inspiration.

23 Juillet.

Saisie au *Crapouillot* ou *La Police avec nous !*

Sur le quai, M^{me} Lécuyer, bouquiniste, vend un vieux numéro du *Dictionnaire des Girouettes*. Après lecture, l'acheteur reparaît et reproche aigrement à la marchande de répandre une publication où le chef du gouvernement, M. Laval, est traîné dans la fange. M^{me} Lécuyer envoie promener le client mécontent, lequel se précipite à la Tour pointue pour la dénoncer. Deux inspecteurs radinent et saisissent les exemplaires des *Girouettes*.

Ils se présentent ensuite, en mon absence, au *Crapouillot* aux fins de perquisition. Lucienne, ma secrétaire, leur affirme que la livraison délictueuse est depuis longtemps épuisée.

Ils n'insistent pas et s'installent à mon bureau pour rédiger leur rapport.

— Votre nom ? demandent-ils à ma secrétaire.

Elle est juive, vit sous un faux nom et les lois raciales lui interdisent à la fois d'être « en contact » avec le public et d'appartenir à la corporation de l'édition. Elle a l'idée de donner le nom de la comptable, M^{me} Vacher.

— Madame Vacher, bien... et votre nom de jeune fille ?

Ici, Lucienne se trouble, et pressée de questions, avoue :

— Je vous ai trompés ! Je m'appelle Lucienne Bloch ! Je suis juive !

Là-dessus les deux inspecteurs se mettent à rigoler et lui disent :

— Ne vous en faites donc pas, ma petite ; quand vous aurez trouvé un nom de jeune fille un peu plus catholique, vous nous téléphonerez à la Préfecture, bureau N^o...

Dieu merci, elle était tombée sur deux gaullistes !

24 Juillet.

L'ex-anarchiste Tabarant, qui signe L'Imagier dans *L'Œuvre*, refuse bruyamment un prix de 2 000 francs de l'Académie des Beaux-Arts pour son œuvre : « La vie artistique au temps de Baudelaire ». « J'ai la fierté, écrit-il, d'être un *indépendant sans défaillance*... J'espère, M. le Secrétaire perpétuel, qu'après avoir annulé cette attribution qui outrage en moi toute *une vie de libre isolement*... etc. »...

Cette fierté d'indépendance et cette vie de libre isolement n'ont cependant pas empêché le « lauréat malgré lui » Tabarant, de collaborer régulièrement à *L'Œuvre* de Déat et de fêter la convalescence de son patron en déjeunant au Café de Paris, ainsi que tous les collaborateurs du journal, à la même table que le général Stülpnagel, fusilleur des otages.

— Bon appétit, messieurs ! leur cria Henry Monier, du « Cadran ».

26 Juillet.

De *La France Socialiste* :

« La VII^e Armée Américaine a manqué son coup en Sicile occidentale. »

27 Juillet.

La « démission » de Mussolini est annoncée en tout petits caractères dans les journaux comme s'il s'agissait d'un fait-divers de peu d'importance.

Une belle famille :

« Les journalistes français ont été reçus hier au Comité Franco-Allemand, annoncent *Les Nouveaux Temps*... Du côté français, M. le colonel Leureux représentant la mission Scapini et M. Castagnet, chef de la délégation officielle française, ainsi que *M. Laubreaux*, rédacteur en chef du journal *Le Pont*.

C'est le frère du Laubreaux de *Je Suis Partout* qui dirige un journal français à Berlin.

28 Juillet.

De *La France Socialiste* :

La Défense germano-italienne se consolide en Sicile.

De *L'Œuvre*.

« Les événements de Rome
« SATISFACTION À BERLIN
devant les assurances données
PAR LE MARÉCHAL BADOGLIO »

Et Déat écrit : « L'Italie fait courageusement face à son destin ».

À propos de la chute de Mussolini :

— *De Rome* : Dans les milieux autorisés italiens, on déclare :

« Le changement de gouvernement n'a été ni une révolution, ni un coup d'État, *mais une crise ministérielle de caractère absolument constitutionnel* et qui a été résolu conformément à la Constitution. »

1^{er} Août.

Vichy, 31 juillet.

« ... Dans les Hautes-Pyrénées, une silhouette monumentale de Jeanne d'Arc, couvrant de son épée l'écu de France, sera dressée. Cette silhouette, réplique dix fois agrandie de la statue de Maxime Réal del Sarte, sera dotée, la nuit, d'un éclairage bleuté. »

Le tribunal de la région militaire de Florence a condamné Alfredo Sinoncini, d'Ancône, à six mois de prison « pour *avoir répandu des bruits alarmistes* ».

4 Août.

Leperche a vu des réfugiés de Hambourg qui débarquaient à Paris. Ils disent qu'il y a eu dans la ville 60 000 tués et 150 000 blessés.

3 Août.

De *L'Œuvre*, titre de Déat :

« DÉCLIN DE L'ARMÉE ROUGE »

5 Août.

Et voici la « défense élastique » !

Radio-Paris annonce que dans la région d'Orel, l'armée allemande a ingénieusement utilisé la méthode de *défense « élastique »*.

Dix minutes après, la BBC annonce la prise d'Orel par les Russes.

5 Août

Jean Dumaine est au camp de Weimar. On peut lui écrire, mais en allemand.

Article de Déat : « pour des amis inquiets » :

Les amis inquiets de M. Déat « ... redoutent que nous n'ayons misé sur le mauvais cheval ».

« ... Or, notre choix de juillet 1940 ne procédait pas d'un calcul des chances entre belligérants, il n'a pas varié depuis, il n'a jamais subi l'influence de la propagande étrangère, ni du bobard savamment colporté.

«... Nous avons jugé, c'est vrai, que l'Allemagne était de loin la première puissance militaire d'Europe, *nous restons tranquillement persuadés* qu'elle est en mesure de tenir tête à toutes les coalitions. Rien dans les événements actuels n'est de nature à infirmer cette conviction. Mais encore une fois, cela n'a rien à voir avec notre détermination ».

« ... Nous entendons proclamer que l'Allemagne, quoi qu'il advienne, a mérité de vaincre... Tant de force et de vertu alliées emportent le respect et l'admiration et, encore un fois, méritent le triomphe. »

6 Août.

« L'Europe doit sortir victorieuse de cette lutte gigantesque » déclare le Président Laval au représentant à Vichy de la *Deutsche Allgemeine Zeitung*.

Les Allemands évacuent la Sicile : »

« IL N'Y AVAIT PLUS DEVANT CATANE QU'UN CORDON PROTECTEUR POUR DONNER LE CHANGE » écrit *L'Œuvre*.

9 Août.

De *La France Socialiste* :

« *Les Anglais n'ont jamais gagné une guerre par les armes* », constate le D^r Goebbels.

23 Août.

Reçu la visite du jeune Alban Neige qui me raconte sa vie à Berlin dans une usine de conserves. Il chipe au passage une saucisse de temps à autre pour améliorer l'ordinaire. En Allemagne, beaucoup de Français en situation irrégulière circulent de ville en ville, vendant des bas de soie, pratiquant le marché noir et roulant les boches. De nombreux ouvriers se sont enfuis de Berlin lors des bombardements et se sont engagés dans des fermes qui manquaient de main-d'œuvre.

Alban est décidé à ne pas repartir et à se cacher à Paris.

24 Août.

De La France Socialiste :

« *L'abandon de Kharkov par les Allemands a permis un raccourcissement du front.* »

... bien entendu « suivant les plans prévus ».

3 Septembre.

Paris a reçu un grand nombre de bombes anglaises, d'avions sans doute désemparés : « À Auteuil, rue de Rennes, rue du Cherche-Midi...

Randeynes me raconte qu'il a failli être tué rue du Départ. Une femme, à côté de lui, a reçu une corniche sur la tête. Il a vu un immeuble entier s'évanouir.

Rue de Rennes, où je me rends, des barrages d'agents interdisent le passage. Les badauds commentent.

5 Septembre.

L'esprit de Jean Cocteau :

Bernard Grasset explique à Cocteau que l'éditeur est un personnage beaucoup plus important que l'auteur.

— Très juste ! réplique Cocteau. Et vous devriez bien imiter les producteurs de cinéma ; annoncer, par exemple, en gros titre : un livre de Grasset, et en petits caractères : *Paroles de Mauriac*.

Les affaires, dit Cocteau, prennent une tournure étonnante : Un monsieur, à Montparnasse, avait une tonne de sucre à vendre. Il en parle à un ami, qui en parle à un autre ami ; bref, de bouche à oreille,

huit jours après, le vendeur de la tonne de sucre venait de se l'acheter à lui-même.

Vous savez que j'ai été blessé ? Sortant de chez Piguet, je vois défiler un régiment allemand, avenue des Champs-Élysées. Je ne lis pas les journaux et j'ignorais de quelle manifestation il s'agissait. Je remarquai que ces Allemands portaient, avec beaucoup de déférence, je dois le dire, un drapeau français. Quels sentiments se peignirent alors sur mon visage, je l'ignore, mais j'écopai instantanément d'un grand coup de matraque dans la figure et de quantité de coups de poing et de pied sur tout le corps. Je me retrouvai chez Maxim's en fort piteux état, avec un œil fortement endommagé.

Quelqu'un lui demande ce qu'il a à l'œil, Cocteau répond : « C'est un compère Doriot ».

7 Septembre.

Impossible d'écrire dans le temps présent ; bien que je n'aie pas touché un pinceau depuis vingt-trois ans, je décide de me remettre à la peinture et d'exécuter vingt-cinq fois dix aquarelles différentes pour illustrer vingt-cinq exemplaires « uniques » de ma « Belle Amour », que j'exposerai en décembre. C'est une formule inédite en bibliophilie, et, me dit André Marty : « Une gageure ».

8 Septembre.

De *La France Socialiste*, titre :

« Le pessimisme de Harry Hopkins, l'homme de confiance de Roosevelt. »

9 Septembre.

Capitulation de l'Italie.

« Le gouvernement allemand, qui depuis le 25 juillet s'attendait à cette trahison, a pris toutes les mesures militaires nécessaires. »

10 Septembre.

« Le rouge de la honte est monté au front de tous les Italiens bien nés, écrit Déat. Jamais félonie n'a été perpétrée avec plus de soin,

plus de préméditation, plus de perfectionnement dans l'hypocrisie... »

Adolf Hitler adresse un appel au peuple allemand : « Du point de vue militaire, a-t-il déclaré, la défaillance de *l'Italie a peu de signification* ».

13 Septembre.

Un film rocambolesque : « Mussolini est libéré par des parachutistes allemands ».

Sous-titre assez comique de *La France Socialiste* :

« Badoglio a osé livrer aux Anglo-Américains une terre française : La Corse. »

... que les Allemands avaient précédemment livré auxdits Italiens.

15 Septembre.

De *L'Œuvre* :

Titre : « *Les Anglo-Américains débarqués dans le Golfe de Salerne sont rejetés à la mer* ».

« ... Cette défaite est comparable à celles de Dunkerque et de Dieppe. »

Je rencontre Leperche :

— Eh bien ! Qu'est-ce que je vous avais dit ? Vos Anglais sont foutus ! Ils ne savent que rembarquer : Dieppe, Dunkerque, la Grèce, l'Italie ! Dans un mois la guerre est finie !

« *Sur le front de l'Est, la tactique allemande est de fatiguer l'adversaire.* »

Défense offensive.

« ... La stratégie actuellement pratiquée par les Allemands apparaît maintenant clairement.. Elle n'a pas été seulement dictée par le désir d'épuiser les forces adverses et de ménager les leurs, mais très nettement aussi de fatiguer l'ennemi en le contraignant à « manger des kilomètres. »

16 Septembre.

À propos du dur bombardement anglais du 15, Lefèbvre a entendu une femme dire : « C'est épouvantable ! Voilà que

maintenant on tue les civils ! »

Et Luc-Albert Moreau me rapporte ce mot d'une femme de ménage, qui, apprenant que des immeubles du XVI^e ont été touchés, disait avec satisfaction : « Enfin ! Ça tombe aussi sur des quartiers riches ! »

18 Septembre.

Les Américains s'étant maintenus sur leur tête de pont, *Aujourd'hui* déclare :

À Salerne, les Allemands ont gagné la première manche.

Paul Morand est nommé ministre plénipotentiaire à Bucarest, le rêve de sa vie.

20 Septembre.

Le Maréchal dit aux Français :

Ne cédez pas, il faut tenir ferme à la barre, c'est ce que je fais.

Il y a deux sortes de cartes de pain en vente : les fausses et les volées. Les volées valent plus cher. Les cartes se sont payées d'abord 32 francs, puis 100, 200 et enfin 375 francs les cartes T (travailleurs de force) et 300 la carte ordinaire.

24 Septembre.

Les Allemands en pleine retraite en Russie, annoncent : « Les Soviets s'efforcent en vain de contrarier les mouvements allemands ». (*Aujourd'hui*).

25 Septembre,

« En URSS, la tactique de décrochage porte ses fruits. Abandons délibérés. » (*Aujourd'hui*).

1^{er} Octobre.

De *L'Œuvre* :

« Maigres résultats d'une vaste offensive. »

« ... Assurément Staline peut faire sonner bien haut les noms des villes et même des villages ainsi réoccupés. Mais à considérer les

choses en stratège et en économiste, le « Maréchal » et petit père nourricier de toutes les Russies *n'a pas de quoi être très satisfait.* »

14 Octobre.

Un film pénible mais remarquable : *Le Corbeau* avec Fresnay ; certaines scènes extérieures – un enterrement en particulier – sont si bien prises que le spectateur a l'impression de voir un documentaire.

Colette, secrétaire du *Crapouillot* pendant quinze ans, qui est depuis la guerre fermière à Pont-de-Ménat, me raconte l'activité du maquis dans le Puy-de-Dôme. Sa famille a eu une alerte terrible : Une auto du maquis rencontrant une auto allemande l'avait mitraillée, tuant un officier. Les Allemands avaient riposté en tirant sur les pneus de la voiture française, qui parvint difficilement à atteindre Pont-de-Ménat et se réfugia dans la cour de la ferme de Colette. Puis les maquisards s'enfuirent. Une heure après, les Allemands cernent le village, perquisitionnent dans toutes les maisons, mais passent vingt fois devant la petite Citroën abandonnée, pleine de grenades et de fusils, au beau milieu de la cour. Elle a eu chaud !

15 Octobre.

Dîner chez les Blanchard avec un Italien antifasciste, ancien ami de Mussolini et qui imite le César de Carnaval d'une façon fort amusante.

Il nous raconte que Mussolini, quand il devait prononcer un discours au balcon, était pris de trac comme certains comédiens sur le point d'entrer en scène, et se mettait à trembler. Deux membres de la milice fasciste le prenaient alors par les épaules et le poussaient de force sur le balcon. Sitôt en contact avec la foule et au bruit des acclamations, le dictateur reprenait son assurance et se mettait à déclamer.

4 Novembre.

À Barbizon :

Ma mère a abandonné la peinture pour l'élevage et possède maintenant un véritable zoo : quinze chèvres et cabris, quatre oies, des canards, des poules, des lapins vivent en liberté dans le jardin

qu'ils ont d'ailleurs complètement ravagé. Comme un petit canard dénommé « Amour » était battu par ses frères parce qu'infirmes, on l'a installé aux cabinets. On rencontre des chèvres dans l'escalier et des poules sur les lits. Le jeune bouc fonce dans la salle à manger, saute sur la table, lâche quelques billes noires qui s'éparpillent et s'enfuit en gambadant gracieusement. Chaque bête a son nom propre. On boit le lait crémeux et on gobe les œufs frais, mais ma mère n'aurait pas la cruauté de tuer une de ses bêtes pour la manger. La seule oie qui ait été mise à la broche était morte d'un arrêt du cœur.

C'est l'arc de Noé.

Barbizon a successivement attiré les vedettes les plus variées.

Vers 1840, ce fut le paradis des peintres à barbe de bizon : – « *Millet aimait surtout la majesté des plaines ; Rousseau savait ce que le chêne dit au roseau* », chantait jadis l'Orphéon – puis des écrivains romantiques qui pèlerinaient à la Roche-qui-pleure. Plus tard, Barbizon devint le rendez-vous des comédiens, avec souper de centième « Aux Charmettes ». Trotsky s'y cacha, en lisière de forêt ; Weidmann y assassina et cacha le cadavre de sa victime dans la « Caverne des Brigands ». Aujourd'hui Barbizon subit une nouvelle invasion, celle des gangsters de presse et d'affaires. Luchaire y maria sa fille Corinne avec un certain Comte Guy de Voisins, qui passe pour faire le trafic de l'or et s'est imposé en payant *cach* à Grant le barman, dix bouteilles de gin à 2 500 francs pièce. « Le Monastère » a été acheté par un de Wiet, prétendu marquis, multimillionnaire de fraîche date, et l'on voit passer à cheval, dans « l'Allée aux Vaches », une « marquise » d'Abrantès.

Les vieux Barbizonnais regardent tous ces nouveaux venus d'un mauvais œil, parce que, dépensant sans compter, ils font monter les prix des fournisseurs.

En tête de mon catalogue de librairie, je place un petit tract :
Déplacements et villégiatures des collaborateurs du Crapouillot.
Jean Oberlé et Maurice Van Moppès à Londres.
Vertès à New-York.
Jacques Mathey à Fresnes, et ainsi de suite...

6 Novembre.

Histoire de boutique :

En septembre, j'avais reçu du Président du Comité d'organisation du Livre, M. Rives, une sommation d'avoir à ouvrir une boutique dans les trois mois, faute de quoi je serais rayé de la liste des libraires parisiens et ne recevrais plus aucune nouveauté.

Ainsi que dans tous les Comités issus de *La Révolution Nationale*, il s'agissait d'une manœuvre des grosses boîtes pour écraser bouquinistes en chambre et libraires en appartement.

Je trouve une boutique dans l'immeuble même où fonctionne mon « Office de Livre » depuis plus de vingt ans ; je l'installe et j'avertis le Comité.

— Oh ! minute ! me téléphone un certain M. Rossignol, le Comité serait prêt à vous donner un avis favorable, mais pas pour vous établir place de la Sorbonne.

— Où alors ? Place de l'Opéra, peut-être, avec un pas de porte d'un million ? Ou bien rue des Panoyaux ?

— Nous estimons que le Quartier Latin a déjà trop de librairies...

— Qu'on vende plus de livres autour de la Sorbonne que dans le quartier des Grandes-Carrières me paraît tout à fait normal !

— Ce n'est pas l'avis de M. Rives.

— Je ne vous cacherai pas que M. Rives commence à me courir !

— Vous le lui direz vous-même, monsieur.

— Quand il voudra ! monsieur.

Une heure plus tard, M. Rives m'appelait au téléphone et d'une voix suave :

— Monsieur Galtier-Boissière ? Un de mes collaborateurs m'a fait part de votre désir de me rencontrer, voulez-vous me dire votre heure...

Le lendemain, j'étais fort aimablement reçu au Cercle de la Librairie par le directeur vichyssois de l'édition, ex-auditeur au Conseil d'État.

Je lui expose les faits : mon arrière-grand-père était libraire-éditeur, 3, place de la Sorbonne, depuis 1830 ; moi-même, je suis patenté à la même adresse depuis vingt-trois ans ; s'il y a lieu de supprimer des libraires place de la Sorbonne, il n'a que le choix entre la librairie allemande « Rive Gauche » et « Les Presses Universitaires », toutes deux de création récente...

— Précisément, cher Monsieur, me confie M. Rives, c'est le propriétaire des « Presses Universitaires » qui fait partie de notre Comité et qui s'oppose formellement à l'ouverture de votre boutique.

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est M. Angoulvent.

— M. Angoulvent ? *Eh bien, je le ferai fusiller !*

— Vous ferez fusiller M. Angoulvent ? s'écrie M. Rives épouvanté !

— Comme je vous le dis, Monsieur Rives.

— Mais pour faire fusiller quelqu'un, il faut une raison, M. Galtier-Boissière !

— J'en ai une plus que suffisante ! Comment ! Voilà un « gros » qui a quarante mètres de façade sur la place de la Sorbonne et le boulevard Saint-Michel, et qui veut empêcher un « petit » – c'est moi – d'ouvrir une échoppe d'un mètre soixante-dix à côté de lui ? Alors, c'est ça le régime du Maréchal, « la Révolution Nationale » et « l'Ordre Nouveau » ? Eh bien, mes compliments !

— M. Galtier-Boissière, je vous en prie, ne vous énervez pas : demandez-moi plutôt une dérogation pour rester libraire en appartement et je vous l'accorde immédiatement.

— Je ne veux pas de dérogation ! Vous m'avez sommé d'ouvrir une boutique, j'ouvrirai une boutique !

— J'essaie de concilier les intérêts...

— En prenant le parti du gros contre le petit ?

— Mais non ! cher monsieur. Tenez : voulez-vous prendre l'engagement de ne pas vendre de nouveautés ?

— Ainsi, vous m'avez sommé d'ouvrir une boutique, faute de quoi je serais privé des nouveautés et vous me demandez maintenant de ne pas en vendre, pour m'autoriser à ouvrir la dite boutique ! Vous avouerez que c'est à se taper le derrière par terre !

M. Rives était perplexe.

— D'ailleurs, j'ouvrirai ma boutique le 15 novembre comme prévu, conclus-je, et sans vous demander aucune permission.

— Mais, Monsieur Galtier-Boissière, vous vous mettez dans un très mauvais cas...

— Aucunement. J'ai consulté une sommité, à savoir M. Baudelot : étant depuis vingt-trois ans habilité à vendre des livres au 3 place de la Sorbonne, je n'ai aucune demande à formuler pour changer d'étage, puisque je ne fais ni création nouvelle, ni transfert, ni extension de commerce...

— Je ferai étudier la question, balbutia M. Rives, qui me raccompagna fort courtoisement.

Et sur le pas de la porte, le dictateur vichyssois du Livre Français, me glissa :

— Monsieur Galtier-Boissière, vous ne me mettez pas dans les « Documents Crapouillotants » ?

1^{er} Novembre.

Tristan Bernard et sa femme sont internés au camp de Drancy.

Lorsqu'il fut arrêté au titre de Juif, le vieux Tristan dit à sa femme qui allait partager sa captivité :

— Ma chère amie, notre position s'améliore ; hier nous vivions dans l'angoisse ; à partir de maintenant nous vivrons dans l'espérance...

6 Novembre

Jacques Mathey qui tenait la rubrique artistique au *Crapouillot* vient de passer trois mois à Fresnes. « C'est un milieu fort intéressant, me dit-il avec son flegme habituel : maintenant que j'en suis sorti, je suis content d'avoir vu ça ». Il me raconte les mille ruses des détenus pour correspondre entre eux et avec le dehors ; et il me dit son admiration pour les petits gars qui partent pour le poteau en chantant la *Marseillaise*.

10 Novembre.

Avec Pierre Devaux, j'organise une petite tombola pour venir en aide au poète René Kerdyck, notre vieux copain, tombé dans la mistoufle et sur le sable à Périgueux. Tous les amis – artistes, écrivains, éditeurs – envoient de très jolis lots ; dessins, gravures, éditions de luxe, premiers tirages.

— Combien le billet ? demande Leperche, aguiché.

— Cent francs, dis-je... Mais je dois vous prévenir que notre ami Kerdyck est un peu juif.

— Alors, donnez-m'en pour cinq mille francs ! réplique Leperche « ordre nouveau », mais brave cœur.

Sacha Guitry va voir Tristan Bernard au camp de Drancy et lui demande quels lainages il désire : passe-montagne, chandail, caleçon chaud ?

— Donnez-moi un cache-nez, dit Tristan.

15 Novembre.

J'ouvre ma petite boutique, 3, Place de la Sorbonne avec une nouvelle vendeuse, Simone.

Le Maréchal a fait une petite farce à Laval. Il a préparé pour la radio un discours rappelant qu'il tient son pouvoir de l'Assemblée Nationale et qu'après sa mort, son successeur devra être désigné par celle-ci. Laval a averti les Allemands qui ont interdit la diffusion du discours.

Il circule sous le manteau. On suppose que le Maréchal, estimant que l'Allemagne a perdu la guerre, cherche à se rapprocher des Américains.

26 Novembre.

Je suis convoqué à la Police Judiciaire. Un commissaire m'apprend que j'ai été dénoncé et qu'une information est ouverte contre moi à propos de Kerdyck pour « organisation de loterie clandestine ».

Quelle drôle de mentalité, comme on dit dans le milieu, celle du bougre qui dénonce à la police une loterie de charité !

28 Novembre.

Le saligaud que je soupçonne de m'avoir mouchardé en sera pour ses frais : après consultation de Garçon, nous supprimons la loterie, nous remboursons les mises et nous vendrons les lots au bénéfice de René. J'espère dépasser de cette manière le chiffre prévu de 60 000 francs.

15 Décembre.

Les « appellations contrôlées ».

Noël approche, on ne trouve plus de vin que « d'appellation contrôlée » et de 100 à 180 francs la bouteille. « L'appellation contrôlée » se pratique dans certaines boutiques de la façon suivante : un détaillant reçoit un fût de vin de l'Hérault, il le tire et remplit les bouteilles que les clients lui ont rendues et qui portent des étiquettes de « Beaune », « Montrachet », « Beaujolais » « Château-Laffitte ». Les bouteilles qui portent l'étiquette

« Beaune », il les cote 180 fr., les bouteilles de « Beaujolais » 125 et ainsi de suite...

Découpé dans un journal clandestin cette citation d'un article d'Alain paru en 1928 :

« Savoir en qui se trouve l'amour de la patrie, en qui non, c'est impossible. Et même ceux qui disent qu'ils ne l'ont point je ne les croirais point trop. Savent-ils bien ce qui en est ? Il faudrait les voir sous le joug étranger. Qui conspirerait alors ? Qui serait en prison pour trop aimer sa patrie ? Le même homme je le parie, que nous voudrions mettre en prison parce qu'il ne veut point *dire* qu'il l'aime. Et qui serait alors hors de prison et servirait l'étranger selon son métier et sa fonction ? Plus d'un, sans doute, de ces hommes d'ordre et d'obéissance qui n'ont que la patrie à la bouche. Et c'est alors, quand la contrainte s'exercerait dans un tout autre sens, que l'on verrait la différence des paroles aux actes. Mais souhaitons que cette expérience ne se fasse jamais... »

18 Décembre.

J'ai terminé les 250 aquarelles pour illustrer ma *Belle Amour*.

Aujourd'hui vernissage au *Crapouillot*.

Les deux premiers visiteurs sont Léautaud, avec son cabat et Poiret-le-magnifique qui a l'air de sa propre cire au Musée Grévin... À cinq heures on est aussi serré que dans le dernier métro, lorsqu'apparaissent Michel Simon, Suzy Solidor, Bernard Blier, Coëdel, Marcel Achard, après cent autres amis...

Le soir, charmant dîner chez Fernande.

20 Décembre.

Garçon m'envoie sa plaidoirie (imprimée clandestinement) pour les « Cinq étudiants de Poitiers » meurtriers du docteur Guérin, PPF.

Garçon plaide : ce crime est atroce et je le condamne ; mais il est désintéressé. La victime est méprisable : le docteur Guérin hué au cours d'une conférence dans un village se plaint aux autorités allemandes, qui arrêtent une partie des paysans et mettent en prison les gendarmes chargés du service d'ordre.

Après avoir rappelé des exemples de meurtriers héroïques de l'antiquité, le défenseur établit un parallèle entre les assassins de Guérin et les auteurs allemands d'attentats pendant l'occupation de

la Rhénanie qui furent défendus par le docteur allemand Grimm, son ami :

« Grimm défendait devant les tribunaux d'empire les fiers enfants de Germanie. Il plaidait avec feu, cherchait des exemples dans le désespoir et prêchait l'indulgence. Les juges se montrèrent cléments et ils eurent raison de ne pas prononcer de peine irréparable contre ceux qui vingt ans plus tard, firent la grandeur et la force de l'Allemagne... Direz-vous, juges français, que vous serez moins pitoyables ? »

Le tribunal d'État, se rendant aux arguments de Maurice Garçon, rejeta l'intention d'homicide et reconnut seulement les accusés coupables de « violences ayant occasionné la mort sans intention de la donner ». Ils furent condamnés aux travaux forcés, donc sauvés. Mais le lendemain les Allemands s'emparaient d'eux et les fusillaient.

23 Décembre.

Carbone, le gangster marseillais a trouvé la mort dans l'attentat du Paris-Marseille.

Il arrive en retard un soir à la Gare de Lyon, glisse un gros billet dans la patte d'un contrôleur, exige une couchette. Le contrôleur expulse une vieille dame d'un coupé, sous prétexte de désinfection et y installe le bandit. Le train saute, Carbone a les deux jambes coupées ; la vieille dame est indemne.

L'enterrement au Père Lachaise fut, me dit-on, extraordinaire : le corbillard croulant sous les fleurs était suivi des splendides voitures de tous les grands tauliers de France et le général Stüpnagel s'était fait représenter, car Carbone n'était pas seulement l'arbitre des gens du milieu et des margoulins du marché noir, il « émargeait » au titre de conseiller technique...

Sacha Guitry insiste pour emmener Dignimont dîner chez Abetz. Dig refuse formellement.

— Alors quoi ? dit Sacha, vous ne voulez donc rien faire pour la France ?

1944

5 Janvier.

René me raconte les aventures de son ami P..., agent secret. Depuis quelque temps, des voix inconnues l'appelaient au téléphone ; il sentait qu'il était repéré. Ses amis, un jour qu'il les avait invités à dîner, préférèrent s'abstenir.

P... invita à leur place son crémier à qui il avait des obligations de marché noir, son épouse et leur cousin. À peine le trio s'était-il assis, que la porte est forcée, huit policiers allemands surgissent, revolver au poing, et les tiennent en respect. Ils fouillent le coffre-fort :

— Vous avez 300 000 francs dans votre coffre-fort ?

— Non, 400 000 francs.

— Non, 300 000 francs.

C'était bien 400 000 francs, mais il n'y avait qu'à s'incliner. Et on aurait pu fort bien y trouver 20 millions.

Les crémiers et le cousin ahuri furent relâchés le lendemain. Mais P..., soupçonné de parachutage d'armes, recel de parachutistes et espionnage, fut matraqué et torturé, sans que ses bourreaux réussissent à obtenir des aveux. Enfin il fut embarqué pour l'Allemagne.

À peine était-il dans un wagon à bestiaux avec quatre-vingts déportés – dont un fou – qu'il ne songea plus qu'à s'évader en déclouant les planches qui barraient la porte. Les autres détenus protestaient, craignant des représailles.

— Vous n'avez qu'à faire comme moi, leur dit-il.

Le trou enfin pratiqué, P... était trop gros pour passer. Il lui fallut enlever son pardessus, puis son veston, puis son chandail et enfin il put se glisser, sauter et rouler sur le ballast. Il entendit un cri : « Ein Mann ! » poussé par le mitrailleur de la plate-forme arrière qui lui envoya une volée de balles...

Il était déjà loin. Après s'être caché dans un bois, il alla frapper à la porte d'une chaumière. Un paysan était là qui, sans le questionner,

le fit entrer dans une cuisine où déjà un homme mangeait une soupe. P... se mit à table. Un troisième homme entra un peu plus tard et fut invité comme les deux autres à s'attabler. Puis ils partirent tous les trois sans que le paysan leur eût rien demandé.

Le lendemain les trois évadés étaient à Paris.

Les collaborateurs reçoivent par la poste de petits cercueils. Peu s'en vantent.

Hitler va publier ses « Mémoires » ; savez-vous sous quel titre ?
— « Dix ans de guerre-éclair » ! dit Charlotte.

10 Janvier.

On vend des harengs dans les rues et dans les métros. Bonne aubaine.

11 Janvier.

Pour fêter « les Rois », charmant dîner chez Jeanine dans l'île Saint-Louis : les Devaux, les Dig, Caklaguès, Marcel Herrand, Jean Marchat, la vedette de demain Coëdel, Frédéric Liautié, une sœur de Pierre Brisson, M^{me} Rouchaud. Yolande Laffon est reine de la fève et moi roi. « Le Roi boit ! » Après le dîner on pousse la chansonnette. Je chante *Cœur d'apache*, Coëdel *Quand un pompier rencontre une Espagnole* et Liautié conduit une *Boiteuse*.

Nous en oublions la Gestapo et le couvre-feu. Et voilà qu'il est trois heures du matin ! Les Dig habitent à côté ; tous les comédiens ont des « ausweiss », nous point et nous redoutons la patrouille. En un tournemain Jeanine organise un dortoir dans son salon pour Pierre et Nette Devaux, Liautié, Charlotte et moi. Le matin café au lit. Très bonne maison. On reviendra.

12 Janvier.

Ciano le bellâtre et de Bono, le vieux maréchal à barbichette, ont été fusillés.

13 Janvier.

Revu *l'Éternel Retour* de Cocteau et Delannoy. Le plus beau film depuis quatre ans. Les fridolins peuvent toujours s'aligner – et même

peut-être les Américains.

14 Janvier.

À la radio de Londres, Lucien Pemjean est dénoncé comme un des politiques qui organisèrent avant la guerre la conjuration Pétain. C'est Pemjean qui aurait inventé la francisque et lancé, avant Hervé, le slogan : « C'est Pétain qu'il nous faut ! » Moi qui ai vu un jour dans mon bureau ce vieillard tremblotant, j'ai peine à croire qu'il ait joué un rôle de premier plan dans le complot pétinesque et synarchique !

Voici le poème mirlitonesque qu'il fit imprimer pour ses 80 ans, avec sa photographie :

Le cinquième mois de l'année
Mil huit cent soixante plus un,
Par une belle matinée
De doux soleil et de parfum,

Je vis le jour. Ô destinée
Qui tisse le sort de chacun !
Bien que mon heure soit sonnée
Je ne suis pas encore défunt.

Car enfin – ce n'est pas un conte –
Aujourd'hui ce cinq mai, je compte
Bel et bien quatre-vingts printemps.

À vivre plus, je ne tiens guère
Mais pour voir la fin de la guerre
J'irais, ma foi, jusqu'à cent ans.
(5 mai 1941.)

1^{er} Février.

C'est l'hiver 40-41 qui fut le plus dur. D'année en année le ravitaillement s'est organisé. Cet hiver, à tous les étages, de la loge de la concierge à la mansarde, chacun reçoit des colis de province. Nous sommes ravitaillés par la Mayenne, la Bretagne, la Normandie et le Puy-de-Dôme, à des prix à peu près normaux.

Il y a les patriotes du maquis que les collaborateurs traitent de « terroristes » ; mais il y a aussi de simples bandits qui « rifaudent les paturons » des fermiers pour leur faire révéler la cachette de leurs petites économies du marché noir (des liasses de billets de cinq mille empilées dans une lessiveuse).

L'astuce des journaux est de mêler les uns et les autres dans une même rubrique.

Rafles dans les grands cafés et à la porte des cinémas. Déportation immédiate.

7 Février.

Découverte d'un complot contre Darnand. Les conjurés avaient retenu à Vichy une chambre d'hôtel, en face de l'Hôtel du Parc. Un voyageur arrive et donne au garçon une lourde valise à monter à l'étage. Quand le domestique pose la valise dans la chambre, elle s'entr'ouvre et il aperçoit une mitrailleuse : il ne dit rien à son patron, mais raconte l'histoire à un copain, cuisinier d'un mess de gardes du corps. La police est alertée et appréhende le voyageur, un colonel de l'armée de l'armistice.

11 Février.

Le secrétaire général au Maintien de l'Ordre déclare à la presse : « Notre action est avant tout française ».

Or Darnand, volontaire Waffen-SS, a prêté serment à Hitler...

Idem : annonce dans tous les journaux :

« S'engager dans le corps motorisé de la Luftwaffe, *c'est faire son devoir de Français* ».

Petite histoire : (racontée par Claude Marcy).

L'épouse du réfractaire demande à son cousin, employé au Zoo, s'il ne connaîtrait pas une bonne planque pour son mari.

— Nous venons justement de perdre un grand singe à la ménagerie, dit le gardien, je vais arranger sa peau, ton mari se mettra dedans et personne n'ira le repérer dans une cage, sous le poil d'un orang-outang. Ainsi fut fait.

Le dimanche suivant, la femme vient voir son mari au pavillon des singes ; il joue fort bien son rôle, gambade, se gratte les aisselles, risque même quelques gestes obscènes. Puis il se balance avec grâce au trapèze ; mais, pour éblouir sa moitié, il exagère un peu dans ses acrobaties et soudain, le voilà projeté dans la fosse aux ours !

La femme qui craint la férocité des ours s'affole et appelle au secours... Mais elle entend un ours bougonner :

— Elle va tous nous faire poisser, cette dinde-là !

Des pacifistes d'avant-guerre, les uns se sont parfaitement adaptés au régime hitlérien, les autres (comme Jeanson ou moi...) sont devenus gaullistes, donc jusqu'au-boutistes, par haine de l'oppression nazie.

Nous avons adopté le point de vue sentimental, l'attitude de Blanqui après Sedan.

Pierrefonds, lui, a conservé un équilibre et un sang-froid bien rares. Il ne se laisse jamais aller à l'emballement, réunit une documentation prodigieuse et s'efforce de rester perpétuellement objectif pour juger les hommes et les événements.

Son point faible, à mon sens, c'est que, profondément impressionné par notre déroute de 40, il surestime la puissance actuelle de l'armée allemande.

22 Février.

Youki Desnos à qui je téléphone, me coupe brusquement : « Rappelle-moi dans un quart d'heure, veux-tu ?... » Un quart d'heure après, elle me dit d'une voix altérée : « Les policiers allemands sont entrés pendant que tu téléphonais. Ils ont emmené Robert. Je vais essayer de lui porter quelque chose à manger rue des Saussaies. Heureusement qu'il a pris son gros pardessus. »

16 Mars.

Galerie Charpentier, vernissage de deux expositions qui se font vis-à-vis : Poiret et Jadelot. Les deux artistes ont le même âge : soixante-cinq ans, mais pas d'existences plus dissemblables ! Jadelot, qui a travaillé dans la pauvreté et l'isolement, montre au public pour la première fois son œuvre de visionnaire. Poiret a occupé la scène parisienne pendant quarante ans, tour à tour dessinateur, couturier, ensemblier, décorateur de théâtre, parfumeur, imprésario, comédien, mémorialiste, et après des triomphes et des chutes sensationnelles, voilà cette grande vedette revenu modestement à son premier métier, la peinture.

Ces deux vieux bonshommes sont touchants à voir, entourés l'un de quinze, l'autre de quinze cents amis.

La dernière de Vichy :

— Vous savez que le Maréchal est mort ?

— Non ! Depuis quand ?

— Depuis trois mois, mais son entourage le lui avait caché !

Les peintres qui firent du tourisme de propagande outre-Rhin allèguent, pour leur défense, que les Allemands leur avaient promis la libération des artistes prisonniers qu'ils désigneraient. Les Fritz n'ont pas tenu parole.

— Ces messieurs ont tout de même été un peu gênés, me dit Luc-Albert Moreau (qui a la dent dure), lorsqu'après la première nuit passée à l'hôtel, en Allemagne, ils trouvèrent le matin, sur la table de nuit, leur argent de poche pour la journée, en marks.

Délicate attention de la « Propaganda ».

« Les fauves aiment la cage », a dit Carco.

Je lis dans un bulletin d'information clandestin le procès Pucheu *in extenso*. Giraud piteux. Courage extraordinaire de Pucheu devant le peloton d'exécution.

31 Mars.

Léautaud est furieux contre Laubreaux qui a consacré trois colonnes à reproduire ses vieilles attaques contre les comédiennes juives. Ses articles datent de 1907 à 1914 !

— Je les ai écrits et je ne les désavoue pas, dit Léautaud, mais le moment était mal choisi pour les monter en épingle. Je ne suis pas polémiste, moi !

Landru n'était qu'un enfant de chœur auprès d'un Docteur Petiot qui a zigouillé une cinquantaine de personnes. Il semble qu'il offrait à des Juifs riches d'organiser leur fuite, les faisait venir chez lui porteurs de leur fortune et les faisait disparaître scientifiquement. Il était sans nul doute en combinaison avec la Gestapo qui a protégé son départ.

6 Avril.

À Asq, près de Lille, un train allemand qui arrivait de Russie ayant déraillé – sans occasionner de victimes, – les SS ont tué le chef de gare, les cheminots et une centaine de personnes du village. Les cheminots du Nord, informés de cet horrible massacre, auraient fait grève et le colonel des SS serait arrêté.

27 Avril.

Youki a été à Compiègne apporter une malle à Desnos. « Vous n'auriez pas pu en trouver une plus grande ? » lui a demandé un gardien allemand. Elle a pu embrasser Robert qui est très crâne. « Si ça ne t'ennuie pas trop que nous soyons séparés quelque temps, lui a-t-il déclaré, je t'assure que je suis enchanté de vivre pendant quelques mois dans un camp en Allemagne ; c'est un reportage magnifique. C'est formidable ce que j'ai déjà vu à Compiègne. Il y a des types merveilleux ! »

Youki a vu partir la colonne de déportés, sac sur l'épaule, tous criant aux femmes qui pleuraient : « Ne vous en faites pas ! À bientôt ! On les aura ! » entre deux files de feldgrau braquant des mitraillettes.

28 Avril.

Chaque quartier a maintenant sa vie propre : dans le V^e, qui a été très rarement touché par les bombes, nul ne penserait à descendre à la cave pendant les alertes. Par contre, aux Batignolles et à Montmartre, depuis le terrible bombardement du 21, tous les habitants, au premier chant de la sirène, se précipitent dans les profondeurs du métro, emportant dans de petites valises ce qu'ils ont de plus précieux. Sur les boulevards, de grands cinémas sont laissés ouverts pour recueillir les familles éplorées.

Pierrefonds refuse de croire au déroulement normal de la guerre, avec victoire finale. Il croit à une combinaison à l'Est ou à une combinaison à l'Ouest, avec renversement des alliances.

Le populo est d'ailleurs beaucoup moins conformiste que pendant l'autre guerre. Un cafetier de Barbizon me disait : « Quand les Américains débarqueront, ce sera l'arme à la bretelle. Les Boches aimeront mieux être occupés par eux que par les Cosaques ».

Charlotte a maintenant comme factotum un ancien colonel russe que le quartier Buci appelle « le petit Colonel ». Il apporte le pain, fait les commissions avec ponctualité et n'a pas son pareil pour dénicher toute denrée rarissime. En prenant congé, il baise avec déférence la main de la maîtresse de maison.

Il y a à Paris des types qui ne participant en rien à la résistance ne couchent jamais deux fois dans le même lit. Ils veulent faire croire

qu'ils sont traqués par la Gestapo et se persuadent peu à peu eux-mêmes.

Prix actuels du marché noir : viande, 350 francs le kilo ; vin, 60 francs le litre d'aramon ; 160 francs la bonne bouteille ; beurre, 700 francs le kilo ; une paire de chaussures de cuir, 2 500 francs ; un vélo, de 5 000 à 8 000 francs ; un paquet de cigarettes bleues, 120 francs ; un paquet de gris, 140 francs ; le kilo de tabac belge, 1 800 francs ; une grosse boîte d'allumettes, 10 francs.

29 Avril.

Le libraire de médecine de la place Danton, Lefrançois, renvoie son comptable ; celui-ci le dénonce à la Gestapo et fait découvrir derrière une rangée de bouquins un revolver chargé (peut-être placé par lui-même). Lefrançois est arrêté.

5 Mai.

En représailles de l'exécution à Alger du colonel Cristofini, de la Phalange Africaine, cinq chefs de la résistance ont été fusillés.

Inutile de nier l'évidence. La propagande de Philippe Henriot produit un effet considérable sur tous les malheureux qui ont eu à souffrir des bombardements. La voix bien timbrée et chaleureuse de l'orateur, son impeccable diction, l'habileté perfide de son argumentation portent sur beaucoup de Français moyens. « Écoutez Philippe Henriot, a dit Pétain le 1^{er} Mai, il vous donnera d'excellents conseils ».

12 Mai.

Pétain réside momentanément dans le somptueux château du faux comte de Fels, près de Rambouillet. D'après Jadelot, le pays est infesté de policiers de tout poil.

Petite histoire :

Une femme de prisonnier se présente à la consultation d'un médecin, lui déclare qu'elle est enceinte et, désireuse de cacher sa faute à son mari, lui demande de la faire avorter. Le médecin refuse. En vain prie-t-elle, supplie-t-elle, le praticien demeure inébranlable.

— Ah ! c'est bien vrai ce qu'on dit, conclut l'épouse adultère, *qu'on ne veut rien faire pour les prisonniers !*

On me cite avec admiration une addition de 8 200 francs pour une collation à quatre avec une bouteille de champagne, dans un restaurant de luxe des Champs-Élysées.

15 Mai.

Randeynes me fait déjeuner avec l'aviateur G... qui a eu une carrière des plus mouvementées : Le 20 juin 1940 il s'envole d'Istres avec son avion et va se poser en Angleterre où il s'engage dans l'armée de la France libre. Il participe à la défense de Londres, puis devient pilote du Général de Gaulle, pour lequel il a une grande admiration. Descendu et fait prisonnier à Tobrouk, il est renvoyé en France avec les soldats faits prisonniers en Tunisie ; s'étant rendu à Paris, il est repris comme prisonnier de guerre par les Allemands qui se servent de lui pendant un an comme pilote des lignes commerciales au-dessus de l'Allemagne et des pays occupés. Il vient d'être libéré.

L'aventure la plus cocasse que nous narre cet aviateur professionnel est la suivante : Pendant la bataille de Londres, au mois d'août 1940, il avait pris en chasse un « Junker » en même temps qu'un confrère canadien. Le Français et le Canadien, après avoir lancé leurs rafales de mitrailleuses qui abattent l'appareil allemand, se choquent dans l'air, et chaque pilote saute en parachute. Ils se retrouvent tous deux sur la pelouse d'un parc, à quelque distance de l'aviateur allemand, sauté lui aussi en parachute. Survient le propriétaire du parc qui demande aux trois gaillards leur identité : Français ! Canadien ! Allemand ! « Si vous voulez bien, dit le châtelain, je ferai l'Anglais dans l'histoire ! » Et il les emmène tous trois dîner dans son château, les traite magnifiquement et refuse de livrer l'aviateur ennemi à la police militaire avant qu'il ait fini son repas tranquillement. L'Allemand était d'ailleurs saoul comme un Polonais, ajoute G...

Nous voyons dans un ciné de quartier le film allemand « Le Mur de l'Atlantique » qui est très impressionnant. Ce ne sont que forteresses inaccessibles, lance-flammes en action, ascenseurs dégorgeant des centaines de fantassins armés jusqu'aux dents... Comment les Anglais passeront-ils ?

C'est maintenant que nous nous rendons compte de la vie pendant la Terreur. Tandis que la guillotine coupait des têtes chaque jour, la circulation, les affaires, les plaisirs ne cessaient pas ; cafés et théâtres étaient combles. Aujourd'hui, entre les deux dangers – Gestapo et bombardements – on vit, en tendant le dos, on vit sans faire de projets, mais on vit...

25 Mai.

À Barbizon :

André Billy me raconte que Béraud, repéré à Lyon, avait décidé de rentrer à Paris où sa silhouette est maintenant peu connue, et avait retenu un appartement. Au moment de signer le bail, le propriétaire lui demande de lui rappeler son nom :

– Henri Béraud.

– Henri Béraud ? Mais seriez-vous par hasard l'écrivain ?...

– Parfaitement, dit Béraud, qui se rengorge...

– Oh ! mais alors ! tout est changé, s'écrie le proprio, je ne vous loue plus ! Je ne tiens pas à recevoir des bombes dans mon immeuble !

Jean Oberlé vous parle :

Philippe Henriot, ministre de l'Information, débite des harangues entières pour réfuter Oberlé.

Imprévu des destinées ! Qui eût pu prévoir qu'Oberlé, le compagnon de mes farces de jeunesse, le charmant dessinateur du *Crapouillot* qui avait un « joli brin de plume au bout de son crayon », acquerrait par la radio une audience mondiale ?

La sirène mugit, si souvent dans la journée que les Parisiens ne font plus aucune attention aux alertes.

Ravitaillement de plus en plus difficile. Charlotte ne trouve même plus de légumes dans les boutiques.

30 Mai.

J'ai vu, en passant, Lefrançois derrière sa caisse. Les Fritz l'ont relâché ; c'est le comptable délateur qui l'a remplacé en prison.

Lefranc, antiquaire et marchand de tableaux, qui s'occupe de la liquidation des biens juifs, a été condamné à mort par la radio

anglaise. Il se vante ouvertement d'avoir mis à gauche 50 millions.

Je l'ai connu, il y a vingt ans, chineur pour le compte des gros antiquaires. C'est lui qui découvrit un buste – vrai ou faux – de Houdon dans la cour du Théâtre du Vieux Colombier où il recevait la pluie depuis des lustres. Il le vendit douze cents francs à un antiquaire du quai Voltaire qui le refila à François Coty, moyennant 250 000 francs.

Coups de fusil et coups de canon :

Avant la guerre de 14, on mangeait très bien dans un petit bistro d'habitues pour cinq francs ; avant 39, il fallait compter cinquante francs ; aujourd'hui, pour un hors-d'œuvre, un bifteck pommes frites, un dessert et une bouteille de vin, des petites boîtes vous comptent cinq cents francs. Aussi reste-t-on prudemment chez soi.

1^{er} Juin.

Nouveau recensement des employés pour le travail en Allemagne. Je fais sauter Lucienne de ma liste, bien qu'elle soit inscrite au Comité et aux Assurances et mon ami le bon docteur Plichet me figole un certificat de « tuberculose osseuse » pour Fernand.

48, rue de Rivoli, après deux heures d'attente, je suis introduit auprès d'un colosse allemand à figure carrée. Il prend mon papier et pointe Fernand : « Visite ! » — « Mais c'est un prisonnier libéré malade... » — « Visite ! » — « Voici un certificat de *tuberculose !...* » — « Visite ! » et il me montre la porte... « Au suivant ! »

Fernand s'est présenté à la visite qui est passée au pas de gymnastique : « Inutile de vous déshabiller ». « Bon !... bon !... bon !... » « Allons, pressons ! ». Il a tellement gesticulé et palabré qu'on a fini par le placer avec les infirmes qui seront affectés à Paris. Les autres partent demain pour Berlin... ou pour le maquis...

Plus aucune nouvelle de Jean Dumaine depuis le 1^{er} Janvier, lorsqu'il quitta le camp de Weimar pour une destination inconnue.

2 Juin.

Tous les journaux ont raconté l'incident des avions allemands survolant Nancy pendant un discours du Maréchal. Voici à ce sujet le charmant écho de *Je Suis Partout* :

« NE CRAIGNEZ RIEN...

» Au moment où le Maréchal parlait au peuple de Nancy, du balcon de l'Hôtel de Ville, deux grands avions surgirent volant très bas. Le vrombissement des moteurs couvrait la voix du Maréchal. Il y eut quelques rumeurs.

» Puis le Maréchal enchaîna :

» *Ne craignez rien. Ceux-là n'ont pas de mauvaises intentions contre vous. Tandis qu'il y en a d'autres !*

» Les avions qui volaient bas portaient la croix gammée ».

Les Allemands ont fait fabriquer un ersatz de *Canard Enchaîné* intitulé *Le Canard clandestin*. Aucun rédacteur n'a osé signer sa prose. Le texte est fort plat, mais il y a des petites annonces assez plaisantes. Celle-ci, par exemple :

Chef grand parti politique, dépositaire pensée napoléonienne, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, mais obligé partir Est, cherche fort des Halles, disposant corde solide pour le retenir. Sans quoi malheur. Se présenter.

Il s'agit du fameux commandant Costantini, directeur de *L'Appel* qui doit partir se battre dans l'Est depuis deux ans et n'a jamais quitté Paris.

Et cette autre :

La direction d'un grand journal du soir fait connaître qu'elle ne répond pas des engagements pris par le sieur Maurice Laban, qui s'en disait collaborateur et qui n'était que conseiller technique de société.

Ce Laban, qui faisait des campagnes retentissantes contre les mercantis, les dessous de table et les combines des Halles, vient d'être arrêté, d'après les journaux, pour avoir tripoté dans le marché noir du pinard.

6 Juin.

Enfin, ça y est !

Le débarquement a commencé ce matin en Normandie. On parle de parachutages dans la région de Rouen.

Dans la rue, les figures de tous les passants reflètent une douce joie.

7 Juin.

Avertissement du Maréchal qui continue à jouer son rôle :

« N'écoutez pas ceux qui, cherchant à exploiter notre détresse, conduiraient le pays au désastre. »

Philippe Henriot est à Berlin.

15 Juin.

Un « Avis » affiché et publié annonce que tous les membres des groupes de résistance seront considérés comme francs-tireurs et, s'ils sont faits prisonniers, fusillés.

On parle de villes du Centre occupées par le maquis. Ce mouvement n'est-il pas prématuré ?

18 Juin.

Dagalier, rencontré rue des Écoles, m'apprend un effroyable massacre perpétré par les Allemands dans un petit village voisin de Limoges, Oradour : des centaines de femmes et d'enfants enfermés dans une église et brûlés vifs.

On voit encore sur les murs l'affiche de « l'escargot » américain qui s'efforce en vain d'atteindre Rome...

« La route du beurre est coupée » a déclaré à la radio Hérold-Paquis. Le mot est drôle.

19 Juin.

« Des météores à la dynamite pleuvent sans arrêt sur l'Angleterre » (*L'Œuvre*). C'est la nouvelle arme secrète allemande. L'équivalent de la Bertha en 18 » en plus méchant.

21 Juin.

Massacre des Innocents :

Je viens de visiter avec Claude Blanchard nos pauvres amis de Brunhoff, effondrés. Leur fils Pascal a été assassiné par les Allemands. Affilié à la résistance, il était parti le 6 Juin à bicyclette avec deux amis pour la Sologne. Les jeunes Parisiens – une trentaine – se trouvaient à peine rassemblés dans deux fermes qu'ils sont soudain cernés par les boches. Ce sont des enfants ; Pascal, le plus âgé, a vingt ans. Ils n'ont pas d'armes, leurs papiers sont en règle. Les Allemands s'emparent de leurs papiers d'identité qu'ils brûlent, de leur argent qu'ils empochent. Et ils abattent ces enfants désarmés à coups de mitraillettes dans la nuque. Au maire du village

accouru, l'officier déclare : « Vous les jetterez tous dans le même trou. J'interdis de creuser des tombes individuelles ».

Les meurtriers partis, les villageois creusent une tombe pour chaque petit garçon et ces tombes sont fleuries chaque jour.

Un curieux périple :

Marcel Hiver me raconte l'extraordinaire odyssée d'un jeune Alsacien mobilisé et emmené dans l'Est par les Allemands, et fait prisonnier par les Russes. Les soldats prisonniers sont bien traités dans la patrie des « Ouvriers et Paysans » au contraire des officiers. L'Alsacien fait le bûcheron pendant un an sur les bords du lac Baïkal, vivant, sans pain, de sa pêche et de sa chasse ; puis il conduit un train de bois en Ukraine où il est de nouveau fait prisonnier, mais cette fois par les Allemands, qui le réincorporent. Il déserte avec un camarade, traverse toute l'Allemagne, débarque à Paris. Et il s'apprête aujourd'hui à rejoindre l'armée française d'Afrique du Nord en passant par l'Espagne...

Pierre Devaux a vu René Kerdyk à Périgueux. René a bien reçu les 80 000 francs que je lui ai envoyés, mais Pierre me laisse entendre que notre ami n'est qu'à demi satisfait : il s'imaginait que la loterie lui rapporterait au moins cinq cent mille francs.

22 Juin.

— Eh bien, dis-je à Leperche, vos « amis » sont en passe de recevoir la frottée ?

— Attendez, attendez ! Les petites bottes ne vont pas se déranger pour deux cent mille Anglo-Américains ! Il leur en faut un million sur le sol de France, alors ça vaudra la peine de les rejeter à la mer.

Prise de Cherbourg. Je gagne un pari à Leperche et lui en propose un autre : « Les Américains à Paris le 15 Août ». Il accepte, non sans se tordre de rire.

29 Juin.

À 9 heures du matin, Claude Marcy me téléphone : « Allo, c'est toi, le plus bel homme de Paris ? Tu sais la bonne nouvelle ? Philippe Henriot a été assassiné cette nuit dans son lit ».

Je descends sur la place, pour faire mon petit effet, mais tout le monde sait déjà l'exécution, qui a été annoncée aux miliciens du

lycée Saint-Louis au cours d'une prise d'armes.

2 Juillet.

Leperche me dit : « Nous avons perdu un guide, un ami... J'ai été deux fois le voir sur son lit de mort ; j'y ai amené ma mère et mon frère... »

Le mort qui parle :

À Radio-Paris, Hérold-Paquis, au lieu de vouer l'Angleterre comme Carthage à la destruction, prononce l'éloge funèbre de Philippe Henriot ; puis – coup de théâtre habilement ménagé – passe la parole au tribun : quelque mépris que l'on ait professé pour le menteur aux grandes oreilles, la voix ressuscitée du supplicié qui dénonce ses bourreaux ne laisse pas d'être impressionnante.

Une colonne de blindés allemands défile sur le boulevard Saint-Michel. Émergeant des coupoles, les écouteurs aux oreilles, les tankistes noirs qui montent vers le feu, regardent, en serrant les dents, les couples parisiens qui, aux terrasses, sirotent paisiblement l'apéritif.

Dans l'autre sens, un interminable convoi d'ambulances descend du front.

Et c'est tous les jours ainsi.

4 Juillet.

Campana me raconte que le Conseil Municipal, invoquant l'absence de précédents, a refusé d'exposer le cercueil de Philippe Henriot à l'intérieur de l'Hôtel de Ville. Les Allemands auraient exigé cette mise en scène, mais lorsque le cénotaphe fut apporté, il était trop grand pour passer par la porte et dut être installé sur la place.

« Une grande voix s'est tue », dit la presse. « La voix de son traître », dit Jeanson.

Vingt millions de gratification pour ceux qui permettront de découvrir les assassins d'Henriot.

5 Juillet.

Marthe et Jacques Mathey déjeunent à la maison. Tous deux furent arrêtés pour diffusion de tracts. Jacques a passé trois mois à

Fresnes et Marthe revient de Posnanie où elle était internée. En dépit de son âge, elle a conservé un moral étonnant. Dans son camp de femmes, une épidémie la sauva du travail forcé qui était épuisant. Mais elle se demande combien reviendront de toutes ces malheureuses qui n'avaient à manger par jour qu'une soupe au rutabaga ? Cette bonne bourgeoise a la plus vive admiration pour le courage indomptable des communistes.

Delattre lui demande :

- Vous ne faisiez pas de politique avant la guerre ?
- Mais si, j'appartenais au PSF du colonel de la Rocque !

7 Juillet.

Enterrement de notre vieux Jadelot mort subitement, dans la rue. Une alerte a suspendu le métro ; nous allons à Grenelle à pied avec Bernier ; bizarre église Saint-Christophe de Javel dont les prêtres barbus ont l'air de sacrificateurs tibétains. Par suite de l'alerte, le service précédent a été retardé ; il y a deux bières devant l'autel ; l'officiant décide de dire une seule messe pour les deux morts.

Tous les vieux amis du *Crapouillot*, écrivains et peintres sont là.

On trouve que la Galerie Charpentier a le mauvais œil : Poiret et Jadelot ! Coup double.

8 Juillet.

De nouveau convoqué pour le travail obligatoire, Fernand a changé de tactique. Il n'est plus tuberculeux, mais réformé avec pension à 30 % et il attend incessamment ses papiers du Ministère de la Guerre. Il a donné cinq cents francs de *Crapouillot* à un scribouillard qui mettra sa fiche sous le tas :

« Je les ai tellement machinés, dit-il, que je suis encore passé au travers ! »

Les camions allemands sont tous camouflés avec des branchages verts. Un garçon livreur qui passe place Clichy a placé une litière de feuillages sur le dessus de son tricycle. Tout le monde rit.

12 Juillet.

Service funèbre à la mémoire de Pascal de Brunhoff à Sainte-Clothilde. Des écussons tricolores. Une foule compacte et recueillie.

Après l'absoute, un jeune prêtre s'avance devant l'autel et prononce l'éloge du jeune patriote assassiné, avec une audace qui stupéfie les assistants.

14 Juillet

De *Je suis partout* :

« Les exercices (de tir au Fort de Romainville) venaient de commencer, lorsqu'on vit arriver M. Chasseigne, ministre du Ravitaillement qui est, on le sait, milicien.

» M. Chasseigne venait s'entraîner comme un simple franc-garde ».

15 Juillet.

Marcel Bucard, chef du Francisme, est à la Santé.

Il faisait, raconte-t-on, une « perquisition » pour son compte chez un joaillier juif, Haïk, qui alerta Police-Secours. Bucard remontait dans sa Delage, lorsqu'un car de la Préfecture survint et voulut lui barrer la route. Les agents tirèrent dans les pneus de sa voiture. Les gardes du corps de Bucard ripostèrent à coups de mitraillette, tuant deux agents.

Il fallut réunir un Conseil des Ministres pour décider l'arrestation. Cette frappe – séminariste défroqué, héros de la Grande Guerre, chef de la garde noire de Coty – est en effet *persona grata* auprès du Maréchal, de Laval, d'Abetz et des autorités allemandes !

Le portrait du gangster en chemise bleue, avec toute sa ferblanterie, couvre actuellement les murs de Paris : « Suivez le chef qui ne s'est jamais trompé ! »

16 Juillet.

Le bruit courait que Mandel, Reynaud et Daladier avaient été ramenés en France. Mandel vient d'être assassiné par la milice, en représailles du meurtre d'Henriot. Les journaux annoncent ainsi « la mort de M. Mandel » : « Durant son transfert dans un camp d'internement, la voiture qui le transportait a été attaquée sur la route. Au cours de l'échauffourée M. Mandel a été tué. Une information judiciaire est ouverte ».

Ainsi les miliciens n'ont même pas le courage de signer leur assassinat ; ils reprennent une fable classique, déjà utilisée il y a

quelques jours pour l'assassinat de Jean Zay.

Une grande enquête de *L'Œuvre* : « Comment survivre ? »

La question se posera en effet sous peu pour le Directeur de *L'Œuvre* et quelques-uns de ses collaborateurs.

18 Juillet.

Révolte des « droit commun » à la Santé. Les miliciens alertés ont tiré dans le tas. Bucard aurait refusé de se mettre à la tête de la révolte ; sans doute a-t-il eu peur d'un coup monté, d'une échauffourée au cours de laquelle il serait abattu comme Deloncle le fut, parce que devenu gênant.

J'étais chez le coiffeur, boulevard Saint-Michel. Un jeune Fritz se faisait raser à côté de moi. Par la vitre nous regardions passer un troupeau de vaches normandes harassées que des soldats allemands poussaient devant eux, en leur piquant les flancs du bout de leurs baïonnettes.

Soudain, le jeune soldat se dresse, et face aux clients, s'écrie :

— Normandie !... Allemagne !... deux mois... *kapout !*

Tout le salon de coiffure reste éberlué. Le jeune homme répète, d'une voix forte :

— Normandie !... Allemagne !... Deux mois... *kapout !*

Il halète, la figure contractée, croyant que nous ne le comprenons pas ou que nous n'ajoutons pas foi à sa prophétie. Et les clients, sans se compromettre, lui font des petits signes pour lui faire entendre qu'ils sont parfaitement d'accord avec lui et l'engager à se calmer...

Des généraux allemands prisonniers attaquent Hitler à la radio de Moscou.

21 Juillet.

La nuit de l'attentat raté contre Hitler, il y eut de sanglantes bagarres à Paris entre nazis et antihitlériens. Vaucaire, qui passait près du Ministère de l'Intérieur a trouvé la rue des Saussaies barrée par des soldats menaçants. Des éléments de la Wehrmacht avaient pris d'assaut les repaires de la Gestapo rue des Saussaies et avenue Foch.

Mais lorsque à minuit, le Führer, d'une voix blanche, parla à la Radio pour rassurer son peuple, les rôles furent retournés ; les

policiers s'emparèrent à leur tour des rebelles qu'ils passèrent par les armes.

22 Juillet.

— Les Allemands tentant leur dernière chance, vont employer les gaz, me dit Pierrefonds. Tous leurs soldats reçoivent actuellement une piqûre pour être immunisés. La guerre va devenir de plus en plus atroce. Et la France va être ravagée de Caen à Strasbourg.

— Et l'attentat ?

— L'attentat a échoué, mais le complot peut réussir.

La grande arme secrète, ce n'étaient pas les V1, V2, c'était la radio. Et ce sont les Anglais qui l'ont mise au point.

Les bons bourgeois gaullistes sont bien indécis : Livreront-ils leur cuivre pour l'impôt-métal ? Et s'ils ne le livrent pas, n'auront-ils pas à payer des amendes exorbitantes ?

Vraiment, ces Américains n'en finissent pas d'arriver !

Abetz en personne aurait été à la Santé délivrer Bucard.

Le fameux héros sans peur et sans reproche de Stalingrad, le Feldmaréchal von Paulus parle à Radio-Moscou. On aura tout vu !

28 Juillet,

Béraud publie un pamphlet : *Les raisons d'un silence*. Il raconte comment Carbuccia, un beau matin de 1943, l'informa que *Gringoire* devenait désormais résolument anglophile et qu'il lui fallait changer de disque.

Où Béraud galège, c'est quand il déclare qu'à cinquante-huit ans, il recommence sa vie à zéro, qu'il est pauvre et dénué de tout. Le leader de *Gringoire* ne palpait-il pas 18 000 francs *par article hebdomadaire* ? Après trois ans de guerre ces émoluments exceptionnels représentaient tout de même une somme assez rondelette ?

— Donnez-moi un mois, dit Leperche, un mois seulement ! Et vous verrez la situation entièrement retournée !

1^{er} Août.

Je Suis Partout est suspendu par Laval qui a flairé une allusion dans la manchette du numéro du 28 juillet :

« Napoléon disait de Talleyrand, son ministre des Affaires étrangères : « C'est de la merde dans un bas de soie ».

« *Nous n'avons plus de bas de soie* ».

2 Août.

Bunau-Varilla n'est plus. Si le propriétaire du *Matin* tenait à mourir dans son lit, il était temps.

3 Août.

Le communiqué allemand reconnaît, au sud d'Avranches, une percée des Américains « *qui se sont engagés peut-être imprudemment à l'arrière des lignes allemandes* ».

En attendant ils sont à Rennes et marchent sur Brest.

Les « durs » de la collaboration déclarent : « Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre ».

9 Août.

Rencontré Suzanne Werth. Elle a été blessée au pont de Sully-sur-Loire ; son mari, l'auteur de *Clavel soldat*, s'est échappé d'un village du Jura où les SS tuaient tous les Juifs et il a pris le maquis.

Elle me parle de V... qui a collaboré et s'excuse en disant : « Que voulez-vous, je suis vénal ! » et elle espère qu'il sera épargné. Chacun a son « bon collaborateur » comme autrefois on avait son « bon Juif ».

Goering aurait demandé aux SS de tenir trois semaines. Dans trois semaines, avec l'entrée en jeu des armes secrètes nouvelles, la situation pourrait être rétablie ! Et il y a encore des Allemands pour le croire !

10 Août.

Sur chaque pilier des arcades, rue de Rivoli, cette inscription à la craie : « Rendez-nous « *Je Suis Partout* ! »

13 Août.

Bernier m'apprend le suicide au gardéal de Drieu la Rochelle. Un mot court déjà : « Pourvu qu'il en réchappe ; il en fera une jolie nouvelle ! »

Céline se serait retiré en Suisse.

Le V3 ? : Un complet veston et une bicyclette.

15 Août.

Invité à déjeuner chez A.F. dans le quartier du Bois, je m'y rends à pied, le métro ne fonctionnant plus. Boulevard Saint-Germain, je rencontre l'éditeur Leprat, avec sa bonne tête de cheval, qui m'apprend qu'une convention pour l'évacuation de Paris a été signée à la Préfecture de Police. Plus loin, je rencontre le frère de Pierrefonds, acharné collaborationiste, qui me traitait l'an dernier de vieille miss anglaise. Il me déclare :

- Les Allemands sont perdus !
- Heureux de vous l'entendre dire...

F... m'annonce le débarquement des troupes alliées dans le Midi, dément la convention pour Paris et me raconte avec indignation les dernières combinaisons politiques : Herriot a eu avec Laval une entrevue à l'Hôtel de Ville. Le « bougnat » chercherait à rassembler les moins « mouillés » des collabos et les plus « mous » des résistants pour constituer un noyau parlementaire, à seule fin de dédouaner les personnages les plus compromis. Le chef du gouvernement de demain serait Chautemps, retour d'Amérique – « Il faut empêcher à tout prix ce croc-en-jambe à de Gaulle ! »

Laval aurait l'idée d'amener le Maréchal à Paris et de lui faire déposer une gerbe au Poilu Inconnu, aux applaudissements de la brigade des acclamations et de cent mille incurables imbéciles. L'Élysée a été préparé. Il s'agirait de démontrer aux Américains par une manifestation spectaculaire que de Gaulle ne réalise pas l'unanimité.

— Les collabos commencent à prendre peur, me dit-il, Luchaire, Sordet et de Brinon sont partis hier pour Baden-Baden. Quant à Carbuccia, il a envoyé une lettre circulaire annonçant que le dernier numéro de *Gringoire* a été interdit... par les autorités allemandes !

D'après lui, les banquiers et les patrons d'usine sont tremblants de frousse et redoutent chaque soir un putsch communiste.

— On pourrait essayer d'un peu de régime communiste pour les dresser, me dit-il. Je lui fais observer qu'à Berlin en 1930, Breitscheid, le leader socialiste m'a tenu le même langage au sujet d'Hitler... et le régime nazi a duré de 1933 à 1944.

F... m'apprend aussi que le cousin de mon ami Xavier de Hautecloque, le fameux général Leclerc, bien loin d'être au Maroc en dissidence du gaullisme – ainsi que l'annoncent les journaux – se trouve actuellement à Alençon avec sa division blindée et marche sur Paris.

Je rentre par l'avenue Foch. Un garçon, au milieu de la chaussée, fait tourner bride à toutes les élégantes cyclistes en route vers le bois et dont les jupettes abat-jour découvrent généreusement les cuisses roses : « Attention ! crie-t-il, ILS piquent les vélos au Racing ! »

Les terrasses réservées de l'avenue des Champs-Élysées sont toujours bourrées de Feldgrau qui boivent des bocks.

Au Cours-la-Reine, un fantassin vert, mélancolique, est assis, son Mauser entre les jambes, entre deux bonnes d'enfants.

Place de la Concorde, j'aperçois une douairière à cheveux blancs, vêtue de soie noire, très dignement assise sur le porte-bagage d'un cyclard.

Les berges ensoleillées de la Seine sont noires de monde. Des milliers de Parisiens se baignent en pleine eau tandis que la bataille fait rage à soixante kilomètres. Le fameux pêcheur à la ligne de 1814 est toujours au coin de son pont.

Pour la première fois, apparaissent sur les édicules des boulevards et sur les murs des affiches de la Résistance, des feuilles catholiques dénonçant les atrocités d'Oradour-sur-Glane. Les gens s'attourent en silence pour lire, en pleine rue, ces écrits séditionnels.

En rentrant chez moi, je trouve dans l'escalier une affiche indiquant que, par suite de l'arrêt du gaz, chaque locataire doit se faire inscrire dans un restaurant qui distribuera des plats à emporter.

16 Août.

Le 28 juin j'avais parié à Leperche une bouteille de fine contre une gouache que les Américains seraient le 15 août à Paris.

— Je considère que vous avez gagné ! me téléphone-t-il, toujours *fair play*, les Américains ne sont pas là, mais c'est tout comme !

Je Suis Partout, qui avait été suspendu, reparaît aujourd'hui. « *Je Suis Partout* est là » proclame Lesca, démentant tout projet de fuite, et Laubreaux surenchérit : « Je n'ai pas quitté Paris et n'ai nullement l'intention de le faire ».

Par habitude du mouchardage, on « donne » tout de même quelques amis aux vainqueurs de demain, comme on en « donnait » d'autres hier à la Gestapo : « Dès l'armistice de 1940, rappelle opportunément JSP, Sarment est un des premiers collaborationnistes ; on le voit dans tous les groupements nationaux... »

La manchette du journal porte : « Le prochain numéro de *Je Suis Partout* portera la date du vendredi 25 août ».

Je remarque que *L'Œuvre*, pour la première fois ne passe pas son annonce journalière pour les engagements à la « Waffen-SS. ».

Les miliciens du lycée Saint-Louis sont partis ce matin en camions.

Jeudi 17 Août.

La grande fuite des Fritz.

J'ai observé leur exode de la Sorbonne à la Gare de l'Est, et à la Gare du Nord, puis suis revenu à l'Opéra par le boulevard Magenta et la rue Lafayette. Sur toutes les voies, des dizaines, des centaines de camions, de cars bondés, de canons portés, d'ambulances chargés de blessés couchés, se suivent, se dépassent, se croisent. Au carrefour Strasbourg-Saint-Denis et devant les gares, des feldgendarmes à chaînes d'huissier règlent la circulation avec leurs disques, la police parisienne étant en grève. Rue Lafayette, venant des somptueux hôtels du quartier de l'Étoile, passent dans d'étincelantes torpédos des généraux amarante, monoclés, accompagnés de femmes blondes, élégamment habillées, qui semblent partir pour quelque plage à la mode.

Près des *Galleries Lafayette*, devant sa camionnette en panne, un soldat binoclard tente, sans succès de se faire prendre en remorque soit par des Français, soit par des Allemands ; il sourit sans se fâcher ni perdre confiance, à chaque nouveau refus. Il porte à la ceinture une grenade à manche.

Aux terrasses des boulevards et de l'avenue de l'Opéra des militaires de toute arme continuent à boire de la bière.

Devant la Kommandantur, je vois passer trois soldats vêtus de caca-d'oie, très vieux, très crasseux et tout petits. Je pense au mot du gavroche : « Si maintenant ils les coupent en deux, la guerre n'est pas près de finir ! »

Mot d'un Allemand aux Français : « Eh bien quoi ! vous nous regardez ! Vous ne nous avez donc pas suffisamment vus depuis quatre ans ? »

À 9 h 1/2 du soir, démarrent les camions qui emportent vers le Rhin les services du Trianon-Hôtel de la rue de Vaugirard. Place de la Sorbonne, de nombreux badauds les regardent s'en aller, le sourire aux lèvres. Et soudain, le dernier camion parti, les sentinelles SS du service d'ordre, la mitrailleuse sous le bras, s'avancent vers les badauds qui, pris de panique, fuient dans toutes les directions. De notre balcon, le mouvement de foule rappelle la photo russe de la fusillade du Palais d'Hiver. Soudain un coup de feu éclate, suivi de rafales de mitrailleurs. Nous passons vivement du balcon dans l'atelier.

Les balles sifflent, tracent des lignes de feu à travers la place, et crépitent sur les murs. Puis des détonations plus violentes éclatent. Je pense d'abord que ce sont des engins à retardement que les Allemands ont laissé pour protéger leur départ. Mais non, ce doit être un petit canon avec lequel ils bombardent la chapelle de la Sorbonne. La place est déserte. Je ne vois aucun cadavre.

Et maintenant, au lit, comme dit Pepys.

La pétarade continue pendant vingt minutes, et reprend par saccades.

À 10 h 1/2 nous écoutons la radio anglaise ; les Américains sont à Dreux et à Chartres. Déception ! Ce matin on les signalait à Rambouillet !

Vendredi 18 Août.

Dès 7 heures du matin je sors pour faire le tour du quartier : beaucoup de vitrines brisées et de vitres trouées par des balles. La chapelle de la Sorbonne présente quelques écorchures.

Un passant me dit qu'il y a eu cinq ou six tués hier soir boulevard Saint-Michel. Près de la rue Racine, une concierge lance des seaux d'eau sur une flaque de sang, puis balaie : « C'est une femme qui a été tuée là, explique-t-elle, et une autre est tombée devant le Tabac ».

Plusieurs personnes ont été abattues à l'entrée d'un hôtel où elles s'étaient réfugiées près de « La Source ».

Au coin de la rue de Vaugirard et de la rue de Médicis la maison d'angle a été canonnée et le feu a pris dans un appartement. Nous avons entendu hier soir, après l'échauffourée, la trompe des pompiers.

Autour des maisons touchées, de petits groupes se forment, où l'on échange des informations. L'atmosphère générale me rappelle le lendemain du 6 février :

« Ne faites pas de rassemblement, conseille un passant, ILS tirent sur les groupes ! » On se sépare.

Une petite affiche blanche, avec drapeaux tricolores entrecroisés m'attire. Je lis :

GOUVERNEMENT PROVISoire DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LES ALLIÉS SONT AUX PORTES DE PARIS. FORMEZ-VOUS PAR GROUPES DE CINQ. PRÉPAREZ-VOUS À L'ULTIME COMBAT CONTRE L'ENVAHISSEUR. LES COMBATS ONT DÉJÀ COMMENCÉ DANS PARIS.

ATTENDEZ LES ORDRES, SOIT PAR AFFICHE, SOIT PAR RADIO, POUR AGIR, LES COMBATS AURONT LIEU PAR ARRONDISSEMENT ».

Une autre affiche qui appelle « LE PEUPLE DE PARIS ET DE SA GRANDE BANLIEUE À L'INSURRECTION LIBÉRATRICE » est signée de Cachin et des élus communistes.

Pierrefonds me téléphone : Laval et les ministres, sauf Cathala, auraient été faits prisonniers par les Allemands et envoyés à Belfort. La convention négociée par la Légation de Suède pour l'évacuation de Paris se terminerai ce soir ou demain. Entre le départ des Allemands et l'arrivée des Américains, Pierrefonds prévoit un putsch des communistes qui voudraient placer les Américains devant le fait accompli.

Lucienne, qui arrive au bureau à 9 heures comme d'habitude, me raconte que les voisins avaient commencé à démolir les barrières blanches du « Soldatenheim » du carrefour Médicis pour les convertir en bois de chauffage, mais les Allemands sont intervenus et ont fait replacer les barrières.

La circulation est normale boulevard Saint-Michel. Mais des SS restent toujours en faction à l'entrée de la rue de Vaugirard.

Soudain j'entends un coup de feu. De mon balcon, je vois les SS de faction remonter en courant le boulevard, la mitraillette à la main, suivis d'un sous-officier qui pousse des commandements d'une voix gutturale. Je les perds de vue, puis ils reparaissent, entraînant un

malheureux garçon d'une quinzaine d'années. Ils le giflent à tour de bras, en l'injuriant. Je ne le vois pas reparaître.

Dans la journée, on entend de temps à autre des détonations plus ou moins violentes. Les Allemands, avant d'abandonner Paris font sans doute sauter des dépôts de munitions.

Place du Châtelet, je cause avec le bouquiniste Lécuyer lorsque apparaît une compagnie d'infanterie allemande en colonne par trois ; deux jeunes filles qui bavardent en poussant leur bicyclette passent distraitemment entre les deux soldats de tête qui portent des mitraillettes et l'officier qui guide la troupe. Les mitrailleurs font volte-face, stupéfiés par cette désinvolture et braquent leur arme sur les jeunes filles qui ne les prennent pas au sérieux une seconde. L'officier fait signe de les laisser continuer leur chemin. La colonne reprend sa route vers le quartier Latin.

Le bruit court ce soir que les Allemands feraient sauter tous les ponts de Paris, pour retarder la poursuite des Américains.

Samedi 19 Août.

9 heures du matin. Fernand nous raconte une histoire stupéfiante : Il a vu un Allemand qui avait tiré sur la foule, fait prisonnier par des hommes de la Résistance – des « FFI » – et traîné à la Préfecture de Police, sous les huées. Des collaborateurs auraient été arrêtés ce matin.

À 11 heures Dignimont arrive en vélo, très ému, et me dit que les Allemands ont tiré place de la Concorde et qu'il y a eu des tués.

Je sors à midi et demi et me dirige vers la Préfecture pour voir le drapeau tricolore qui y flotte, d'après les on-dit. Boulevard Saint-Michel, avant d'arriver à la place, j'entends des pétarades de mitrailleuses et soudain je vois des promeneurs refluer à toutes jambes. Je suis entraîné par le flot jusqu'au boulevard Saint-Germain où débouche une colonne de camions allemands garnie de branchages. L'officier de la voiture légère de tête, étonné par ce mouvement de foule, descend sur la chaussée et fait braquer des mitraillettes sur nous. On s'égaille dans les petites rues et je rentre par le square de Cluny.

4 heures. D'après les coups de téléphone que je reçois, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de Police et la Gare des Batignolles sont aux

mains de la Résistance. J'apprends par Blanchard que les Allemands tiennent toujours le Central téléphonique de la rue de Grenelle où ils sont retranchés derrière des barbelés. Chautemps est au Mans, mais Maurice Thorez l'a barré à la radio de Moscou. Laval est à Belfort.

Le bruit court dans le quartier que les Allemands vont faire sauter le Sénat et que le quartier sera évacué.

Les Juifs de Drancy et les Anglais de Saint-Denis ont été libérés.

Pétain serait toujours à Vichy. Les SS ont voulu s'en emparer, mais ses officiers ont déclaré que pour toucher au Maréchal, il faudrait leur passer sur le corps.

Dimanche 20 Août.

La radio de 6 h 1/2 annonce que les Américains sont à Vernon. Et nous les croyions à Versailles !

Je sors Azor à 8 h 1/2 et descends le boulevard Saint-Michel. Le café-tabac près de la rue Racine en a reçu un bon coup ; les vitres des grands cafés sont trouées de balles. Le carrefour Saint-Michel Saint-Germain est barré par un camion allemand abandonné, pare-brise en miettes, pneus crevés. Plus loin, d'autres camions allemands, rangés le long du trottoir, pneus crevés. Une colonne de camions, me dit-on, a été attaquée là par la Résistance et la bagarre a été sérieuse.

J'arrive à un petit poste FFI près de la place Saint-Michel. Une mitrailleuse est en position sur le trottoir, prenant d'enfilade le pont Saint-Michel ; elle est servie par un grand jeune homme blond élégamment habillé. Sur les trottoirs de droite et de gauche du boulevard une dizaine de jeunes hommes en bras de chemise, brassard au biceps, le mousqueton à la main ou brandissant de petits revolvers. Quelques-uns portent le casque de poilu. Ces combattants sont entourés d'une cinquantaine de badauds qui attendent les événements. Dès qu'une voiture apparaît sur le pont, tous les badauds se retirent précipitamment sous les porches des maisons voisines.

En travers de la chaussée est placée une suite de lattes hérissées de grands clous, destinés à crever les pneus des voitures qui tenteraient de franchir le barrage.

Une grosse voiture d'ambulance couleur café au lait se présente sur le pont, venant du boulevard du Palais. « Ne tirez pas ! » crie le

chef. Deux jeunes garçons s'empresstent d'enlever les lattes crève-pneus. Soudain la voiture fonce à grande vitesse. Le chef siffle. « Tirez ! Tirez ! Ils nous font encore le coup de l'ambulance ! » Les hommes armés épaulent, debout et tirent. Les balles claquent. Azor supporte très vaillamment ce baptême du feu. Mais ces jeunes gens n'ont pas réfléchi que tirant de chaque trottoir sur une voiture qui passe entre eux, ils se canardent les uns les autres.

Il n'y a heureusement qu'un blessé, un jeune garçon qui a reçu une balle dans le poignet et saigne. On le dirige sur une ambulance.

Un camion apparaît dans l'autre sens, descendant le boulevard. C'est un camion allemand couvert de feuillage ; les hommes s'apprêtent à tirer, mais des jeunes gens sur le camion font des signaux. Ce sont des FFI qui ramènent une voiture capturée ! Ils l'ont échappé belle.

Je demande à un des tirailleurs :

— Où en est la situation ?

— Confuse, me répond-il. Elle est confuse. Nous, nous soutenons les copains qui sont dans le Palais de Justice et à la Préfecture. Hier, nous avons fait du bon boulot à l'attaque du convoi. Vous n'étiez donc pas là ?

Je reviens par la rue de la Harpe où une ambulance est installée avec drapeau de la Croix-Rouge, brancardiers et infirmières en blanc.

On pause le blessé par erreur.

L'atmosphère de cette insurrection parisienne rappelle la gravure de la Défense de Paris en 1814, le Maréchal Moncey à la barrière de Clichy. Avec une pointe de révolution espagnole (il y avait la « FAI », il y a les « FFI »).

La guerre des rues comporte moins de risques et plus de pittoresque que la guerre en rase campagne ; on rentre déjeuner chez soi avec son fusil ; tout le quartier est aux fenêtres qui vous observe et vous applaudit ; le crémier, la fruitière et le bistro qui offre la tournée de blanc. S'il y avait le cinéma, ce serait la gloire complète.

Dans le public qui note les performances et bat des mains aux exploits, il y a un mélange de curiosité passionnée et d'in vraisemblable inconscience, entrecoupées de subites venettes. Les badauds ont d'abord la naïveté de croire qu'étant spectateurs et non acteurs, ils ne courent aucun danger ; une balle qui siffle, un homme qui tombe, leur fait mesurer le risque couru ; les groupes se disloquent, tout le monde s'engouffre sous les porches ou s'égaille. Le

boulevard est vide en un clin d'œil ; et cinq minutes plus tard poussé par le démon de la curiosité, chaque badaud vient reprendre à ses risques et périls sa place de premier rang.

Il y a des degrés dans la badauderie héroïque : le théâtre des bagarres étant la place Saint-Michel, les risque-tout se tiennent exactement derrière les combattants, d'autres suivent les événements du coin du boulevard Saint-Germain ; les moins braves observent du coin de la rue des Écoles ; enfin les pères de famille pusillanimes ne dépassent pas la place de la Sorbonne.

11 heures. Une auto découverte garnie d'officiers allemands très élégants, qui braquent des mitraillettes, monte à toute vitesse le boulevard Saint-Michel. Je ne pense pas qu'elle ait forcé le barrage ; sans doute débouche-t-elle du boulevard Saint-Germain. Car le petit poste qui tient la place Saint-Michel n'est pas gardé en arrière. Aucune vedette à l'intersection des deux boulevards.

3 heures de l'après-midi. Je retourne au poste de la place Saint-Michel. Deux petits blockhaus de sacs de sable de 80 centimètres de haut, ont été aménagés sur chaque trottoir et sont occupés par une douzaine de tirailleurs accroupis. Des badauds sont groupés devant la porte de chaque immeuble, prêts à disparaître en cas d'alerte. Des jeunes filles blondes coquette avec d'élégants adolescents à brassard.

Un camion allemand qui descend le boulevard Saint-Michel est signalé par un coup de sifflet. Les badauds disparaissent prestement dans les maisons puis ressortent sitôt le camion passé, suivant le jeu de scène à répétitions de *Charlot policeman*. Nous voyons la grosse voiture arrêtée aux petits blockhaus. Un FFI s'est détaché, barre la route, fait des grands gestes, parlemente avec le mitrailleur assis à côté du chauffeur. Le chef FFI est sans arme et son intrépidité provoque l'admiration des spectateurs. « Il faut tout de même qu'ils soient culottés ces gars-là ! »

Soudain un Allemand obèse saute de voiture et se rend avec précipitation, donne sa mitraillette à l'un, son revolver à l'autre, ses cartouches, tout ce qu'on veut. Un, deux, trois, quatre autres feldgrau suivent son exemple. Mais le soldat casqué qui est assis sur le toit du camion, mitraillette en main, fait des manières, refuse de se rendre. Un second parlementaire très jeune, sans armes, entreprend de le convaincre, lui montre tous les fusils braqués sur lui. Il se décide à descendre, livre ses armes en maugréant.

Second camion, même manœuvre d'intimidation. À l'intérieur il y a deux femmes en cheveux avec des petites valises. Les soldats descendent de voiture, les femmes suivent.

À peine les derniers Allemands se sont-ils rendus que la foule se rue pour les voir, les toucher, les questionner. Aucune hostilité contre l'ennemi : jeunes filles et jeunes gens rient et se poussent du coude, tout à la joie de ce succès non sanglant. Chaque prisonnier part vers la Préfecture, un FFI à chaque bras. Les combattants se partagent le butin, revolvers, fusils, mitraillettes et grenades à manche. Ils ont peut-être tort de jongler avec les grenades, mais je n'ose pas leur dire qu'un accident est bien vite arrivé !

Voici un troisième camion à l'horizon. Arrivé au boulevard Saint-Germain, il stoppe. Un soldat en descend mitraillette au poing, inspecte les alentours d'un air soupçonneux et flairant l'embuscade qui lui est tendue, remonte en voiture, rebrousse chemin, s'échappe vers le Luxembourg. Déception des spectateurs auxquels on escamote le troisième acte.

Je remonte. Au coin du boulevard Saint-Germain le kiosque à journaux a perdu sa vitre et sa marchande, mais les feuilles sont toujours là en piles : *Signal, Révolution Nationale, Au Pilon*.

Sur la chaussée, une cervelle sanglante.

Le bruit se répand d'un armistice. Les couples recommencent à se promener, bras dessus, bras dessous, sur le boulevard.

5 heures. Une voiture à haut-parleur de la police s'arrête à la hauteur de la place de la Sorbonne ; une petite auto verte suit avec quatre Allemands, flanqués d'un garde municipal. Le haut-parleur déclare :

« EN RAISON DES PROMESSES FAITES PAR LE COMMANDEMENT ALLEMAND DE NE PAS ATTAQUER LES ÉDIFICES PUBLICS OCCUPÉS PAR LES TROUPES FRANÇAISES ET DE TRAITER TOUS LES FRANÇAIS PRISONNIERS CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA GUERRE, LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ET LE CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE VOUS DEMANDENT DE SUSPENDRE LE FEU CONTRE L'OCCUPANT JUSQU'À L'ÉVACUATION PROMISE DE PARIS. LE PLUS GRAND CALME EST RECOMMANDÉ À LA POPULATION. ON EST PRIÉ DE NE PAS STATIONNER DANS LES RUES ».

Les promeneurs applaudissent et on entend crier : « Hitler a demandé l'armistice ! C'est l'armistice ! La guerre est finie ! »

Une demi-heure plus tard, scène bouffonne. Deux fantassins allemands descendent le boulevard, fusil à la bretelle, fort paisiblement. La foule subitement prend peur et fuit. Les deux

soldats ne pouvant réaliser que leur apparition a provoqué cette panique, et redoutant quelque guet-apens, se sauvent derrière la foule. Ils ne s'arrêtent, essoufflés et apeurés, que devant le tabac de la place de la Sorbonne et se mettent sous la protection d'un garde municipal qui les confie à un FFI. Et les voilà descendant le boulevard derrière le « fifi » qui crie à tue-tête au milieu des paisibles promeneurs : « Ne tirez pas ! Armistice ! Ne tirez pas ! »

Le soir, Dignimont me téléphone que Lucette étant hier à sa fenêtre sur le quai, a été très sérieusement blessée à la main. Il a vu deux « fifis » sur le pont Notre-Dame attaquer intrépidement un camion en brandissant de petits revolvers et se faire abattre à coups de mitraillette.

Dans la nuit, on recommence à tirailler. Alors, et cet armistice ?

Lundi 21 Août.

Au matin, je vais promener Azor. Plus question de trêve. Au contraire, je vois construire une grande barricade en travers du boulevard Saint-Michel, à la hauteur du boulevard Saint-Germain. On y met des bancs de squares, des lits-cages, les fusains des cafés, les grilles des arbres, un peu de tout. Rue Saint-Jacques, autre barricade, mais plus régulièrement construite en pavés et sacs de sable empruntés au métro.

Rue Dante, un petit garçon de cinq à six ans raconte ses batailles à deux autres mômes : « J'y étais moi à la bagarre, à preuve qu'il y a une cervelle par terre ! »

Au début de l'après-midi, des jeunes gens, jeunes filles et enfants traînent une voiture à bras sur la place. Ils empilent d'abord des pavés, puis montent dans les immeubles chercher tous les sacs de sable de la Défense Passive.

À quatre heures, de violentes détonations nous font tressauter. Je suppose que les tanks du Luxembourg ouvrent le feu sur la barricade du boulevard Saint-Michel, en l'attaquant par derrière. (J'ai remarqué ce matin que la mitrailleuse était braquée en direction du pont Saint-Michel). En réponse, pétarade de mousqueterie.

Bruit de ferraille. Ce sont les tanks – deux grands Renault jaune qui ont l'air en carton et trois petits mouchetés qui foncent vers la barricade, s'arrêtent, tirent, repartent. Une grosse fumée noire s'élève dans le ciel. Sans doute un char qui flambe ?

Mais les cinq tanks repassent, intacts, remontant vers le Luxembourg. Du coin de la place, trois hommes en bras de chemise, ceinturés de cartouches comme des boërs, tirent au fusil, étendus sur le trottoir. Deux ambulanciers passent, brandissant un drapeau de la Croix-Rouge.

De ma petite boutique où je suis descendu pour enlever les livres de la vitrine, je vois transporter un grand blessé sur une civière. C'est un joli garçon d'une vingtaine d'années, au profil fin, un étudiant sans doute. Son visage est d'un ton verdâtre qui me rappelle les touchés à mort de l'autre guerre.

Je sors à six heures et me mêle aux groupes qui discutent. J'apprends que ce n'est pas un tank qui a flambé, mais un camion d'essence.

Au coin de la rue des Écoles, un ouvrier en cote bleue raconte un fait d'armes : « C'était un gars culotté ; il avait fait l'Espagne. Tenez, il était là couché avec son flingue, au coin de la Société Générale ; nous ici, un peu en arrière. Le premier tank était à six mètres. Il a dit comme ça : « Je ne peux rien faire avec mon fusil... Qu'on aille me chercher une bouteille d'essence, je vas les incendier ! » Mais quand la bouteille d'essence est arrivée, les tanks avaient démarré. Sans quoi, parole d'homme, il le faisait comme il le disait... »

— Ah ! ça ! Il le faisait, affirme un autre témoin, c'était pas un dégonflé, ce bonhomme-là... Tenez, moi j'étais ici...

Un bourgeois ventru et décoré veut placer aussi son anecdote : « Vous me croirez si vous voulez ; j'habite là-haut au quatrième ; eh bien, j'ai reçu une rafale de mitrailleuse qui m'a rasé le nez. Des balles ont traversé les volets et les vitres, mais le plus curieux, impossible de les retrouver ! Elles se sont volatilisées, pour ainsi dire ! »

Je suis tout étonné de trouver la barricade Saint-Michel intacte. Une compétence m'explique complaisamment que les canons des tanks ne pouvaient pas la prendre dans leur axe de tir parce qu'elle est placée dans un creux. Cette explication ne me satisfait pas pleinement.

Nous attendons dans le noir jusqu'à onze heures du soir le retour de l'électricité. Nous ne pouvons capter que la radio allemande ; elle annonce que les Américains sont à Arpajon et ont passé la Seine à Fontainebleau.

Pourvu que ma mère et ma sœur n'aient pas souffert à Barbizon !

Mardi 22 Août.

À 6 heures du matin, l'électricité qui s'allume à ma lampe de chevet me réveille. Je prends la radio anglaise qui n'annonce pas de nouvelle avance. Il semble que les Américains cherchent à encercler Paris, de Melun et de Mantes, vers Meaux.

Je sors Azor à 8 heures, vais inspecter la barricade de la rue Saint-Jacques où un factionnaire borgne me prie rudement de circuler. Dans toutes les rues, Croix-Rouge et infirmiers en blanc.

Rue Soufflot, trois hommes commencent à dépaver la chaussée pour faire une barricade ; à cinquante mètres, au carrefour Médicis, les Allemands qui tiennent un bastion avec des tanks les regardent sans intervenir. Longues queues à la porte des boulangeries et rue Saint-Jacques j'entends crier : « Plus de pain ! »

Une affiche communiste explique la rupture de l'armistice conclu dimanche entre le Conseil National de la Résistance et le commandement allemand. Je lis notamment :

« Partout les boches sont attaqués par les patriotes, le peuple de Paris répond magnifiquement à l'ordre d'insurrection.

« Les boches n'ont presque plus de force dans la capitale. Ils ont peur de la population de Paris, ils manœuvrent pour se protéger d'elle et ont conclu avec le CNR l'accord suivant :

« Les bâtiments occupés par les FFI restent entre leurs mains et en contrepartie, le peuple de Paris cesse le feu ».

« À la réunion du CNR où fut prise cette décision, le Président du CPL, qui y était invité, s'est prononcé contre la capitulation de la population parisienne. Le représentant du Front National, membre du bureau, a voté contre.

« LE PEUPLE DE PARIS VEUT SE BATTRE.

« L'espoir que cet accord sauvera Paris est vain. Paris ne peut pas pour son déshonneur capituler devant les boches presque battus par Paris.

« *Laisser partir avec toutes leurs forces les boches de Paris, c'est permettre aux soudards d'emporter avec eux leurs canons à longue portée, leurs V1 pour bombarder Paris, c'est séparer Paris de sa banlieue populeuse, c'est Paris trahissant sa banlieue, c'est réaliser la volonté des boches : diviser les Français et exterminer la*

population laborieuse du Grand Paris qu'ils haïssent et craignent, c'est permettre à tous ceux qu'anime la haine du peuple, leurs louches combinaisons.

« RIEN DE TOUT CELA N'AURA LIEU, PEUPLE DE PARIS, TES ORGANISATIONS T'APPELLENT AU COMBAT ».

Je rentre et je donne des coups de téléphone dans toutes les directions pour savoir les nouvelles des différents secteurs : Vaucaire aux Batignolles – très grosses bagarres, les Allemands ont amené du canon. – Michel de Brunhoff rue Saint-Dominique, Delattre aux Invalides, Blanchard rue de Bellechasse. Claude Marcy me raconte qu'ayant poussé hier soir jusqu'au Boul' Mich, un franc-tireur saoul lui a mis un revolver sous le nez, mais un autre patriote l'a rassurée en lui prenant le menton : « Ayez pas peur, la petite dame, *on est la Résistance !* »

Bernier me raconte qu'un de ses amis, passant à Septeuil, a vu des femmes et des jeunes filles auxquelles on avait rasé la tête. La mère d'une des tondues lui a confié : « Ma petite Josiane, c'est affreux ! On lui a coupé les cheveux, monsieur. Pauvre petite Josiane ! Si elle a couché avec les Allemands, c'est qu'elle avait dix-sept ans, monsieur, comprenez-vous ? Mais pourquoi lui avoir coupé les cheveux, c'est une honte, monsieur ! Elle était prête à coucher aussi bien avec les Américains ! »

Pendant que je téléphone, des détonations très proches éclatent. J'apprends que des tanks suivis d'infanterie attaquent la mairie du V^e, place du Panthéon, où sont enfermés des prisonniers allemands ; d'autres blindés bombardent la barricade Saint-Michel. Nous sommes encadrés par ces attaques simultanées. Je retiens Lucienne à déjeuner. Pétarade continue.

Lucienne remarque que les films d'actualité ont habitué depuis cinq ans les civils au tac-tac des mitrailleuses et aux explosions des obus. Mais si le badaud a eu son baptême du feu au cinéma, il a mis du temps à comprendre que dans la réalité – comme disait Valéry dans son discours de réception de Pétain à l'Académie – « le feu tue ».

Les rues sont tout de même moins animées qu'au premier jour dans les quartiers à barricades.

La grève générale continue ; Postes, Police,, Banques. Il y a même une grève des croque-morts ; il paraît que les cercueils s'entassent

dans les églises.

Les journaux reparaissent, mais pas les mêmes : *L'Aube*, *Ce Soir*, et des journaux clandestins qui se diffusent maintenant librement : *Libération*, *Combat*, *Défense de la France*...

On pense que les Allemands restent au Sénat et place la Concorde pour permettre à leurs dernières troupes qui retraitent de Normandie de traverser la Seine sur les ponts de Paris.

À sept heures du soir, le calme revient, Fritz et Fifis sont allés manger la soupe. Je vais voir les dégâts de la Mairie du V^e. Les murs ont été criblés d'obus, la grille de la grande porte est tordue, mais certaines vitres ne sont pas brisées ! Les voisins ont eu chaud, mais la mairie a tenu.

Mercredi 23 Août.

Cette nuit, vers trois heures du matin, détonations lointaines et souffles dans l'air comme au passage de très gros obus. V1 peut-être ? À l'horizon, à droite du Sacré-Cœur, des éclairs. Poudrières qui sautent ?

Lucienne m'apporte de nombreux journaux qui n'arrivent pas jusqu'à notre quartier où tous les kiosques sont démolis.

Comme disait Rip, « plus ça change »... Certaine nouvelle Excellence s'empresse de donner à la presse nouvelle de copieuses interviews et célèbre son propre mérite avec la plus naïve des outrecuidances. Et comme dans la course au flambeau, le reporter résistant a reçu de son prédécesseur collabo la brosse à reluire toute chaude...

Les journaux annoncent la mort d'Aimos, le comédien qui jouait toujours les enfants du malheur.

À deux heures, Delattre me téléphone que le Grand Palais brûle. Comme il paraît sincèrement affligé, je le console en lui assurant que ce n'est pas un grand malheur.

Il y a des tirs espacés toute la journée, mais voici qu'à cinq heures, les gros tanks Renault et un char Tigre viennent se mettre en position sur le boulevard, au coin de la place et ouvrent le feu, une fois de plus, sur la barricade. Au premier coup de canon, toutes les vitres de la librairie allemande « Rive Gauche » volent en éclats. Elles

avaient servi maintes fois de cibles aux patriotes, mais il a fallu un canon allemand pour les faire sauter toutes d'un seul coup !

Trois « fifis » embusqués au coin de la rue Champollion, tirent à la mitrailleuse dans l'axe de la rue de Vaugirard.

On entend aussi siffler des balles qui viennent on ne sait d'où. Il s'agirait de miliciens qui tirent des toits.

Le soir, la radio anglaise de la France Combattante annonce triomphalement que Paris est libéré ! L'äius du cher Jean Oberlé et de Jacques Duchesne, *Marseillaise* et *Sambre et Meuse*. Londres est un peu en avance sur l'horaire parisien, car dans le quartier la pétarade continue.

Jeudi 24 Août.

Petite promenade matinale aux barricades, avec Azor en laisse. Les barricades ont tenu. Décidément les obus des tanks ne valent rien pour la guerre des rues et font plus de bruit que de mal.

Sur la barricade Saint-Jacques, les défenseurs ont piqué de grands portraits d'Hitler, Goering et Mussolini, pour que les boches criblent leurs grands hommes de mitraille. L'idée est plaisante (je suppose que les portraits ont été pris à la librairie italienne du boulevard Saint-Germain).

Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, au chevet de l'église Saint-Étienne-du-Mont, une toute petite barricade de pavés surmontée d'un drapeau tricolore évoque les « Trois Glorieuses », racontées par Alexandre Dumas dans ses Mémoires.

Rue Mouffetard, grande animation autour des boucheries qui annoncent leur réouverture.

Les Allemands ont démoli leur bastion du carrefour Médicis en laissant, quelques araignées de barbelés et se sont repliés dans le jardin du Luxembourg. On circule de nouveau sur le boulevard Saint-Michel, qui, hier, était un champ de tir.

Téléphonades : Michel de Brunhoff a vu cette nuit une grande fusée blanche s'élever au-dessus de l'Hôtel Crillon ; Vaucaire est assez inquiet du développement de la bataille des Batignolles, il a reçu un obus dans son balcon ; Jeanson a vu, de ses yeux vu, un FFI qui a traversé les lignes allemandes, pris contact avec les Américains et vient de rentrer à Paris. Un obus a éclaté sur la terrasse des Simon, rue Cassini.

Les journaux d'aujourd'hui prêchent la résistance à outrance : « Chacun son boche » et « Pas de quartiers » !

Comme elles donneraient la recette de la sauce poulette, les nouvelles gazettes indiquent à leurs lecteurs la recette de la mort-aux-tanks, facile à préparer chez soi : Dans une bouteille, mélanger pétrole et essence, enrober d'un chiffon imbibé de chlorydrate de potasse, enflammer le goulot et lancer d'une main sûre...

Les journaux commentent le suicide de Drieu.

« Il a raté sa mort comme il a raté sa vie », dit le *Franc-Tireur* ; et *Le Parisien Libéré* écrit :

« Drieu-la-Rochelle, polygraphe peu connu, quoique sans talent... » Tout de même ! Tout de même ! Drieu a écrit un des plus beaux livres et des plus profonds sur la guerre : « La Comédie de Charleroi » ; ses errements politiques ne nous feront pas oublier son très grand talent.

Sacha est arrêté, pour avoir « trop joué devant des parterres d'officiers allemands » et aussi Madame la bâtonnière Jallu qui recevait à dîner Stülpnagel. L'avocat marron Jean-Charles Legrand a été appréhendé par son concierge grand chef FFI.

Une affiche appelle les parisiennes aux barricades : « Paris revit les heures les plus glorieuses de son histoire. *Paris se défend, Paris se venge, Paris extermine l'ennemi.* »

FEMMES

« Partout, vous êtes magnifiques de courage. Des femmes du XIII^e vont à l'assaut d'un camion allemand, dans le XIV^e une militante de l'UFF tue un boche à coups de revolver ; boulevard Raspail, une autre est tuée en collant une affiche du Front National.

.....
« Tuez vous aussi des boches. Continuez d'aider à construire des barricades.

« Ne permettez plus qu'on entende l'excuse propagée par l'ennemi : « Il n'y a pas d'armes ». Il y a des armes. Il y a celles de l'ennemi qu'il faut lui reprendre. Il y a celles que vous détenez toutes, car tout peut servir d'armes pour tuer les boches.

.....
« GRÂCE À VOTRE BRAVOURE, PARIS SORTIRA DU COMBAT VICTORIEUX, LIBRE ET FIER. »

L'Union des Femmes Françaises.

À 9 heures du soir, la radio annonce que les troupes françaises ont fait leur entrée dans Paris. Tandis que les mitrillades continuent du côté du Luxembourg, les cloches de Notre-Dame se mettent à sonner et dans le ciel, du côté de l'Hôtel-de-Ville, s'élèvent un feu d'artifice multicolore.

Vendredi 25 Août.

À neuf heures, Lucienne entre dans le bureau, épanouie : « Les tanks de Leclerc défilent rue Saint-Jacques ! »

Je me précipite avec Charlotte qui a jeté une robe de chambre sur sa chemise de nuit. Rue de la Sorbonne, on entend claquer des balles tirées des toits.

Rue Saint-Jacques, vision inoubliable : Une foule vibrante entoure les chars d'assaut français hérissés de drapeaux et parsemés de bouquets. Sur chaque tank, sur chaque automitrailleuse, à côté des servants en tenue kaki de mécanos et coiffés de petits calots roses, des grappes de jeunes filles, de femmes, de gamins, de « fifis » à brassard. Le peuple qui fait la haie applaudit, envoie des baisers, donne des poignées de mains au passage, crie aux vainqueurs sa joie de la libération ! Ces soldats français – ce sont des spahis – sont dignes, charmants, bons enfants. Sans aucun cabotinage, ils reçoivent les remerciements de tout un peuple et sourient de leurs dents blanches dans des faces bronzées et lasses.

Nous suivons le cortège qui passe devant la barricade de la rue Saint-Jacques, traverse les rues pavoisées et s'arrête au parvis Notre-Dame. Une colonne d'autos-mitrailleuses défile sur le quai. Des jeunes filles se hissent le long des voitures pour donner des baisers aux poilus, des mères passent à bout de bras leurs enfants pour qu'ils les embrassent. Un opérateur de cinéma filme la scène.

Dans sa pagaïe charmante ce défilé est cent fois plus émouvant que le solennel défilé de la victoire en 1919. D'autant plus qu'à cinq cents mètres d'ici les SS tiennent encore le Sénat et que les mitrilleuses de Leclerc, toutes les cinq minutes, ouvrent un feu d'enfer contre les partisans qui, des toits tiraillent sur la foule.

Les chars se rassemblent sur la place Saint-Michel. Il est onze heures et demi. Soudain, coup de sifflet strident. Une voix crie : « Allons les femmes, descendez... On attaque le Sénat. » Jeunes filles

et gamins sautent en bas des tanks ; les servants disparaissent dans les entrailles des monstres et la file des blindés commence à gravir le boulevard Saint-Michel, soudain désert.

Quand nous arrivons par les petites rues sur la place de la Sorbonne, un tank français s'est installé au coin de la rue de Vaugirard – à la même place où nous voyions hier un « Tigre » allemand aplatir un lourd lampadaire comme un fétu de paille – et ouvre le feu sur le Sénat. Derrière le tank, quelques badauds téméraires marquent les coups.

Pendant que Charlotte monte préparer le déjeuner au cinquième, nous restons à travailler au bureau, Lucienne et moi. Soudain nous entendons siffler et voyons passer une rafale de balles qui frappent le haut de la maison. Très inquiets nous grimpons à l'atelier. Charlotte l'a échappé belle ! Dans la chambre à coucher où elle s'était assise un moment, treize balles de mitrailleuse ont traversé les volets de fer, troué les vitres et se sont dispersées dans la pièce, brisant les verres de deux gravures 1830 et criblant le plafond. À quoi tient la destinée ? Si Charlotte avait été debout regardant à travers la fente des volets comme elle avait l'habitude de le faire tous ces derniers jours, elle recevait la rafale dans la tête. Elle n'a pas eu le temps d'avoir peur.

Elle a cru que c'était les Allemands qui visaient notre drapeau. Mais c'est un tank Leclerc qui a envoyé cette rafale parce que des miliciens tiraient des toits.

Je retiens Lucienne à déjeuner, mais nous éloignons prudemment la table des fenêtres. Pour fêter ce beau jour et la chance de Charlotte, j'ai été chercher à la cave mes deux dernières bonnes bouteilles, conservées pour la victoire. Nous mangeons le lard de réserve tandis que le bombardement du Sénat continue, de plus en plus violent.

À trois heures, je propose d'aller faire un tour dans Paris et nous descendons tous les trois. Par la trouée de la rue de Vaugirard, nous apercevons le Sénat qui brûle. Nous prenons la rue Monsieur-le-Prince, où nous forçons Bébé Bérard à venir saluer au balcon, puis le boulevard Saint-Germain, très animé. On nous stoppe avant la rue de Seine qui est balayée par les mitrailleuses du Sénat ; des centaines de curieux stationnent de chaque côté de la rue, suivant les péripéties de l'attaque derrière les chars d'assaut.

Nous franchissons la barricade désaffectée de la rue Mazarine ; Youki, qui héberge un poste FFI, n'est pas chez elle ; rue Saint-André-des-Arts, on lit de loin en loin sur les rideaux de fer des boutiques, cette inscription à la craie :

« Attention ! la voiture FFI n°... est occupée par quatre miliciens ! Tirez dessus ! »

Grand rassemblement populaire boulevard du Palais, devant l'entrée de la Préfecture. De Gaulle et Leclerc seraient à l'intérieur ; on les demande au balcon, on attend leur sortie. La clique des pompiers de Paris, avec son tambour-major, exécute des hymnes patriotiques. Public bigarré, Fifis en armes, gardes municipaux, badauds, couples d'amoureux, agents, officiers de pompiers en grande tenue, la poitrine barrée de décorations multicolores.

La foule a tant de plaisir à crier, qu'elle acclame indistinctement toutes les voitures qui passent ; paisibles ravitailleurs des halles, sergents de ville qui se sont « réhabilités » par la défense de la Préfecture, premiers américains qui arrivent en camion, « jeeps » rapides des Leclerc, cars transportant la musique de la Garde Républicaine en grande tenue, épaulettes rouges et buffleteries blanches. On applaudit même, au fond de leurs citroëns, de gros messieurs satisfaits qui ont simplement troqué leur « ausweis » périmé contre un drapeau tricolore.

Atmosphère de fête du 14 Juillet avec un rappel, tous les quarts d'heure, de la guerre toute proche : l'arrivée en « jeep », entre un agent et un « Fifi », d'un officier allemand prisonnier, la face aussi verte que son dolman. Et les acclamations de se muer en huées.

Dans la rue de Rivoli ensoleillée, une foule énorme, avec des remous d'émeute et des rigolades de fête foraine. Soudain, immense clameur : c'est un convoi de soldats allemands prisonniers, les bras levés ou les mains nouées sur la nuque, tête nue, la tunique déboutonnée, escortés de Fifis et d'agents, revolvers au poing. Tous pâles et défaits, à l'exception d'un gros major écarlate et suant, pétant de rage et tremblant de peur, qui s'étrangle dans son hausse-col, mais bombe encore le torse.

Un gros civil à encolure bovine se jette au milieu de la colonne et frappe du poing au visage certains prisonniers qu'il choisit. Pour excuser la lâcheté du geste, on voudrait savoir que ce gros homme a été lui-même torturé par les brutes nazies et se venge ; ne serait-ce pas un de ces mercantis qui vendait hier leur camelote aux Fritz avec

des sourires obséquieux et les assomme aujourd'hui qu'ils sont vaincus et désarmés ?

Les généraux à monocles, les nazis à brassard, les tortionnaires de la Gestapo, les mouchards, les miliciens de Darnand, les traîtres patentés se sont sauvés indemnes et la foule aveugle se venge aujourd'hui sur les ronds-de-cuir de l'Hôtel Continental qui n'ont jamais tenu un fusil ou sur de misérables soldats, abandonnés par leur commandement en mission de sacrifice, hagards et aux yeux de bêtes traquées.

Dans la cour du Conseil d'État sont parqués d'autres prisonniers, les mains au ciel ou derrière le crâne. Blêmes et tremblants, tous semblent croire qu'ils vont être égorgés sur place. Des gendarmes les fouillent et jettent leurs paquets roses de cigarettes aux badauds qui se les partagent. Un officier dissimule sa casquette plate en la tordant dans ses mains sur son crâne rasé. Lazzis et rires gras de la populace.

Devant l'église Saint-Roch, sur la chaussée, deux énormes mares de sang frais, comme aux abattoirs. Deux fantassins allemands viennent d'être tués là. Des infirmiers placent les cadavres dans une voiture d'ambulance.

Rue Saint-Honoré, un monsieur à figure poupine marche les bras levés, entre deux hommes à brassards, qui le menacent de leurs gros pistolets. Il est en veston élégant et en caleçon bleu de ciel, avec mollets poilus et tire-chaussettes. Il aurait été pris tirant sur la foule, mais proteste véhémentement de son innocence, tandis que les passants se jettent sur lui, le frappent et le bottent. S'il a vraiment tiré, qu'on l'abatte, mais à quoi rime ce spectacle obscène et honteux ?

— Les Allemands promenaient ainsi dans les villes les Juifs en chemise et pieds nus, me dit Lucienne, est-ce que les Français adopteraient les méthodes nazies ?

Des Tuileries, une immense colonne de fumée noire monte vers le ciel. Le Ministère de la Marine tient toujours. Nous remontons la rue de la Paix et débouchons place de l'Opéra où la Kommandantur s'est rendue au début de l'après-midi. Des chars Leclerc défilent, acclamés par une foule énorme. Soudain, le Français traditionnel des caricatures étrangères – feutre à bords plats, cravate Lavallière, moustache et barbichette – se hisse sur une remorque, réclame le silence et propose de chanter en chœur « La Marseillaise ». Il bat la mesure : « Un, deux ! » Quelques voix timides s'élèvent puis

s'arrêtent, et notre Tartarin continue seul à chanter. Les Parisiens ignorent-ils les paroles de « La Marseillaise » ou ont-ils peur de chanter faux ?

Rue de Richelieu, dans un petit bar où nous nous rafraîchissons, à une table du fond, quatre joueurs jouent à la belote. Imperturbablement. Rien au monde ne pourrait leur faire remettre leur partie.

Après le dîner, nous faisons le tour du Luxembourg. Sous les coups des obus, blockhaus et guérites bétonnées ont pété comme des groseilles. Un drapeau blanc flotte à une fenêtre du lycée Montaigne. Au retour, nous trouvons une foule énorme devant le Sénat dont la garnison a cessé le feu à 6 heures et demi. Les tanks disparaissent sous des grappes humaines. Devant l'Odéon, un char « Tigre » perforé est abandonné, sur lequel grimpent les gamins.

D'après les bruits qui courent, tous les derniers noyaux de résistance – Chambre des Députés, Ministère de la Marine, Caserne du Château-d'Eau – se seraient rendus aux soldats de Leclerc.

Les révolutions ont un avantage : depuis huit jours, nous n'avons pas dépensé dix francs.

Samedi 27 août.

Le gavroche parisien armé d'un pistolet à bouchon et d'une bouteille d'essence a-t-il anéanti les « Tigres » boches et fait mettre à genoux l'invincible Wehrmacht, comme le déclarent les journaux à l'envi ?

Peut-être la vérité est-elle plus nuancée. Au vrai, les FFI, sommairement armés, ont interdit la rue aux SS qui avec leur seringue abattaient les passants comme des quilles ; après deux jours d'insurrection, les fantassins boches n'osaient plus se montrer et seuls les tanks patrouillaient, dont il était aisé de se garer. Avec une intrépidité exemplaire les FFI ont harcelé les Fritz dans tous les quartiers et les ont obligés à se rassembler en quelques bastions isolés. Mais leur eût-il été possible avec leur armement léger de venir à bout des chars et de s'emparer des positions fortifiées ennemies ? Non. Ce fut le rôle des blindés de Leclerc à qui les Alliés eurent la délicatesse de confier le nettoyage complet de la capitale française.

Rien n'épouvante plus un général que l'apparition d'un civil en bras de chemise armé d'une carabine. La règle du jeu n'est plus

respectée. Dix mille soldats allemands d'élite ont frémi à la pensée que quatre millions de Parisiens s'insurgeaient et s'apprêtaient à les égorger sans merci. Le commandant du « Gross Paris » a fait sortir des tanks pour intimider les combattants en salopette et tuer quelques femmes qui faisaient la queue aux portes des boulangeries. Mais dès qu'il a su qu'un vrai général, un confrère, se trouvait dans Paris, avec de vrais militaires en uniforme, il s'est empressé de capituler, en exigeant, pour la forme, un petit baroud d'honneur.

Nonobstant, cette image d'Épinal du David faubourien terrassant le Goliath germanique ne manquera pas d'avoir un énorme retentissement à l'étranger et fera remonter le Français dans l'estime du monde, en effaçant le souvenir fâcheux de la déroute de 1940.

À trois heures, nous partons avec Bernier pour assister au triomphe du général de Gaulle.

Sur le boulevard Saint-Germain, nous croisons un cortège de FFI qui se rendent à la Concorde, les uns à pied, les autres en auto ou en camions. En tête d'une petite colonne, une femme vêtue de tricolore brandit une pancarte : « Carrefour de la Mort » (c'est la place Saint-Michel). Les fantassins FFI sont très dignes, un peu intimidés loin de leur barricade familière ; ils sont suivis de combattants étrangers, tchèques, yougoslaves, grecs, avec leurs bannières. Chez les « Fifis » en auto – l'état-major, je suppose – il y a un peu de cabotinage – des adolescents au physique avantageux sont étendus en figures de proue sur les ailes des voitures à la manière des révolutionnaires espagnols ; d'autres, couchés sur le toit des voitures, le doigt sur la gâchette de la mitrailleuse, semblent attendre l'opérateur de cinéma.

Les héros se sont multipliés. Le nombre de résistants de la dernière heure, armés de pied en cap et le ventre ceint de cartouchières à la façon mexicaine, est considérable. Quelques héroïnes aussi, le revolver à la ceinture. Nous applaudissons de bon cœur les petits « Croix-Rouge » qui ont fait preuve d'une bravoure peu commune en agitant leur drapeau blanc, sous des rafales de balles.

Nous arrivons au jardin des Tuileries à temps pour voir passer rapidement en auto découverte le général de Gaulle, salué d'acclamations enthousiastes.

Nous revenons, mais au moment de traverser l'avenue Paul-Déroulède, en face de l'Arc-du-Carrousel, nous entendons soudain

des coups de feu. La foule, très dense, prise de panique, s'enfuit dans toutes les directions. Les responsables du service d'ordre, le revolver au poing, ordonnent aux fuyards de se coucher. Nous nous trouvons donc tous les trois étendus sur le gazon d'une pelouse. Des femmes claquent des dents, des enfants pleurent. Je me soulève et vois nettement des feux de mitrailleuse fuser de trois fenêtres du Pavillon de Marsan, balayant la rue de Rivoli et la terrasse des Tuileries.

Le tir étant plongeant, il est parfaitement absurde de se coucher à seule fin d'offrir aux balles une plus grande surface de cible ; nous nous relevons donc et gagnons rapidement le quai, où nous nous arrêtons à l'abri, debout, le long de la terrasse du bord de l'eau. J'ai recueilli entre temps une élégante dame, vêtue de canari, qui hoquette de peur, un pied nu et un pied chaussé à la chinoise. Cette belle personne me conjure de la sauver et je lui affirme en vain qu'à l'endroit où nous sommes, nous ne courons plus aucun danger.

À ce moment précis, commence à circuler le bruit – erroné – qu'on a tiré du Pavillon de Flore, à vingt mètres de nous. Un gaillard intrépide se porte au milieu de la chaussée et décharge les six balles de son revolver contre les fenêtres du Pavillon. Entendant les détonations, les FFI qui se trouvent en faction à la gare d'Orsay, se mettent aussitôt à tirer à travers la Seine sur le Pavillon de Flore. D'autres « fifis » qui sont à nos côtés, croient à une attaque de miliciens, et courant se mettre en position au parapet, ripostent...

Il nous paraît inutile d'écoquer une balle dans la tête parce que ces jeunes gens veulent jouer entre eux à la petite guerre. Nous remontons donc le quai et passons la Seine au pont de Solférino.

Autour du Ministère de la Guerre, le faubourg Saint-Germain est également en effervescence. On a tiré des toits et un grand nombre de civils – souvent âgés – armés de fusils, ripostent en visant les étages supérieurs des maisons. Sur tout le chemin, jusqu'au boulevard Saint-Michel, c'est la même pagaïe. Pour un coup présumé parti des toits, il est tiré en l'air des centaines de coups de fusil et de mitraillettes dont les balles retombent effectivement sur les passants dans les rues d'autres quartiers.

Après cette journée mouvementée, nous reposons paisiblement lorsque nous sommes réveillés vers onze heures par le ronronnement d'avions qui semblent voler très bas. Je vais à la fenêtre et je distingue dans le ciel quelques faibles tirs de DCA, des jets de balles

traçantes ; et, soudain, à trois reprises différentes, l'illumination de la place est suivie de formidables explosions. La sirène hurle.

Nous nous habillons sommairement et descendons au second étage, où nous fumons des cigarettes dans le bureau. La nuit est claire. Les soldats de Leclerc qui campent sur la place à côté des tanks *Romilly*, *Montmirail* et *Champaubert*, protestent bruyamment contre les lumières qui s'allument aux étages et tirent des coups de fusil pour faire éteindre.

Derrière le dôme de la chapelle de la Sorbonne, le ciel se colore brusquement de bouffées roses et les fumées rouges envahissent bientôt tout le ciel. Immense incendie dans la direction de la gare d'Austerlitz.

Fin d'alerte vers minuit. Nouvelle alerte à 3 heures, mais nous ne descendons plus et nous rendormons paisiblement.

Dimanche 28 Août.

Communiqué de la Préfecture de Police sur le défilé du général de Gaulle :

« ... Même en temps normal, aucune police du monde n'aurait pu, dans de telles circonstances, assurer la protection d'un homme d'État. Mais aujourd'hui, dans Paris libéré, c'était le peuple entier. *Un incident sans portée, ni gravité s'est produit, etc.* »

Dans le jardin des Tuileries – où nous étions – les journaux annoncent 25 tués et 80 blessés, et des miliciens ont ouvert le feu, exactement à la même minute, des Champs-Élysées, du Crillon, de la rue de Rivoli, de la Tour Saint-Jacques et de Notre-Dame !

Premier journal : un « message » de Mauriac ; second journal : un « message » de Duhamel ; troisième journal : un « message » de Mauriac à droite et un « message » de Duhamel à gauche ; quatrième journal : un « message » de Duhamel à droite et un « message » de Mauriac à gauche...

Quand on s'est retenu pendant quatre ans !

Nous allons voir la rue Monge, où le bombardement de cette nuit a rasé deux immeubles, et la Halle aux Vins incendiée.

On nous dit que des miliciens ont guidé les avions allemands en lançant des fusées et ont tiré sur les pompiers.

Sur le kiosque à journaux, fermé, en face de *Capoulade* cette note manuscrite : « Il est rappelé que le pillage est puni de mort ».

Je rencontre Petiet, le marchand d'estampes de la rue de Tournon : « – Eh bien, mon cher, vous triomphez ! » me dit-il, et le voilà qui me compare à Déroulède. Je suis un peu vexé.

Il me présente un savetier qui a été arrêté et torturé par la Gestapo sur la dénonciation d'un voisin.

– Je pense que maintenant vous allez lui flanquer une bonne correction, à ce mouchard ? demande Petiet.

– C'est difficile, répond le savetier, figurez-vous qu'aujourd'hui il est en plein dans la Résistance et il dénonce les collabos à tour de bras !

J'ai bien vu hier en tenue d'officier de marine français un vieux plaisantin qui au début de l'occupation portait à sa boutonnière l'insigne de la croix gammée.

Le mot qui court : Ce n'est plus *Je suis partout*, c'est *Je suis parti*.

Les troupes de Leclerc et l'armée américaine stupéfient les ex-militaires professionnels. Plus de garde à vous, plus de « marques extérieures de respect », plus de colonels Ronchonot ni d'adjudants Flick : une armée de mécanos où les officiers ne se distinguent de leurs camarades spécialistes que par des insignes imperceptibles.

Chacun a son histoire de milicien ou de milicienne. Il y a la septuagénaire à mitraillette qui a déclaré au Sénat : « Vous pouvez me tuer, je suis satisfaite : j'en ai descendu dix ! » Il y a l'octogénaire franciste qui encourageait cinq miliciens à l'Observatoire. Et le milicien qui tirait d'un toit, appuyé sur une cheminée : une rafale de mitrailleuse abat la cheminée et découvre une jeune femme qui tient un bébé d'une main et passe les cartouches à son homme de l'autre... Sans parler des Japonais, des Mongols, du tireur dans l'arbre du quai du Louvre, etc.

Il y a aussi les erreurs : Jaujard et Robert Rey, tous deux bien connus de la haute Résistance, arrêtés dans leurs bureaux du Louvre après la fusillade du Pavillon de Marsan et traînés à la mairie de Saint-François-l'Auxerrois, le revolver sur la nuque. Roland et Denise Tual, lynchés par une foule en délire, parce que leur

domestique indochinois a eu le tort de se montrer à une fenêtre rue de Rivoli.

Des poètes qui ont fait passer sous un pseudonyme un quatrain sur Hitler dans une feuille confidentielle – baptisée clandestine – croient sincèrement avoir sauvé la France.

Élisabeth Simon, infirmière dans un poste de secours, nous dit l'inépuisable générosité des gens du peuple qui apportaient le peu de linge qu'ils possédaient pour faire des pansements. Elle raconte qu'on lui a amené une très vieille femme qui avait reçu une balle dans le cœur. Ses dernières paroles ont été : « Je n'ai que mon chat. Et j'ai laissé le gaz ouvert. Il va être asphyxié, le pauvre mignon ! » On y fut et le matou orphelin a été recueilli par une voisine.

Lundi 29 Août.

Boulevard Saint-Germain, défilé d'innombrables voitures américaines, canons antichars, mitrailleuses jumelées, pièces de DCA. Un matériel formidable. Acclamations nourries auxquelles les soldats – de solides gaillards bronzés – répondent en souriant largement et en dressant deux doigts en l'air, le V de la victoire. Parents riches, ils jettent négligemment des cigarettes à leurs admiratrices.

Nous rendons visite à Lucette Dignimont qui sort de l'hôpital où on lui a coupé l'index de la main droite. Elle était à sa fenêtre ; un Fritz l'a visée de l'autre berge de la Seine ; la balle lui a traversé la main, a rasé le nez de Dig et est venue frapper à la tête la cantinière de l'an II, grandeur nature, une des plus belles pièces du Musée de la rue Boutarel.

— Il a fait un beau carton, dit Lucette.

Mais elle a déjà des rivales : Line Allary blessée de deux balles à la main et à la jambe, Marion Delbo, l'auteur du délicieux *Monsieur Durey*, qui a reçu un éclat dans le cou.

Un pays ne subit pas impunément pendant quatre ans la domination nazie. Les hitlériens nous ont laissé une empreinte d'autoritarisme et de persécution. À Paris et en province, on a tondu des femmes soupçonnées d'avoir couché avec des Fritz : procédé nazi. On a promené des individus en caleçon : procédé nazi. Il se publie un journal « unique » sous dix titres différents : procédé nazi.

N'est-il pas question d'interdire la vente de toute l'œuvre des écrivains qui ont soutenu « l'ordre nouveau » ? On pourrait peut-être brûler solennellement les livres en place publique : autodafé nazi.

Ainsi donc, sous l'oppression, ma librairie a vendu continuellement les livres interdits de la liste Otto, les traductions anglaises et russes, les auteurs juifs, les nouveautés saisies de Saint-Ex, de Pierre Hamp, de Fabre-Luce. Et aujourd'hui que la liberté nous est rendue, des écrivains jaloux voudraient m'empêcher de vendre le *Courpière* d'Abel Hermant, le *Gilles* de Drieu la Rochelle, ou le *Kœnigsmark* de Pierre Benoît !

Je ne marche pas.

2 septembre.

Une bonne lettre de ma mère apportée par un jeune cycliste m'apprend que Barbizon a été épargné. Les Fritz se sont contentés de voler ma bagnole, le dernier jour. Il y a eu une grande fête patriotique chez M^{me} Fraisse, une Américaine qui avait caché et ravitaillé pendant quarante-deux jours, avec le concours des commerçants, cinq aviateurs américains, en plein cœur du village.

La nuit on peint des croix gammées sur les portes des collaborateurs qui, le lendemain, les transforment hâtivement en croix de Lorraine.

À l'arrivée des Américains, ma concierge, la mère Marie, a dit :

— Ceux-là sont pas comme les autres ; en arrivant, ils disent bonjour.

Pierrefonds me téléphone qu'il ne peut supporter l'atmosphère actuelle et se retire à la campagne.

Une putain :

— Les Allemands s'en vont d'un côté, les Américains arrivent de l'autre. On n'a pas le temps de refroidir. (Entendu par Poirier).

7 septembre.

Les fusillés par erreur :

Du *Figaro* : « Trois étudiants annamites, excellents Français, ont été lynchés et tués par la foule pendant les journées insurrectionnelles. En présence de ces actes regrettables, les

étudiants annamites de Paris demandent au public de ne pas les assimiler avec certains autres éléments asiatiques... »

Le nombre augmente tous les jours des hommes de lettres qui ont failli être torturés par la Gestapo.

8 Septembre.

Revu Leperche.

— Eh bien, mon cher ?

— Je suis un con. C'est tout. Je suis un con. Ah ! les petites bottes m'ont bien déçu : Leur mur de l'Atlantique était en carton ! Aussi, à partir d'aujourd'hui, plus de discussions, plus de paris, je la boucle une fois pour toutes.

— Et votre frère ?

— Amédée ? Ah, lui, il est gaulliste maintenant, et même communisant.

15 Septembre.

À la terrasse des *Deux Magots*, passé une bonne heure avec Z... que je n'avais pas vu depuis cinq ans. Ennemi n° 1 des nazis avant la guerre, la bête noire de la Gestapo, officier du service secret pendant quatre ans.

Dans la paix, il avait le faciès glabre d'un philosophe et nous l'appelions « le prophète » ; pour se rendre méconnaissable, il lui a suffi de laisser pousser sa moustache et il ressemble aujourd'hui à un inspecteur de la P.J. Il ne buvait que de l'eau et voilà qu'il réclame un quatrième Berger-alcool !

Z... faisait la liaison entre Paris et Londres. Un bombardier anglais le déposait dans un champ et il s'enfonçait dans la nuit. Il vivait si bien caché à Paris qu'aucun de ses amis ne l'a rencontré pendant quatre ans.

Il narre ses aventures, très simplement, sans aucune forfanterie, du même ton qu'il raconterait une partie de canotage à Nogent-sur-Marne.

Industriel avant la guerre et prophète à ses heures, il a depuis quatre ans mené la vie d'un héros de roman policier. Et il se demande :

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir f... maintenant ?

22 Septembre.

Les Leperche seraient à Lisbonne, en partance pour l'Amérique du Sud où ils ont de grandes propriétés.

23 Septembre.

À la terrasse du *Weber*, Jean Oberlé, pas changé du tout par quinze cents jours de BBC.

— Mon vieux Jean, j'ai tellement de choses à te raconter que je ne sais pas par quel bout commencer ! Figure-toi que les Anglais sont des types épatants : À Londres, n'est-ce pas...

Et il entremêle Churchill et Gaulle, le Général Juin et Duff Cooper, « La Petite Académie » et le Beaujolais, Philippe Henriot et Georges Zérapha, Michel Saint-Denis et les V1, Westminster et les bals de la rue de Lappe...

Mais voici Maurice Van Moppès qui composa tous les slogans et ritournelles de la radio française de Londres et dont un album fut tiré à un million d'exemplaires. Ce cher Momo a trouvé les scellés dans son appartement parisien ; son père a été déporté en Silésie, à soixante et onze ans, et n'a jamais donné de ses nouvelles. — « Je n'ai qu'un souvenir de lui », me dit-il. Et il sort de son portefeuille une étoile jaune :

— « C'était la première que je voyais,.. »

À Londres, on appelait Maurice Schumann : « La Transe combattante ».

28 Septembre.

À la terrasse de *L'Univers*, entendu la conversation de deux gros messieurs, richement habillés, d'allure passablement vulgaire : Ils parlaient avec une pointe d'inquiétude d'un article de journal paru le matin même sur la recherche de l'origine des fortunes pendant la guerre :

— On a été tranquilles pendant quatre ans !

— Et voilà les emmerdements qui commencent...

{1} Madame Jean Galtier-Boissière.

{2} Non, non, seulement pour les Français.

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

MON
JOURNAL
pendant
L'OCCUPATION



• LA JEUNE PARQUE •